



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

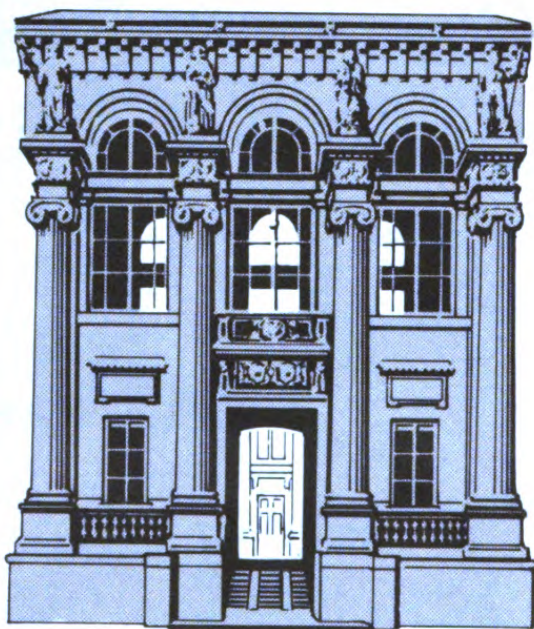
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 2057

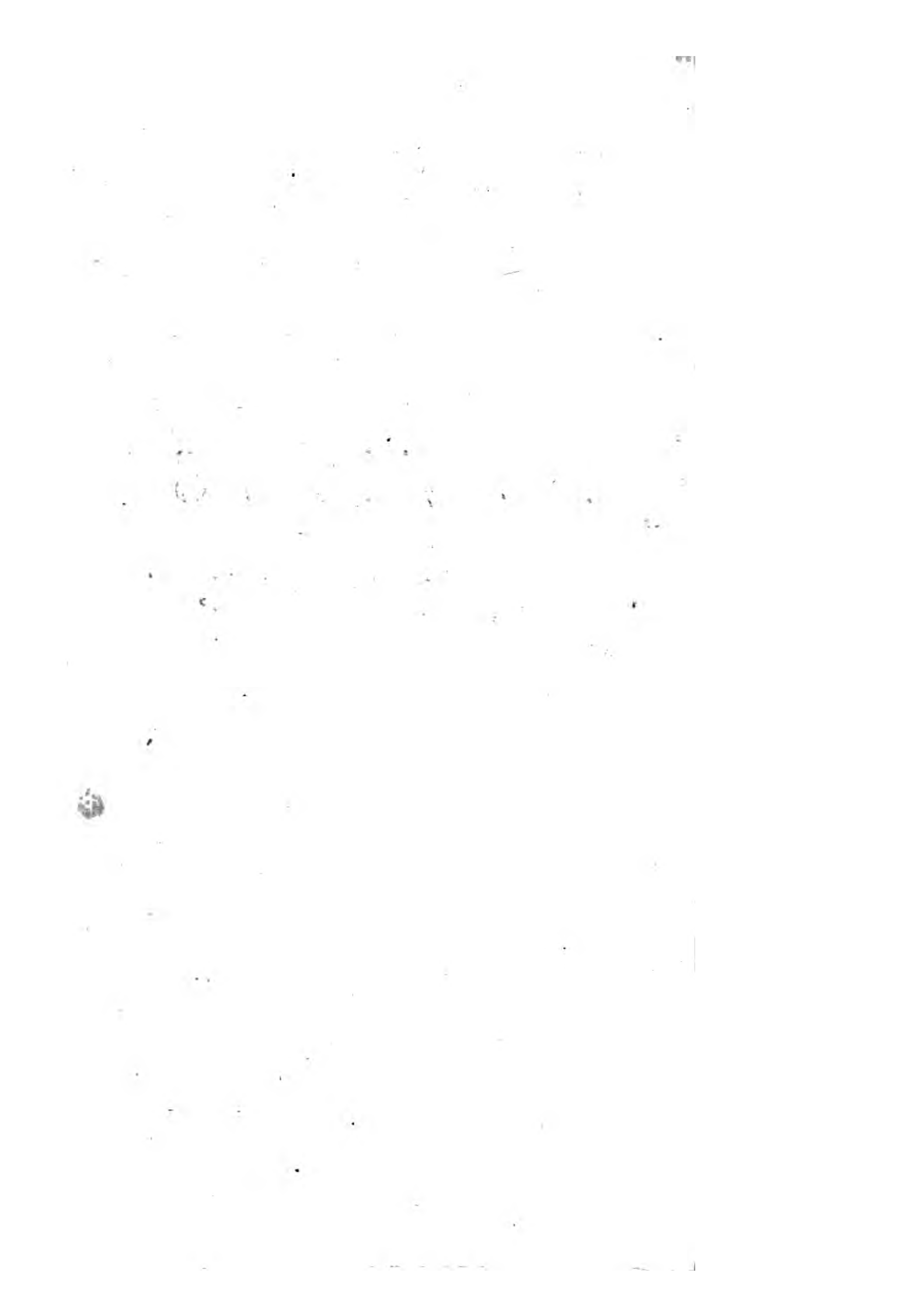
VOLTAIRE FOUNDATION FUND





Tipote.

ŒUVRES
DIVERSES.



Œ U V R E S
D I V E R S E S

D E

MONSIEUR PELLISSON

D E

L'ACADEMIE FRANCOISE,

T O M E P R E M I E R .



A P A R I S ,

Chez DIDOT , Quay des Augustins , près le
Pont Saint Michel , à la Bible d'or.

M. D C C. X X X V .

Avec Approbation & Privilege du Roy.





APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Gardé des Sceaux , *Les Oeuvres diverses de Monsieur Pellisson de l'Academie Françoise* ; & je ne doute point que le Public ne les reçoive avec plaisir. A Paris ce quatre Juillet mil sept cents trente-quatre.

LANCELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu , Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Senéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT. Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris , Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main , *Les Amusemens du Cœur & de l'Esprit , Ouvrage Periodique , Oeuvres Diverses du feu Sieur PELLISSON , Oeuvres mêlées du C. de S. **** , qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public , s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires ; offrant pour cet

effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contrescel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des

Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril 1725 ; & qu'avant que de les exposer en vente , les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de Copie à l'impression desdits Livres , seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très - cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très - cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission ; & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE

à Vesailles le seizième jour de Juillet, l'an de
grace mil sept cent trente-quatre, & de no-
tre Regne le dix-neuvième. Par le R O Y
en son Conseil, S A I N S O N. Et scellé du
grand Sceau de cire jaune.

*Registré sur le Registre VIII. de la Cham-
bre Royale des Libraires & Imprimeurs de Pa-
ris, N^o. 735. Fol. 733. conformément aux an-
ciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fe-
vrier 1723. A Paris le 17. Juillet 1734.*

Signé, C. MARTIN, Syndic.

Faute à corriger dans ce Volume.

Page 71. v. 22. ficelle, lisez fidèle.

PREFACE



P R E F A C E

de l'Editeur.



'EMPRESSEMENT toujours nouveau avec lequel on demande les Ecrits de M. Pellisson, m'a persuadé que le Public recevrait avec quelque satisfaction ses Oeuvres diverses.

C'est dans cette idée que j'ai parcouru tous les Recueils du temps; & que j'ai consulté les personnes qui pouvoient ou m'indiquer de nouvelles sources, ou éclairer mon choix. J'ai fait plus;

Tome I.

a

j'ai consulté les originaux mêmes.

M. l'Abbé du Terrail, entre les mains de qui ils avoient passé, (a) n'a pû voir d'un œil indifférent, qu'on en publiât tous les jours quelque partie sans son aveu; il s'est déterminé à me les communiquer. Je les ai examinés avec soin; j'ai comparé à ces originaux les pièces qui avoient déjà paru, & j'en ai tiré pour l'impression celles qui restoient à paroître.

Il étoit seulement à désirer que j'eusse pû rendre à l'Auteur le même tribut qu'il avoit payé dans une occasion toute semblable à un illustre Ami. (b) Mais heureusement il n'a pas besoin de mes éloges; ceux qu'il a reçus pendant sa vie, & qui lui ont été continués depuis sa mort l'honorent assez, & suffisent au public.

(a) Après la mort de M. l'Abbé de S. Vivant neveu de M. l'Abbé de Ferrières, cousin germain de M. Pellisson.

(b) M. Sarasin.

P R E F A C E. iij

Je me bornerai donc à rendre un compte simple & précis des Ouvrages que j'ai rassemblés, & qui comprennent dans les trois classes où je les distribue, *les Poesies, les Discours, & les Mémoires ou Productions.* Ensuite, pour faire connoître l'Auteur tout entier, je parlerai des Ouvrages qui n'ont pû entrer dans ce Recueil.

Je commence par les Poesies que j'ai partagées en cinq Livres, suivant leur étendue, ou leur caractère.

P O E S I E S.

La poesie Dramatique est pres- que la seule qui soit en honneur aujourd'hui. Les autres genres sont entierement négligés, comme s'il n'y avoit des lauriers à cueillir que sur la Scène. Est-ce la faute des Poetes, ou celle des Lecteurs? Et le goût a-t-il chan-
a ij

gè seul, ou le changement des mœurs n'a-t-il point amené le changement du goût ?

Nos Perés ont loué les Sarafins & les Pellifsons, en même-temps qu'ils applaudissoient aux Corneilles, & aux Racines. Il suffisoit alors que l'imitation fût parfaite en son genre, pour être admiré à proportion de la noblesse, ou de la difficulté du genre même. Tous les Poetes qui ont honoré l'ancienne Rome, ne furent pas des Virgiles ; cependant le tendre Tibulle, & l'ingénieux Ovide trouverent aussi des admirateurs : nouveau trait au parallele du siècle d'Auguste avec celui de **L O U I S** le Grand.

On devine sans peine à quoi aboutit ce préambule. M. Pellifson n'a guere laissé que de petits poemes, quoiqu'il se soit montré capable de la poesie Lyrique, & peut-être de l'Épopée ; mais ces

P R E F A C E. v

petits poemes contribuèrent à la haute réputation dont il jouit encore. On y admira sur-tout l'invention qui rend elle-même la poésie si admirable, & cette heureuse facilité qui caractérise les génies excellens.

Sans parler des poésies chrétiennes, dont presque tous les sujets lui sont propres, ou d'Eurimédon, poeme en cinq Chants, parce que j'en parlerai dans un article exprès: quoi de plus ingénieux & de plus nouveau que le *Caprice contre l'Estime*? Dans l'âge d'or, l'amitié régnoit seule sur les cœurs; l'Estime ne vit le jour que dans l'âge suivant. A son maintien honnête, à ses discours affectueux, à ses louanges, à ses égards, vous la prendriez pour l'amitié. Mais si la Calomnie vous déchire; l'Estime, plutôt que de se tourmenter à vous défendre, parlera de vous comme la Calomnie. Si l'En-

vie vous poursuit, & menace votre tête ; l'Estime demeurera tranquille sans penser à vous secourir. Si quelque maladie vous afflige, si vous y succombez ; l'Estime n'en fera point touchée : elle est fille de l'Indifférence. Où tend cette fiction ? A montrer combien il est imprudent de s'appuyer sur l'estime des hommes. Mais outre ce but général, le Poete s'en est proposé un particulier ; il a voulu inspirer des sentimens plus vifs, & donner en même temps des louanges plus délicates à la moderne Sapho (*a*). Toute la Cour vous estime ; mais qui pourroit souffrir de la voir séparer toujours par le plus étrange caprice ses bienfaits de ses louanges, lui dit-il ? puis il demande en finissant si elle ne répondra jamais que par de l'estime à toute sa tendresse.

Quoi de plus nouveau encore

(*a*) Mademoiselle de Scudery.

P R E F A C E. vij

que cette ingénieuse *Requête* qu'il compoſa dans ſa priſon, & qu'il adreſſe aux *Seigneurs* de la poſtérité comme Juges des Rois ? Si L O U I S (a) ne le rétablit quelque jour dans ſon premier état, il les ſupplie ces Juges équitables, d'effacer de la vie de ce Prince, pour le punir, une partie de ſes exploits & de ſes vertus ; & de faire défenſe à tous Malherbes & Bertauts, à tous Marots & Voitures, à tous Sarafins & Pellifſons, de rendre à l'avenir paſſé mille ans, aucun hommage à ſon grand nom.

Quoi de plus nouveau enfin, que le Dialogue d'Acante (b) & de la Fauvette ; & que cet autre Dialogue, où il loue le même Prince avec tant de fineſſe ſur ſes conquêtes ? Pour le ſuivre il implore le ſecours de Pégafe. Pégafe

(a) L O U I S X I V.

(b) M. Pellifſon ſous le nom d'Acante.

répond qu'il ne peut y suffire lui-même quoiqu'il ait suivi dans le cours de leurs exploits Achille, Alexandre & César. Mais Achille ne prenoit qu'une ville en dix ans; César s'amusoit quelquefois auprès de Cléopatre; Alexandre étoit plus vîte qu'un tonnerre; mais il s'enivroit, on pouvoit le rejoindre, quand on l'avoit perdu. Je t'entens, dit le Poete. Qui pourroit suivre un Roi que rien n'arrête, ni calme, ni orage, ni plaisirs, ni douleurs?

L'auteur qui étoit chargé d'écrire l'histoire du Roi, avoit obtenu la permission de le suivre dans ses campagnes. Un jour il manqua de voiture; & cette unique circonstance donne lieu à toute la fiction. Un pareil jeu d'esprit ne vaut-il pas un panégyrique dans les formes? Et n'est-ce pas là tirer sa matiere de son propre sein?

P R E F A C E. ix

Pour la facilité, j'entens cette manière d'écrire qui n'a rien que de libre & de naturel, elle n'éclata jamais plus que dans les Poésies de M. Pellisson. Si on excepte quelques inversions qui sentiroient plutôt la négligence que l'étude, on n'apperçoit dans ses vers ni contrainte, ni art. Les traits les plus heureux ne lui coûtent aucun effort; ils viennent comme s'offrir d'eux-mêmes à son pinceau: & de là ces graces qui nous plaisent autant que la perfection, si elles ne sont pas la perfection même.

Je n'attens pas que les sectateurs du goût moderne soient de mon avis, eux qui n'estiment que ce qu'ils appellent des vers forts, des vers bien frapés, des vers qui renferment, pour ainsi dire, plus de pensées que de mots. Ils ignorent que ce qui est suffisamment achevé dans son espèce, a toute

x P R E F A C E.

la force qui convient, & qu'en général un Ecrivain a de la force, lorsqu'il conçoit les choses telles qu'elles sont, & qu'il les peint de leurs véritables couleurs. Ils ne sentent pas que ces vers qu'ils nomment forts, le paroitraient souvent moins s'ils avoient plus de facilité; & qu'excepté le genre didactique, où pour exceller, il suffit de joindre à l'agrément la clarté & la précision: dans les autres genres, on ne peut réussir qu'en donnant aux réflexions ou aux sentimens, une certaine étendue.

Aussi qu'arrive-t-il? leurs poemes n'étant pour l'ordinaire qu'un tissu de Madrigaux ou d'Epigrammes, ils peuvent bien aller à l'esprit, mais ils ne remuent point le cœur, parce qu'il faut pour le toucher, lui présenter au moins des objets qui l'intéressent. Et tandis que les ouvrages où règne la facilité ont toujours un nouvel

P R E F A C E. xj

attirait, leurs compositions au contraire nous inquiètent, & nous fatiguent malgré nous. On diroit volontiers avec cet excellent Peintre de l'antiquité: voilà qui est beau; c'est dommage que les graces y manquent, ces graces qui donnent un si grand prix à toutes les productions de l'art.

Mais il est temps de venir au détail des poésies qui composent ce Recueil.

Le premier Livre comprend les pièces qui ont pour objet la Religion; elles sont au nombre de dix-sept; il y a des Stances, des Odes, des Sonnets. On y voit par-tout de la noblesse, & de la dignité: témoin ces vers,

Par toi l'air est serein, & la terre féconde,
Grand Dieu! c'est toi qui fais en dépit des hivers
Retourner sur ses pas la jeunesse du monde,
Et renaitre à nos yeux l'éclat de l'univers.

Et ces autres où, après avoir peint
son propre cœur comme le champ

xij *P R E F A C E.*

de bataille de deux puissans ennemis , il ajoute :

Il y va de mon bien , il y va de ta gloire ,
Dompte par ton esprit mon esprit obstiné.
Ton triomphe est le mien ; je gagne en ta
victoire.

Quand tu seras vainqueur , je serai couronné.

Quelle idée il donne ailleurs de la
Toute-puissance , pour inspirer à
l'Impie une terreur salutaire !

En quel lieu fuirez-vous ? où sera le refuge
Contre un si puissant Juge ,
Si d'un juste courroux son cœur est enflammé ?
Quand sa main oublieroit l'usage de la foudre ,
Comme en un seul moment sa voix a tout
formé ,
Sa voix en un moment peut tout réduire en
poudre.

Voilà des vers qui ont de la force ,
qui sont frappés , puisqu'il faut user
de ce mot ; mais à la différence
de ceux que j'ai blâmés , ils n'en
font ni moins harmonieux , ni
moins faciles ; & voilà en même
temps ce qui en fait la beauté.]

P R E F A C E. xiiij

Eurimédon , poeme en cinq chants , & d'environ quinze cens vers occupe le second Livre tout entier.

Quoi qu'il y ait de belles choses dans ce poeme , je suis bien éloigné de le donner pour un ouvrage où toutes les règles de l'art soient observées. Le zèle d'Editeur ne m'aveugle pas jusqu'à ce point. Mais quand on sçaura que l'Auteur étoit à la Bastille (*a*) lorsqu'il en forma le plan ; qu'il y travailla dans le tems même qu'on l'interrogeoit ; que son objet presque unique , étoit d'écarter les ennuis inséparables d'une rigoureuse prison ; & que pour écrire il n'avoit de ressource que dans le plomb de ses vitres , & le papier blanc qu'il arrachoit de ses livres : on sera peutêtre étonné

(*a*) Il fut arrêté au mois de Septembre 1661 ; parcequ'il avoit été attaché à M. Foucquet , en qualité de premier Commis. Il ne sortit de la Bastille que vers la fin de 1665 , ou au commencement de 1666.

que , tout innocent qu'il étoit , il ait pû en de si tristes circonstances exécuter un pareil dessein.

C'est dans ce point de vue que tout Lecteur équitable doit se placer en lisant Eurimédon. Voici la fiction du Poete.

Près du Mont Pierie en Macedoine , est un Temple consacré à Diane , & servi par six jeunes filles du sang d'Endymion. Un serment inviolable les attache aux autels pour six années. Tous les ans elles se montrent , dans une chasse solennelle , aux Rois qui viennent rechercher leur alliance ; car les Rois seuls ont droit d'y prétendre. Chacun des Rois , selon qu'il est diversement frappé , présente aux Nymphes une rose nouvelle ; & la sixième année au retour de la sixième chasse , les plus heureux obtiennent de Diane elle-même les six Nymphes.

En un jour semblable , Euri-

médon avoit vû Artelice. Deux fois il l'avoit honorée de la rose nouvelle, & deux ans ils avoient vécu sans amour. Mais depuis deux ans ils se juroient une mutuelle ardeur, lorsque la Grèce entière, dont ce jeune Conquerant avoit excité la jalousie, arme contre lui. Aussitôt Eurimédon quitte sa capitale, & va prendre congé d'Artelice. La Nymphe lui fait un présent qui leur sera funeste ; c'est une magnifique écharpe, où sur un débris de casques & de lances paroissent les traits de l'Amour couronnés de roses.

Déjà les deux armées sont dans les plaines de Pharsale, partagées en trois corps ; & déjà ceux d'Athènes & de Corinthe ont subi la loi d'Eurimédon, lorsqu'on vient l'avertir que ses Macédo niens qu'il avoit opposés aux Spartiates commencent à plier. Il vole où le péril l'appelle, & renverse

tout ce qui s'oppose à son passage.

Tandis qu'il respire, & que portant ses regards sur la brillante écharpe, il renvoye à Artelice l'honneur de la victoire, trois cens Spartiates raniment le combat. Il marche contr' x avec trois cens des siens seulement, & jure de les immoler tous à la Princesse, quand Mars lui-même les défendrait.

Mars que l'écharpe avoit déjà blessé s'irrite de ce discours: il appelle les Fureurs, la Discorde, le Desespoir, la Terreur, & les charge du soin de sa vengeance.

Cependant Eurimédon attaque les trois cens. Envain la Terreur s'offre à ses yeux; il pénètre les rangs: rien ne lui résiste; mais comme il est abandonné des siens, il tombe enfin couvert de blessures.

En sortant de Larisse, on rencontre un vieux château, dont
huit

P R E F A C E. xvij

Huit tours font un ovale imparfait ; & dans ces tours qui font inégales, cent grilles forment cent noirs cachots. C'est là qu'Eurimédon, captif dans ses propres Etats, est conduit en triomphe : malheureux de n'y avoir pas même un serviteur fidèle, plus malheureux encore d'ignorer ce que pense Artelice ! Il étoit prêt de succomber, lorsqu'un billet de la Nymphe qui lui ordonne de vivre & de se souvenir qu'il est aimé, lui rend sa première vertu.

Du haut de l'Olympe, Jupiter voit l'invincible constance d'Eurimédon ; il l'admire, & la fait remarquer aux dieux qui se faisoient alors des miseres humaines un agréable spectacle. C'est moi, dit l'Amour, qui soutiens la vertu chancelante du Héros, quand Mars & la Fortune conspirent à l'accabler. Les dieux négligent ce discours ; l'Amour s'en offense.

& pour montrer son pouvoir, il fait qu'Amphianax brûle pour Artelice. En même temps, il séduit cent langues mensongères qui publient le mariage de la Nymphé avec Amphianax. Un garde Numide trompé lui-même par ces bruits trompe Eurimédon; il lui annonce que le Roi de Corinthe est aimé d'Artelice, & que Diane qui consent à leur Hymen a rendu son oracle avant le temps. Ce n'est pas tout, une si funeste nouvelle lui est confirmée par un serviteur qu'il croit dans ses intérêts.

Alors n'écoutant plus que son desespoir, Eurimédon s'élance par une brèche. L'Amour surpris & touché tout à la fois le change, dans sa chute, en une fleur, & lui donne le nom de Ciris, nom respecté à Sparte même.

On s'apperçoit aisément que le Poete a dépeint ses propres aventures, sous le nom de son Héros.

P R E F A C E. xix

Eurimédon irritant le dieu Mars par un discours téméraire, puis vaincu & mené en triomphe dans les Tours de Larisse; c'est l'Auteur envelopé dans la disgrâce du Sur-intendant, & conduit à la Bastille. Amphianax qui brule pour Artelice, c'est M. Conrart (a). Artelice est Mademoiselle de Scudery. Et ces mots si consolans; » Vivez, cher Prince, & sçachez » qu'on vous aime, » mais qui ne lui viennent que par les détours d'un sentier inconnu, rappellent

(a) » M. Pellisson donna de la jalousie à » M. Conrart, au sujet de Mademoiselle de » Scudery, qui n'avoua elle-même, en lui » parlant un jour de leur mesintelligence, que » ç'en étoit la véritable cause. Elle ne pût s'em- » pêcher de déclarer à M. Pellisson la passion » qu'elle avoit pour lui, par ces vers qu'elle fit » sur le champ. » C'est M. Menage qui parle dans le Menagiana, *Tom. II. pag. 331.*

Enfin, Acante, il faut se rendre.

Votre esprit a charmé le mien.

Je vous fais citoyen de Tendre;

Mais de grace n'en dites rien.

bij

à l'esprit un artifice de la généreuse Amie que je viens de nommer. (a)

L'Auteur, à l'exemple de Virgile, voulut bruler son poème. M. Bossuet lui en déroba une copie; & cet illustre Prélat qui nous a laissé des écrits si admirables, ne dédaignoit pas de lire quelquefois Eurimédon. (b)

J'avoue que ce poème n'est pas sans défaut du côté de la constitution; mais qui peut nier, que dans le détail il ne renferme de grandes beautés?

Comment est développé le ca-

(a) Dans la pensée que M. Pellisson demanderoit un Ramoneur, parce que ses yeux foibles & malades ne pouvoient soutenir la fumée, Mademoiselle de Scudery tenta cette voye pour lui écrire; & sa lettre, malgré les barrières & les verroux lui fut heureusement rendue: tant la sincère amitié est ingénieuse! *Extrait d'un Mémoire trouvé dans les papiers de M. Pellisson.*

(b) Il le lisoit tous les ans, s'il faut ajouter foi au Mémoire que je viens de citer.

P R E F A C E. xxj

ractère du Héros également sensible à l'amour & à la gloire ? On vient avertir Eurimédon , que trois cens Spartiates veulent mourir , ou triompher ;

Mourir , ou triompher ? Adorable Artelice ,
Dit-il , je vous le dois ce sanglant sacrifice :
Le ciel me le fournit. Je vous l'avois promis . . .
Je vais vous immoler ces trois cens ennemis.
Quand Mars les défendrait , ces vaillans téméraires ,

Ils mourront , ou seront vos captifs volontaires.

Tant de morts pour la gloire ! & pas un seul pour vous !

J'en rougis ; & mon bras à honte de ses coups.

Quoi de plus heureux pour la grandeur & pour la justesse des images , que cet endroit où le même Eurimédon est peint renversant le brave Alcidas , puis tombant lui-même couvert de blessures !

Telle dans un Palais la bombe renfermée
Remplit tout de terreur , de flamme & de fumée ,

xxij *P R E F A C E.*

Brise , fracasse , abat , & de chaque côté
D'un obstacle nouveau voit son cours limité ;
Puis tout-à-coup de feux & de poudre épuisée ,
Par un dernier effort en éclats divisée ,
Tombe sans mouvement ; sans force , sans
 ardeur ;
Et laisse les enfans mesurer sa grandeur.
Tel , &c.

Avec quel art est relevée en-
suite la fermeté du Héros ? C'é-
toit peu que le Poete l'eût repré-
senté défiant le destin ; il feint que
Jupiter lui-même est étonné de sa
constance , & que la faisant remar-
quer aux dieux , il leur dit :

Oui , j'ose l'avouer , au milieu de ses chaines ,
Je crains que nos plaisirs ne vailent pas ses
 peines ;
Et je n'aurois point eu de plus grands senti-
 mens ,
Si le ciel fût tombé sous l'effort des Géans.

De quelle manière est traitée dans
les vers suivans la situation d'un
Amant qui croit sa flamme trahie ;

P R E F A C E. xxiij

Et qui ne seroit attendri par des plaintes si touchantes & si naturelles ?

Tu le vois, Titarese ? Et ton lâche murmure
N'implore point les dieux pour venger ce
parjure !

Et ton onde infidèle écoute tous les jours
De ces nouveaux Amans les perfides discours !
Et tes flots qui devoient d'une soudaine course,
Quand elle changeroit, remonter vers leur
source,
Coulent encor de même, & ne sont point
allés

Représenter au Styx les sermens violés !

Si quelqu'un s'imaginoit que c'est ici une simple copie, ou une imitation de M. Quinault, il ne feroit pas attention que son premier Opéra parut seulement en 1672, & que par là même il doit être postérieur de quelques années au poème d'Eurimédon, qui fut composé comme je l'ai dit, à la Bastille, & fini avant 1665.

J'ai placé dans le troisième

xxiv P R E F A C E.

Livre les Poésies Morales. A la tête de ces poésies, est une Epître à M. Conrart, sur la folie des hommes, qui vivent presque tous misérables victimes de la gloire, ou de l'avarice ; puis vient un poème où sont frondés ces prétendus sentimens, qu'on appelle estime, & qui ne produisent jamais d'autres fruits que de vains discours. Et ce poème est suivi de quelques Stances sur le Ver à soye, & de trois Sonnets en particulier qui n'avoient point encore paru.

Le quatrième Livre contient les poésies galantes, qui étoient répandues en différens Recueils. M. Pellisson en avoit sans doute composé un plus grand nombre ; mais depuis qu'il se fut livré à des études plus sérieuses, il méprisa & les poésies de ce caractère, & leur genre même où il avoit excellé. autant par la délicatesse
des

des sentimens , que par la sagesse & la facilité de l'expression.

Je ne parlerai point en détail de toutes ces Poésies , ni de celles que j'ai rassemblées dans le cinquième livre sous le titre de Poésies diverses.

Que dirois-je qui ne fût superflu , & de cette Idylle qui a toujours passé pour un chef-d'œuvre en son genre (*a*) & de cette Imitation de Catulle , où les graces de l'Original sont rendues , si elles ne sont pas surpassées (*b*) ; & de ces Dialogues dont la fiction n'est pas moins ingénieuse , que le tour en est délicat (*c*) ?

Je parlerai seulement d'une

(*a*) La grotte de Versailles.

(*b*) Imitation du petit Poeme qui commence par ces mots : *Vivamus mea Lesbia*. Elle fut lue dans l'Académie Françoisé en présence de Christine Reine de Suède.

(*c*) Dialogues d'Acante & de la Fauvette ; d'Acante & de Pégase , de la Tourterelle & du passant , &c.

Elégie composée à la Bastille. Un Ministre dont le nom ne mourra jamais, se crut désigné dans cette Elégie par *les Fourmis qu'adorent les Indiens, & qui n'entassent les trésors, que pour en dérober l'usage aux Indiens même.* Il s'offença du trait dont il se faisoit l'application; & depuis il fut aussi opposé à M. Pellisson, qu'il avoit paru d'abord lui être favorable (a). Madame Pellisson s'apperçut bientôt qu'il avoit changé, lorsque demandant que son fils pût avoir de l'encre & du papier, ce Ministre lui répondit; *Hé, Madame il n'écrit que trop,* faisant allusion à l'Elégie dont je parle; & peut-être à des ouvrages plus sérieux qu'il composoit dans sa prison; car on eût dit que la Bastille étoit deve-

(a) Ainsi M. de Larrey étoit mal informé, lorsqu'il a dit dans son Histoire de Louis XIV. sous l'année 1661, que ce Ministre n'avoit rien oublié pour s'attacher M. Pellisson. *Mémoire cité.*

P R E F A C E. xxvij

nue pour lui seul une douce & aimable solitude (*a*).

D I S C O U R S.

On trouvera dans les ouvrages que j'ai recueillis sous ce titre général, des modèles pour l'Eloquence de pur appareil, & pour celle qui est propre aux affaires. Les discours prononcés en différentes occasions serviront pour le premier genre ; & les défenses de M. Foucquet pour le second.

Les discours sont remplis de pensées brillantes, & de tours agréables. Les défenses vont moins à frapper l'esprit par les ornemens, qu'à le convaincre par la raison ; mais & dans les discours, & dans les défenses régner également la bienséance & la vérité. Loin de vouloir imposer par la pompe des

(*a*) M. de Fénelon, depuis Archevêque de Cambrai, dans son Discours à l'Académie.

mots, qui n'est au fonds que pure déclamation ; ou par cette licence d'expression qui corrompt aujourd'hui notre éloquence : M. Pellisson ne s'attache aux paroles que pour exprimer les pensées ; il n'employe que les termes qui sont dans l'usage ordinaire ; & de l'union qu'il en fait résultent toujours des images naturelles.

Le premier discours fut prononcé dans l'Académie Française par M. Pellisson, lorsqu'il y entra pour la première fois en qualité de surnuméraire (a). On sçait que pour avoir composé l'Histoire de cette Académie, sous le titre de *Relation*, il fut nommé à la première place qui vaqueroit, & qu'en attendant, on lui permit d'assister aux assemblées, avec cette clause singulière » que la » même grace ne pourroit plus

(a) 30 Decembre 1652.

être faite à personne, pour quel-
que considération que ce fût.

Le second discours est un nou-
veau remercement à la même Aca-
démie, comme pour une seconde
réception (a). Et ce discours est
suivi d'un compliment à M. le
Chancelier Seguier, à qui les
Sceaux venoient d'être rendus (b).

Le quatrième & le cinquième
discours furent composés à la Ba-
stille pour la défense de M. Fouca-
quet (c). Dès qu'ils parurent, on
devina bientôt que M. Pellisson en
étoit l'Auteur. Tout conspiroit à
le décéler, la science du Droit &
des Finances qui éclate partout
dans ces discours; mais plus en-
core cette facilité, cette infinua-
tion, ces tours ingénieux qui lui

(a) 17 Novembre 1653.

(b) 6 Janvier 1656.

(c) En 1661.

xxx *P R E F A C E.*

étoient propres (a), & qui paroissent moins en lui un effet de l'art, ou même un fruit de ses études, qu'un don de la nature (b).

On diroit qu'en répondant dans le second discours à ceux qui pour affoiblir le premier, feignoient de ne le trouver qu'éloquent, il se soit peint lui-même, sans le vouloir. Après avoir dit qu'il seroit trop heureux d'acquiescer avec si peu de talens & de mérite, un titre aussi précieux, aussi rare que celui d'éloquent, il fait de l'Eloquence une peinture achevée; il parle en maître des effets de l'art, & par la maniere dont il s'exprime, il devient lui-même un modèle. C'est en ces termes bien remarquables qu'il continue:

(a) M. de Fénelon depuis Archevêque de Cambrai dans son discours à l'Académie.

(b) C'est ce que Quintilien a dit quelque part de Cicéron.

P R E F A C E. xxxj

Qu'ils sçachent donc ces mau- «
vais Juges de la solidité & de «
l'éloquence, qu'ils ne connois- «
sent ni l'une ni l'autre, quand «
par une conséquence ridicule ils «
veulent faire passer pour incom- «
patibles & séparer si cruelle- «
ment deux choses que le ciel & «
que la nature ont jointes en- «
semble : qu'on ne touche pres- «
que point sans instruire ; que «
l'éloquence n'est elle-même «
qu'une forte & solide raison «
tellement accommodée au sens «
général & aux divers goûts des «
hommes, qu'elle entre dans les «
esprits, malgré qu'on en ait. En «
vain vous lui fermeriez une por- «
te, elle s'en ouvre cent à la fois ; «
& se montrant premièrement «
claire, nette & simple à la par- «
tie supérieure & intelligente de «
l'ame, elle ne cesse point qu'elle «
n'ait enfin pénétré toutes les «
autres, sous toutes les formes & «

» les figures diverses dont elle a
» besoin ; rempli l'homme tout
» entier ; excité en lui ce degré
» de chaleur que la passion ajoute
» au jugement , & sans lequel il
» ne résout , ni s'exécute presque
» rien au monde. Mais de pen-
» ser qu'elle puisse subsister ja-
» mais séparée de cette solidité ,
» qui est son ame , sa vie , son
» fondement : je croirois plû-
» tôt que sans magie on bâtiroit
» un palais en l'air ; on feroit
» marcher & respirer une peintu-
» re ; on guériroit un grand mal
» avec des paroles , qui quelque
» choisies , quelque nobles , quel-
» que riches qu'elles soient : en
» quelque belle cadence qu'on les
» puisse faire tomber : sans cet es-
» prit intérieur de la raison ne
» sont qu'un vain bruit , que des
» impertinences harmonieuses ,
» capables peut-être d'éblouir &
» pour un moment le peuple ,

quand elles sont soutenues des « charmes de l'action , de la voix, « du geste, des regards, & des « mouvemens du visage: mais in- « capables d'imposer au public « dans une froide & simple lecture. «

Voilà en effet quelle est la véritable éloquence. Telle nous l'ont laissée les Demosthènes, les Cicérons, les Bossuets, les Bourdaloues, chacun dans le caractère qu'ils s'étoient formés; & telle on la trouvera dans les défenses de M. Foucquet.

Le Roi * lut ces mêmes défenses; il admira les talens, la fermeté, la reconnoissance de M. Pellisson. Il en fut touché; mais il fut ému sur-tout à ce bel endroit où en s'adressant au Roi lui-même, M. P. dit: » il n'est pas « jusqu'aux loix, Sire, qui toutes « insensibles, toutes inexorables « qu'elles sont de leur nature, ne «

* L O U I S X I V.

xxxiv P R E F A C E.

» se réjouissent, lorsque ne pou-
» vant se fléchir elles-mêmes ,
» elles se laissent fléchir par une
» main toute puissante, telle que
» la main de Votre Majesté, en
» faveur des hommes dont elles
» cherchent toujours le salut, lors
» même qu'elles semblent de-
» mander leur ruine. Le plus
» sage, le plus juste même des Rois
» crie encore à V. M. comme à
» tous les Rois de la terre: *ne*
» *soyez point si justes...* Si la clé-
» mence n'offre pas un Temple à
» V. M. elle lui promet du moins
» l'empire des cœurs, où Dieu
» même desire de régner, & en
» fait toute sa gloire... Courez
» hardiment, Sire, dans une si
» belle carrière, vous n'y trouve-
» rez que des Rois, comme Ale-
» xandre le souhaitoit, quand on
» lui parla de courir aux jeux
» Olympiques... S'il y a tant de
» loix de justice; il y a du moins

P R E F A C E. xxxv

pour V. M. une sainte Loi de «
clémence qu'elle ne peut vio- «
ler , parce qu'elle l'a faite elle- «
même , comme le Jupiter des «
Fables faisoit la destinée , com «
me le vrai Jupiter fit les loix in- «
variables du monde , je veux «
dire en la prononçant... »

Quelles peintures fait ensuite
l'Orateur ! Que de vie & de mou-
vement dans cet endroit où il
rappelle au Roi les paroles qu'il
proféra dans la cérémonie de son
Sacre :

En cet heureux jour qui ache- «
va de nous donner un grand «
Roi... En ce jour , Sire , avant «
que V. M. reçût l'onction divi- «
ne... avant qu'elle eût pris de «
l'Autel , c'est-à-dire de la propre «
main de Dieu , cette Couronne , «
ce Sceptre , cette main de Jus- «
tice , & cet anneau qui faisoit «
l'indissoluble mariage de V. M. «
& de son Royaume... nous «

xxxvj *P R E F A C E.*

» vîmes, nous entendîmes V. M.
» environnée des Pairs & des pre-
» mieres dignités de l'Etat, au
» milieu des prieres, entre les bé-
» nédiction & les cantiques, à la
» face des Autels, proférer de sa
» bouche sacrée ces belles & ma-
» gnifiques paroles, dignes d'être
» gravées sur le bronze, mais plus
» encore dans le cœur d'un si
» grand Roi: Je jure & je promets
» de garder & faire garder l'é-
» quité & miséricorde en tous ju-
» gemens, afin que Dieu clément
» & miséricordieux, répande sur
» moi & sur vous sa miséricorde.

J'ai déjà dit que les défenses furent composées à la Bastille; mais je ne dois pas omettre ici comment elles passèrent dans le Public, malgré toutes les barrières qui sembloient devoir l'empêcher.

Un Gascon très spirituel avoit été au service de M. Pellisson. Il

P R E F A C E. xxxvij

ſçavoit par expérience combien cet ancien maître étoit libéral. Dès qu'il le ſçut arrêté, il vint offrir ſes ſervices à Madame Pellifſon, qui dans une occaſion ſi triſte avoit rasſemblé ſes meilleurs amis pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre. On fut d'avis d'accepter les offres du Gaſcon. On commença par le charger d'une lettre pour le Surintendant qu'on amenoit alors de Nantes à Paris. Non ſeulement il rendit la lettre, mais il prit encore la répoſe (a). Puis il ſ'enrôla ſous

(a) Voici le ſtratagème dont il uſa. Il entra en qualité de Cuiſinier dans une des Hottelleries où M. Foucquet devoit loger. Le ſoir en le ſervant il fit un faux pas, & répandit à deſſein le potage qu'il tenoit dans ſes mains ſur un des Gardes. Tandis que celui-ci murmuroit, & que les autres Gardes avoient les yeux attachés ſur lui, le Gaſcon fit entendre par un coup d'œil au Surintendant que le faux pas couvroit quelque myſtere. M. Foucquet feignit un beſoin. Le faux Cuiſinier prit un flambeau pour conduire ce Miniſtre, laiffa près du flambeau la lettre, du papier, une écritoire, & vint enſuite chercher la répoſe.

xxxviiij *P R E F A C E.*

prétexte de servir à la Bastille, mais en effet pour donner cette réponse à M. Pellisson, qui par son moyen entretint au dehors, & sur-tout avec Mademoiselle de Scudery des liaisons si cachées, qu'elles ne furent jamais découvertes (a).

Après les défenses de M. Fouquet, j'ai placé, en suivant l'ordre des temps, un Eloge d'Anne d'Autriche qui contient en peu de lignes tous les traits de sa vie; puis ce Panégyrique célèbre que M. Pellisson prononça dans l'Académie Française, à l'honneur de Louis XIV (b), & qui a été traduit en Latin par M. Dou-

(a) M. l'Abbé d'Olivet raconte autrement ce fait dans la continuation de l'histoire de l'Académie Française, mais j'ai suivi le mémoire que j'ai trouvé dans les papiers de l'Auteur.

(b) Trois Février 1671, jour auquel fut reçu M. de Chanvalon Archevêque de Rouen, & nommé à l'Archevêché de Paris, & non pas M. Talon, comme l'a écrit l'Auteur des Mé-

P R E F A C E. xxxix

ja , en Italien & en Espagnol par M. l'Abbé Regnier, en Anglois par un Anonyme, & même en Arabe par un Patriarche du Mont-Liban (a).

J'ai entendu quelquefois reprocher à ce Panégyrique l'excès des figures & sur-tout des hyperboles. Mon dessein n'est pas de justifier la mémoire du Héros ; elle n'a pas besoin d'apologie. Mais, pour ne parler que de l'Orateur : quel genre d'éloquence comporte les figures brillantes, si ce n'est le Panégyrique ? Où faut-il déployer les richesses & la pompe de l'art, si on les tient comme

moires du temps, traduits de l'Anglois, imprimés en 1702 à Amsterdam. Il n'est pas surprenant que l'Auteur de ces Mémoires qui étoit un réfugié ait trouvé *des hyperboles, des éloges outrés, des louanges blasphématoires* dans le Panégyrique de LOUIS XIV. C'est un Déclamateur, & non pas un Historien. Aussi n'est-ce point lui que j'ai eu en vûe dans ce qui suit.

(a) On conserve à la Bibliothèque du Roi, l'original de cette traduction.

en réserve , lorsqu'il s'agit de louer ? Aimeroit-on mieux que M. Pellifson eût donné de simples annales , sous prétexte que les faits louent les Héros ? Mais il sçavoit trop qu'on attendoit de lui un discours éloquent , & qu'il devoit faire , dans les circonstances où il se trouvoit , le personnage d'Orateur. Il l'a fait ; & s'il a employé des figures brillantes , sa pratique est justifiée par l'exemple des plus grands orateurs qui dans le même genre se sont permis des figures encore plus hardies.

Le Panégyrique dont je viens de parler , est suivi d'une harangue (*a*) au Roi sur les événemens glorieux de l'année de 1675 ; & des trois éloges du même Prince qui terminent les trois premiers

(*a*) Cette Harangue fut prononcée le 25 Juillet , après le retour de LOUIS XIV. qui venoit de prendre Condé , Bouchain , &c. M. Pellifson portoit la parole pour l'Académie Française dont il étoit alors Directeur.

P R E F A C E. xlj

volumes de l'ouvrage sur les différens de la Religion.

La Harangue & les Eloges furent extrêmement applaudis: mais ce qu'il y eut de singulier par rapport aux derniers, c'est qu'ils exciterent une dispute qui tourna toute entière à la gloire de M. Pellifson: puisqu'il s'agissoit uniquement entre les différens Ecrivains qui prirent parti dans la querelle, de justifier leur décision, ou plutôt la préférence qu'ils donnoient chacun suivant leur goût particulier, à l'un des trois éloges. Au reste, si on ne les avoit déjà plus d'une fois imprimés séparément, peut-être n'aurois-je pas osé les détacher de l'ouvrage où l'Auteur les avoit inférés.

La partie dont je rends compte est terminée par le discours sur les œuvres de M. Sarasin, discours qui a toujours passé pour

La première regarde la sécularisation de ce Prieuré , auquel M. Pellisson n'avoit alors aucun intérêt , ne pouvant prévoir qu'il tomberoit entre ses mains , comme il arriva depuis.

Les Religieux produisoient des Lettres de sécularisation. Et M. Pellisson se propose de montrer par une connoissance sommaire prise de la datte & du contenu de ces lettres , qu'elles sont attentatoires , surprises , nulles , & de nul effet.

Ensuite , pour établir le droit sous lequel nous vivons à cet égard , il entre dans le détail de toutes les conditions qui doivent se réunir , pour opérer une légitime sécularisation.

C'est comme le dernier & le plus grand effort de la souveraine puissance Ecclésiastique & civile , sur-tout lorsqu'il faut relever une Communauté nombreu-

P R E F A C E. xlv

se des vœux solennellement faits & prononcés devant Dieu ; & changer l'état d'une maison Religieuse , contre tout ce que ses fondateurs en ont ordonné , & qui a été exécuté durant plusieurs siècles.

Il ne suffit pas que des Religieux le desirent par un esprit de libertinage ; il faut qu'il y ait eu dans leur Communauté un temps presque immémorial de relâchement ; qu'on ait essayé d'y remédier par toute sorte de voyes , surtout par l'autorité naturelle du Supérieur. Il faut , s'il y a dans le même Ordre des Religieux plus réformés, qu'on les introduise dans cette maison pour réformer le reste ; que s'il n'y en a point , on y en introduise d'une autre Congrégation ; si cela est impossible , ou inutile , s'il se joint au spirituel des difficultés insurmontables au temporel : il faut

xlvi *P R E F A C E.*

que les Religieux s'adressent à leurs Supérieurs, qu'ils obtiennent leur consentement à la sécularisation avec celui du Supérieur immédiat; que sur ces consentemens, & sur les faits exposés, le Roi demande la sécularisation au Pape; que le Pape donne des Commissaires sur les lieux pour informer de la vérité de ces faits; que suffisamment instruit il accorde ses Bulles; que ces Bulles soient encore fulminées & exécutées en connoissance de cause par celui à qui elles sont adressées, avec le Supérieur majeur, le Supérieur immédiat, & toutes les parties intéressées. Quand tout cela est fait d'un consentement unanime, & non pas auparavant, le Roi, pour le confirmer, donne ses Lettres Patentes, & les fait registrer, en connoissance de cause encore, dans les compagnies qui ont droit d'en connoître, ap-

P R E F A C E. xlvij

pellés tous ceux qui ont droit d'y acquiescer , ou de s'y opposer.

La seconde partie regarde le règlement de Juges sur la question du Possessoire ; & la troisième contient tout ce qui a été fait devant les Commissaires arbitres sur le fonds , ou la maintenue.

M. Pellisson , dans un Avertissement qu'il fit exprès , répond à ceux qui l'accusoient d'avoir soutenu son droit avec trop de chaleur , & rappelle tous les moyens qu'il avoit inutilement employés pour gagner sur M. d'Auch * qu'il voulût bien étouffer une semblable affaire.

C'est comme Administrateur de l'Abbaye de Cluny que M. Pellisson étoit intervenu , à la réquisition du Chapitre général , dans l'affaire de la sécularisation.

Mais outre cet Econômat , & ceux de Saint Germain des Prez ,

* M. de la Motte-Houdancourt.

xlviij *P R E F A C E.*

de Saint Denys, & du Tiers de la Régale temporelle affecté à la subsistance des nouveaux Convertis, il obtint encore l'administration, & même le don des revenus temporels qui dépendoient des bénéfices situés en Franche-Comté, & possédés par des sujets du Roi d'Espagne. *

On conçoit aisément que ces différens emplois lui attirerent des affaires considérables, & que joignant, comme il faisoit, le zèle à l'habileté, il n'emprunta point de plume étrangere pour ses productions au Conseil. J'aurois pû en donner un grand nombre, celles par exemple, qui ont pour objet un droit d'indemnité qu'il demandoit en qualité d'Econôme de Saint Germain au sujet de la fondation du College Mazarin.

Mais j'ai crû qu'il falloit faire

* On en trouvera la preuve immédiatement avant les divers Eloges, pag. 69.

un choix ; & j'ai seulement ajouté aux premières productions deux Requêtes qui concernent la Régale , non en général , mais celle de l'Evêché de S. Brioux.

Le Chapitre de cette Eglise prétendoit que les Dixmes , quoiqu'elles fassent une grande partie des revenus de l'Evêché , ne tombent point en Régale ; mais leur appartenoient pendant la vacance comme choses spirituelles , & non à l'Evêque futur , ni à ceux à qui le Roi peut les donner.

M. Pellisson combat leur prétention par ces principes : que la Régale appartient au Roi comme un droit de sa Couronne ; d'où il résulte que ce droit est uniforme dans toute l'étendue de sa domination. Que dans tous les Etats les Dixmes comme faisant partie du revenu temporel sont comprises dans la Régale temporelle. Que ce droit étant inaliénable &

1 *P R E F A C E.*

imprescriptible , une possession contraire , quelque longue qu'elle fût , n'en peut dépouiller le Prince. Enfin qu'il n'en peut être privé par les concessions de ses prédécesseurs ; concessions qui sur ce même fondement ont été révoquées , hors celles qui sont à titre onereux , & cela par une Déclaration expresse enregistrée au Parlement de Paris , auquel seul appartient la connoissance de la Régale.

Les deux Requêtes qui terminent ce Recueil n'avoient point encore paru. L'impression étoit presque finie , lorsqu'elles sont venues à ma connoissance ; & de là vient qu'elles n'occupent point ici leur place naturelle.

Ces deux pièces , où est examinée l'importante question , si les Chanceliers sont au-dessus de toute récusation en matière criminelle , contiennent des faits sin-

P R E F A C E. Ij

guliers, & font admirables en leur genre. On y reconnoit le caractère de l'Auteur, je veux dire un cœur sensible aux bienfaits, & ce tour insinuant qui régné dans tous ses Ecrits.

Mais comme l'Orateur, quelque éloquent qu'il soit, ne persuade pas toujours: M. Pellisson eut ce déplaisir qu'on loua ses Requêtes, sans y avoir égard. L'illustre Magistrat qu'il vouloit récuser, fit valoir auprès du Prince le privilége de sa dignité, & loin de s'abstenir de juger, il prononça le jugement.

Il me reste à parler des ouvrages, qui par différentes considérations ne sont point entrés dans ce Recueil.

I. Telle est premièrement la *Paraphrase sur les Institutions de l'Empereur Justinien*, parce qu'il y en a déjà deux éditions dans le Public, & que je n'ai point trouvé

le reste de l'ouvrage dans les papiers de l'Auteur, quoiqu'il l'eût certainement achevé. Il n'avoit que vingt ans lorsqu'il en publia le premier livre ; mais ce livre suffiroit seul » pour faire douter » que ce pût être l'ouvrage d'un » jeune homme, si la date de l'impression n'en faisoit pas foi. *

II. *La Relation contenant l'Histoire de l'Académie Française*, qui parut pour la première fois en 1653, & dont il y a eu depuis un si grand nombre d'éditions.

Un bel esprit, qui de son autorité privée a prétendu changer tous les rangs que le Public avoit marqués sur le Parnasse, *ne pardonne pas* à M. Pellisson d'avoir dit gravement *bien des puérilités* dans cette histoire. Il soutient qu'elle est *remplie de minuties*,

* M. l'Abbé d'Olivet dans sa continuation de l'Histoire de l'Académie Française. M. Pellisson étoit né en 1624, & ce premier Livre parut en 1645.

P R E F A C E. liij

écrite languissamment & sans esprit.
Tous ceux, ajoute-t-il, qui lisent
ce livre sans prévention, *sont bien*
étonnés de la réputation qu'il a eue.

Ce n'est pas ainsi qu'en ont ju-
gé nos meilleurs Ecrivains. Si on
en croit le Pere Bouhours, c'est
un ouvrage où le bon sens & la
politesse, où l'exactitude & la fa-
cilité régneront également. Si on
écoute M. de Fénelon, rien n'est
plus ingénieux, ni plus élégant.
Les faits y sont racontés avec un
tel choix de circonstances, avec
une si agréable variété, avec un
tour si propre & si nouveau; ils
sont d'ailleurs enchaînés avec tant
d'art, qu'on s'oublie dans le doux
tissu des narrations. M. Bayle en
parle avec éloge dans ses pensées
sur la Comète, & M. Sprat qui
a écrit l'histoire de la Société de
Londres, n'envie à l'Académie
Françoise que l'honneur d'avoir
eu un semblable Historien. Mais

quoi de comparable au jugement de l'Académie entière , qui , en violant ses propres loix pour l'Auteur , s'engagea à ne les plus violer jamais en faveur de personne ?

Si tant de jugemens ne peuvent balancer la censure du nouveau critique : du moins par rapport aux *minuties* qu'il reproche à l'ouvrage , on lui répondra que M. Pellisson donna son histoire en forme de Lettre , qu'il y parle à un de ses parens , & non pas au Public , que de son propre aveu il employe , à la faveur du titre , de petites circonstances qu'il auroit omises , s'il s'étoit érigé en Historien ; & que *la fortune ne donnant* aux gens de Lettres *ni armées à conduire , ni républiques à gouverner* , on ne doit s'attendre à trouver dans leur vie aucun de ces grands événemens qui frappent l'imagination.

On ajoutera qu'à l'égard des

railleries, par lesquelles on repro-
choit à Voiture la bassesse de sa
naissance, l'Auteur ne fait simple-
ment que les rapporter, sans les don-
ner, comme on le prétend, pour
des railleries ingénieuses. Et ce
qui fait honneur au caractère de
M. Pellisson qui étoit né dans
la magistrature, c'est la réflex-
ion dont il accompagne ces
traits : que, suivant son sentiment,
si ceux qui naissent plus nobles
sont plus heureux, ceux qui mé-
riteroient d'être nobles sont plus
louables.

III. *Les Réflexions sur les dif-
férends de la Religion.* Je comprends
sous ce titre général les Réfle-
xions mêmes imprimées en 1686 ;
les Réponses aux objections en
1687 ; les chimères de M. Jurieu
en 1690 ; & l'ouvrage sur la To-
lerance des Religions en 1692.

Si M. Pellisson a donné dans
e iij

ces différens Traités l'exemple d'une modération qui lui a mérité les éloges de ses propres Adversaires ; il n'a pas moins fait éclater l'étendue de ses talens, & son zèle pour la Religion qu'il avoit eu le bonheur d'embrasser.

Les Journalistes de Leipfick (*) & ceux de Hollande lui rendirent justice ; du moins ils louent sa manière, s'ils renvoyent aux Théologiens la discussion du fonds.

Voici de quelle manière s'exprime M. de Leibnitz dans une lettre qu'il écrit à un Ami qui lui avoit envoyé la continuation des Réflexions : » Je trouve ce livre
 » excellent, & tout d'une autre
 » forme que beaucoup de livres
 » qui nous viennent de France de-
 » puis quelque temps... Il y a ici

(*) *Libellum rarum, & laudabile Specimen servatæ in verbis moderationis, sine rerum præjudicio... Objeetor delectatus mascula & efficaci Pellissonii eloquentia doctrinæ & ingenii ubique velut luminibus illustrata. Act Leipfic. num. 6.*

P R E F A C E. lviij

de l'érudition, & de la médita-
tion tout ensemble, & de plus
ce beau tour qui rend les pen-
sées sensibles & touchantes...
La réputation de M. Pellisson
m'a engagé dans cette lecture,
& je ne m'en suis point repenti.
Je voudrois pouvoir satisfaire
à mes objections; mais je vous
laisse à juger s'il ne faut pas
avoir l'érudition, & la force
d'esprit de M. Pellisson. Aussi
peut-on tout espérer d'un si
grand génie, s'il n'est impossi-
ble. J'honore si parfaitement
l'esprit de M. Pellisson, que je
crains de passer pour vouloir
l'engager dans une longue dis-
pute; ce qui seroit abuser de
son temps... Il régne sans doute
dans son ouvrage ce beau tour,
cette netteté, & cette force qui
lui est ordinaire. On y fait tou-
jours son profit, tantôt en ap-
prenant quelque chose; tantôt

Iviiij *P R E F A C E.*

» en se sentant touché des bonnes
» choses qu'on sçavoit déjà.

Il est rare que les Ecrivains se rendent ainsi justice , sur-tout lorsqu'ils sont de différente communion ; mais il n'est pas moins rare de trouver dans un même siècle deux hommes tels que M. Pellisson & M. Leibnitz.

Les Théologiens de Hollande ne furent ni si modérés , ni si équitables. LOUIS XIV. avoit chargé M. Pellisson de répandre ses libéralités sur les nouveaux Convertis ; ces Théologiens en prirent occasion de le traiter de *Convertisseur* , comme s'il avoit réellement acheté des conversions.

Mais ces discours , & d'autres semblables ne servirent qu'à faire éclater les regrets qu'ils avoient de l'avoir perdu.

I V. Le Traité de l'Eucharistie , ouvrage posthume , & publié par M. l'Abbé de Ferriès.

P R E F A C E. lix

C'est ici que l'Auteur s'est comme surpassé lui-même ; il n'a jamais rien travaillé avec tant de soin ; la charité , dit M. Bossuet , y marche par-tout avec la vérité , & l'onction avec la lumière.

Mais des trois parties que devoit avoir ce Traité , l'Éditeur n'en fit imprimer que la première & la seconde qui comprennent pourtant les quatre premiers siècles de l'Eglise , & quelques endroits des plus importans du cinquième. On donnera au Public la troisième partie , lorsqu'on aura rassemblé les différens passages qui servent de preuves , & dont la plupart ne sont qu'indiqués dans le texte , ou du moins ne sont pas rapportés dans la langue originale.

V. Je réunis dans cet article , & les *courtes Prières durant la Messe* , qui ont eu un si prodigieux

succès ; & les Prières au Saint Sacrement de l'Autel , dont on fit deux éditions l'année dernière ; & les *Prières sur les Epitres & sur les Evangiles* , qui ont paru au commencement de cette année pour la première fois.

VI. Les *Lettres Historiques* en trois volumes , qui toutes sont adressées à Mademoiselle de Scudery , & qui dans la vûe de l'Auteur , n'étoient que les matériaux du grand ouvrage qu'il méditoit , & dont je vais parler dans l'article suivant.

VII. Histoire de Louis XIV. M. Pellisson avoit obtenu de ce Prince la permission de le suivre dans sa première conquête de la Franche-Comté (*). Il en fit une Relation qui fut très applaudie. Le Roi sur-tout en fut tellement satisfait , qu'il nomma peu de temps après M. Pellisson pour

(*) En 1668.

P R E F A C E. Ixj

écrire son Histoire, & qu'il lui donna avec les entrées une pension de six mille livres, qui lui fut continuée jusqu'à sa mort.

On ignore en quel temps fut présenté le plan que j'ai rangé dans le second volume ; mais j'en ai un postérieur qui est bien plus étendu, & qui comprend en abrégé tous les événemens que l'historien se propoisoit d'écrire. Il est de sa main ; on y lit en apostille : *ce plan fut dressé à Bontel, en 1672, par ordre du Roi, à qui il fut ensuite lu & expliqué.*

M. Pellisson s'étoit renfermé entre la paix des Pyrénées, & celle de Nimégue : qui est dit-il, au commencement de son ouvrage, un espace de dix-huit ans mêlé de tant d'événemens remarquables, qu'il semble n'y rien manquer ni pour instruire, ni pour plaire. Il trouve dans son propre sujet en trois intervalles presqu'é-

lxij *P R E F A C E.*

goux trois révolutions différentes : six années de paix , où l'intérieur de l'Etat prit une face nouvelle , avec un éclat , & une réputation au - dehors qui excita premièrement l'attention , puis la jalousie de toutes les nations voisines. Six années ensuite où la guerre soudainement allumée entre la France & l'Espagne , & qui par ses premiers progrès sembloit déjà embraser toute la terre , s'appaise néanmoins tout-à-coup , mais pour en préparer une plus grande entre tous les Princes chrétiens par tout ce que l'intérêt , ou la défiance , & la bonne ou la fausse politique sont capables d'inspirer. Six dernières années enfin , où toute l'Europe est en armes , mais avec un succès qu'elle eût eu peine à attendre , & une fin toutefois plus heureuse qu'elle n'eût osé l'espérer. Et ce qui lui semble plus important , c'est qu'on pourra observer dans cet espace de temps deux changemens généraux , l'un de tout le reste : l'une en la manière de gouverner ; l'autre en la manière de faire la guerre.

Telle est l'idée que M. Pellisson donne lui-même de son travail. Il en avoit connu tout le péril : il avoit senti que dans cette entreprise il avoit toujours à

P R E F A C E. lxiiij

marcher sur des cendres couvertes d'un feu mal éteint (a). Cependant, lorsqu'on aura publié cet ouvrage, ou plutôt les fragmens, à la vérité considérables qu'on a recouvrés, & qui avec l'histoire de la conquête de la Franche-Comté déjà imprimée (b), font la meilleure partie de l'ouvrage entier: on verra que M. Pellisson n'a pas donné dans l'écueil de ces *misérables Ecrivains* qui s'étant mêlés du même travail, n'ont donné que de fades extraits des gazettes (c).

Comme l'histoire de L O U I S X I V, devoit être, selon lui, celle de toute l'Europe durant son siècle, & que son ambition étoit de bâtir de marbre, pour user de son expression, il employa un temps infini à chercher, à tirer, & à tailler ce marbre, dont les *meilleures carrières lui avoient été ouvertes.*

Il est curieux de voir M. Bayle donner, dans ses pensées sur la Comete, des

(a) *Per ignes suppositos cineri doloso*; C'est ainsi qu'il s'exprime dans une lettre à M. de Leibnitz, du 16 Juin 1691.

(b) Dans le Tome VII. des Mémoires de Litterature & d'Histoire. Paris 1691.

(c) Lettre de M. Valincourt dans la continuation de l'histoire de l'Académie, pag. 334. de l'in-4°.

Ixiv *P R E F A C E.*

avis à M. Pellisson, sur la maniere dont il devoit écrire cette histoire. Il est, dit-il, un de ceux qui en attendent le plus de merveilles ; mais il veut qu'on avertisse l'Historien qu'il gâtera son ouvrage, s'il n'y fait attention, par ses liaisons avec les convertisseurs. C'est que M. Bayle étoit alors plus zélé, qu'il ne l'a été depuis, pour la R. R.

Au reste, si l'ouvrage n'est pas entièrement achevé, il faut s'en prendre à la santé toujours foible, & aux grandes occupations de l'Auteur, plus encore au déplaisir qu'il eut de voir nommer pour le même travail deux autres Ecrivains.

Un Mémoire que j'ai cité plus d'une fois m'apprend que Madame de M*** à qui le Roi avoit accordé je ne sçai quel droit sur les boucheries de Paris, fut piquée que M. Pellisson qui avoit rapporté l'affaire au Conseil, lui eût fait perdre son procès, & que par une espèce de vengeance naturelle au sexe, elle fit nommer M. Despreaux & M. Racine pour écrire la même Histoire (*).

Voilà le compte que j'avois promis des ouvrages de M. Pellisson. Il me resteroit encore de donner sa vie ; mais comme j'ai employé dans la Préface

(*) En 1677.

P R E F A C E. Ixv

tous les faits qui étoient moins connus, j'ai crû qu'il valoit mieux représenter ici son caractère, tel qu'il est peint dans Clelie; & y ajouter ensuite les divers éloges qui ont déjà paru, & qui la plupart ayant été faits dans le temps même, auront plus de poids & plus d'agrémens, que si je leur prêtois mon stile

Comme (*) *Herminius* n'est pas de ces gens qui montrent toutes leurs richesses dès le premier moment qu'on les voit, je dirai en deux mots que cet homme illustre qui parle quelquefois fort peu parle pourtant très agréablement quand il veut, & qu'il parle même avec autant de force & d'autorité, quand l'occasion s'en présente, qu'il parle galamment & flateusement en d'autres rencontres.

Pour le cœur, il l'a grand, noble, tendre, & généreux; il a de la probité & de la bonté; il est naturellement libéral & juste, & pour tout dire en peu de paroles, *Herminius* a toutes les vertus, & ne connoit pas un seul vice. On lui reproche quelquefois d'être opiniâtre, & un peu colere: mais en

(*) M. Pellisson sous ce nom, dans *Clélie*, partie 2.

lxvj *P R E F A C E.*

» mon particulier je ne lui ai gueres
» vû donner de marques d'opiniâreté
» qu'on ne pût raisonnablement appel-
» ler fermeté. Ainsi on peut dire qu'il
» est opiniâtre de bonne foi, puisqu'il
» ne l'est que lorsqu'il croit avoir raison.
» Pour la colere, il est certain que, s'il
» ne se contraignoit, il paroîtroit quel-
» quefois un peu trop sensible, mais
» pour son esprit, de quoi n'est-il pas
» capable ? »

» En effet il n'est rien qu'Herminius
» ne fasse admirablement ; il écrit en
» prose & en vers également bien ; il
» fait des ouvrages sçavans & sérieux
» qui ont toute la magnificence néces-
» saire aux sujets qu'il traite ; il en fait
» d'autres de raillerie & d'enjouement
» qui ont toute la galanterie, toute la
» justesse, & toute la naïveté imagina-
» bles ; il en fait aussi d'amour, qui ont
» un caractère si passionné, qu'on con-
» noit aisément qu'il est très sensible à
» la passion dont il parle ; & ce qu'il y a
» de merveilleux, c'est qu'il ne marche
» point sur les pas des autres. Au con-
» traire il se fait un chemin à part sans
» s'égarer, comme font d'ordinaire
» ceux qui veulent chercher des sentiers
» détournés. Car comme il a autant de

P R E F A C E. Ixvij

jugement que d'esprit, toutes ses in-
ventions sont également galantes &
judicieuses; & il est capable de tant
de choses différentes que je lui ai vû
faire en un même jour des harangues,
des lettres d'affaires, des billets ga-
lans, des chansons, des vers héroïques,
& des vers d'amour; mais avec une
telle facilité, que quand la fantaisie lui
en prend, il fait à l'improviste des vers
aussi jolis, & aussi justes, que ceux qui
en font le mieux en pourroient faire
en y pensant avec beaucoup de loisir.
Il les fait même dans le tumulte d'une
grande compagnie, il les fait comme
s'il n'y songeoit pas... On ne trouve
guere de gens qui ayent l'avantage
qu'à Herminius, de ne dire jamais
rien que de raisonnable, même aux
endroits où son esprit brille moins
qu'ailleurs, & d'écrire avec une cer-
taine politesse, qui n'ayant rien que
de juste, a pourtant un caractère na-
turel, galant & facile, qui met un
charme secret à tous ses ouvrages, que
tout le monde n'est pas capable de
connoitre. Quel qu'insensible qu'il pa-
roisse il a pourtant le cœur très sen-
sible à la gloire, à l'amitié, & même
à l'amour... Amant ou Ami il est éga-

lxviiij . . . P R E F A C E .

» lement libéral & généreux. Il est en
» général le plus officieux de tous les
» hommes. . . & si la fortune avoit fait
» pour lui ce qu'elle a fait pour beaucoup
» d'autres , il n'y auroit point d'honnê-
» tes gens misérables qui fussent de sa
» connoissance.

» Au reste du côté du sçavoir , il est
» certain qu'Herminius a l'esprit fort
» universel , & qu'il a un discernement
» fort juste , lorsqu'il s'agit de choisir
» les plus beaux endroits d'Hésiode ,
» d'Homère , & de Sapho. . . S'il a quel-
» quefois entrepris de parler en public
» sans y être préparé , il l'a fait avec
» tant de justesse qu'on l'eût pû soupçon-
» ner d'imposture , si l'on n'eût pas été
» assuré qu'il n'avoit pû prévoir l'occa-
» sion qui l'avoit obligé à parler. . . Il a
» une mémoire si admirable qu'on lui a
» vû retenir des vers en assez grand nom-
» bre pour les avoir lûs une fois ou deux
» seulement. . . Herminius a de plus un
» discernement aussi juste pour les gens
» que pour les ouvrages. . . Il est si recon-
» noissant des moindres offices, qu'il les
» rend avec usure. Et ce qu'il y a de plus
» rare , est que cet homme capable de
» tout & qui ne trouve point de bornes à
» l'étendue de son esprit , a de la modif-

P R E F A C E. lxiij

tie au delà de tout ce qu'on en peut
penfer... Mais ce que j'estime encore
fort en Herminius c'est qu'il est inca-
pable d'envie & de médifance... Et ce
que j'admire le plus, c'est qu'il a natu-
rellement l'esprit si grand, que quand
il n'auroit rien lû, il seroit capable
par ses propres lumieres de penser ce
que les autres ont pensé avant lui. »

*Voici la Piece que j'ai promise à la page
xlviij.*

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE:
A tous Gouverneurs, Lieutenans Géné-
raux de nos Provinces, Intendans de Ju-
stice, Baillifs, Sénéchaux, Juges ou
leurs Lieutenans, & tous autres nos Ju-
sticiers & Officiers qu'il appartiendra,
chacun en droit soi, SALUT. Ayant esti-
mé à propos de pourvoir à l'adminiftra-
tion & régie des fruits & revenus tem-
porels qui font dans les terres de notre
obéiffance, dépendans des Abbayes,
Prieurés & autres Bénéfices situés dans
la Franche-Comté, & possédés par des
sujets du Roi d'Espagne, lesdits fruits &
revenus à Nous acquis & confifqués au
moyen de la Déclaration de la guerre

entre les deux Couronnes ; Nous avons crû ne pouvoir pour ce faire un meilleur choix que de notre amé & féal le Sieur Pellifson Conseiller en nos Conseils , & Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel , tant pour les bonnes qualités qui se trouvent en sa personne , que pour la confiance que nous prenons en lui. A CES CAUSES , & autres à ce Nous mouvans , Nous avons icelui Sieur Pellifson commis , ordonné & député , commettons , ordonnons & députons par ces présentes signées de notre main , pour tant & si longuement que la guerre contre l'Espagne durera , avoir l'adminiftration & régie desdits fruits & revenus temporels qui font dans les terres de notre obéiffance , & dépendans des Abbayes , Prieurés & autres Bénéfices situés en Franche-Comté , & possédés par des sujets du Roi d'Espagne : Et desquels fruits & revenus Nous avons fait & faisons don audit sieur Pellifson pour en jouir dorénavant comme de chose à lui appartenante ; & ce , comme dit est , tant que la guerre contre l'Espagne durera : À la réserve toutefois des fruits & revenus du Prieuré de Jafferon situé en Bresse , annexe de l'Abbaye de Saint Claude en Franche-Comté , que nous avons ci-de-

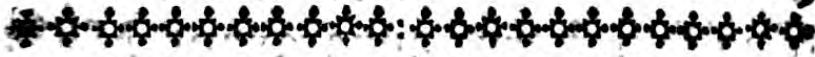
P R E F A C E. Ixxj

vant accordé à Jean Boyer par lettres patentes du 30 Decembre dernier ; comme aussi des Fruits & revenus temporels des Prieurés de Divone & Sesty sis au pays de Gex : ensemble de ceux des Prieurés de Joyeux & Limonin situés en Lyonnois , & des dixmes de Dortais, Veziat , Montigna , Condeiffiat , & S. Maurice de Château , le tout situé en France : dépendans de l'Abbaye de S. Claude en Franche-Comté , que Nous avons pareillement accordés au Pere Chastillon Religieux dudit S. Claude , par lettres patentes du 14 Decembre dernier. Si vous mandons à chacun de vous ainsi qu'il appartiendra , que du contenu en cesdites présentes , à la réserve ci-dessus , vous ayez à faire jouir & user pleinement & paisiblement ledit Sieur Pellisson sans aucune restriction ni modification , cessans & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire ; contraignant & faisant contraindre les Fermiers & Receveurs desdites Abbayes , Prieurés & biens Ecclesiastiques , & tous autres que besoin sera , de mettre lesdits biens en évidence , & de remettre audit Sieur Pellisson les titres & contrats qu'ils peuvent avoir en leurs mains , ou copie duement colla-

lxxij **P R E F A C E.**

tionnée, ensemble de leurs baux à ferme ; même au paiement des sommes qu'ils doivent & devront ci-après du prix de leursdites fermes, par toutes voyes dûes & raisonnables, & comme pour nos deniers & affaires, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, pour lesquelles ne voulons être différé ; faisant pleine & entière mainlevée des saisies faites ou à faire desdits fruits & revenus temporels, & en rapportant par lesdits Fermiers, Receveurs, ou autres qui auront vuïdé leurs mains en celles dudit Sieur Pellisson, cesdites présentes ou copie dûement collationnée, avec reconnoissance dudit Sieur Pellisson de la jouissance dudit présent don sur ce suffisante, Nous voulons qu'ils en soient & demeurent valablement quittes & déchargés par tout où il appartiendra. Vous mandons ainsi le faire sans difficulté. **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE'** à Versailles le 20 jour de Fevrier, l'an de grace 1674, & de notre règne le 31. Signé, **LOUIS.** Et plus bas, par le Roi, **PHELYPEAUX.**

DIVERS



DIVERS ELOGES
D E
M. PELLISSON.

*Extrait du Mercure, 9. Février
1693.*

(*) **L**E 7 de ce mois, l'Académie Françoise fit une perte très considérable en la personne de M. Pellisson Fontanier, Maître des Requêtes, & l'un des Quarante dont est composée cette illustre Compagnie. Il étoit né à Castres en 1624 ; & sa naissance répondoit à son mérite. Son pere étoit Conseiller en la Chambre de l'Edit de Languedoc , son grand pere Conseiller au Parlement de Toulouse, & son Bisayeul Premier Président au Parlement

(*) Par Mademoiselle de Scudery.
Tome I. 8

1xxiv DIVERS ELOGES

de Chambery , auparavant Maître des Requêtes , Ambassadeur en Portugal , & Commandant pour le Roi en Savoye , quand François I. s'en rendit maître. N'ayant pas encore plus de treize ans , il prit des degrés en l'Université de Cahors , où il se fit distinguer d'une maniere si fort au-dessus de son âge , qu'il fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires.

Il fut Secretaire du Roi en 1652 , premier Commis de M. Fouquet en 1657 , & deux ans après on le reçut Maître des Comptes à Montpellier , après qu'il eut négocié le rétablissement de la Compagnie qui avoit été interdite.

En 1670 il abjura à Chartres la Religion Protestante. L'année suivante il fut Maître des Requêtes. En 1674 Econôme de Cluny. En 1675 Econôme de Saint Ger-

DE M. PELLISSON. LXXV
main des Prez. En 1676 préposé
pour l'administration du tiers des
Econômats; & en 1679 Econô-
me de Saint Denys. Sur le pro-
grès des conversions par l'emploi
des deniers des Econômats qu'il
fit voir au Roi en 1601, il porta
Sa Majesté à augmenter le fonds
de ces deniers, de ceux même de
son épargne. On peut dire de lui
à le regarder par rapport au mon-
de, qu'il a été bon parent, maî-
tre libéral, ami fidèle, serviteur
incorruptible, courtisan droit,
sujet zélé. Sa fortune changea
plusieurs fois, mais son cœur de-
meura toujours le même. Ce qui
peut abattre, ce qui peut cor-
rompre lui laissa toute sa fermeté,
toute sa droiture. Il avoit de la
complaisance sans flaterie. Il sça-
voit obliger; mais il ne sçavoit
point nuire; incapable de s'avan-
cer aux dépens de son honneur,

lxxvj DIVERS ELOGES

& d'abaïſſer les autres pour s'élever ſur leurs ruines. Célébrer dignement les actions de ſon Prince, aimer ſa perſonne d'une tendreſſe vive & reſpectueuſe, le ſervir autant par inclination que par devoir, c'étoit ſa paſſion dominante, & ſon occupation la plus chere, après l'affaire importante du ſalut.

Si on le conſidère du côté des Belles-Lettres, combien d'eſprits différens lui trouvera-t-on ? Le Droit, la Poéſie, l'Eloquence, l'Histoire, les Langues, tout lui étoit familier. Il avoit en un même degré le don de bien parler, & celui de bien écrire. Il aimoit le travail, il en inſpiroit l'amour aux autres, ſur-tout quand ce travail regardoit la gloire du Roi. Les prix de l'Académie Françoisé dont il fit la dépense, en font une preuve auſſi bien que l'établiſſement de l'Académie de Soiſſons

DE M. PELLISSON. lxxvij
(*) auquel il contribua autant que
personne.

Pour les affaires une application forte aux dépens de sa santé même, beaucoup de netteté, de désintéressement, de pénétration; une équité parfaite, un abord facile, des manières honnêtes, nulle prévention, nulle préférence de personne: voilà son portrait.

A l'égard de la Religion, il refusa d'entrer dans la voye du Ciel par des vûes terrestres quelque éclatantes que fussent celles qu'on cherchoit à lui donner, il ferma l'oreille aux tentations de la fortune, & il ouvrit son cœur aux inspirations de la grace. Les suites de sa conversion qui fut le fruit d'une étude longue & appliquée de l'Écriture & des Peres, qu'il fit devant sa détention à la Bastille,

(*) L'Académie de Soissons établie sous la protection de M. le Cardinal d'Éstrées, par Lettres Patentes du Roi données au camp de Dole, Juin 1674, registrées au Parlement 27 Juin 1675.

lxxviiij DIVERS ELOGES
ne démentirent point les com-
mencemens. Il quitta tout-à-fait
la Poésie , & n'écrivit plus que
pour Dieu & pour le Temple du
Seigneur , & il y alla souvent
marquer sa foi pour le mystère
qui en avoit été long-tems le plus
grand obstacle. Tous les ans il
célébroit le jour de sa réunion à
l'Eglise , en s'approchant des Sa-
cremens. Il les recevoit aussi d'or-
dinaire à toutes les grandes fêtes ,
& faisoit des retraites fréquentes.
Modeste , recueilli , prosterné , il
assistoit chaque jour au Saint Sa-
cristice avec la simplicité de la
Colombe , & non pas avec la pru-
dence du Serpent. Au milieu mê-
me de ses infirmités , il ne se dis-
pensa pas de ce devoir. Sa charité
pour le prochain égaloit sa fidéli-
té pour Dieu. Depuis sa sortie de
la Bastille , il ne laissa pas passer
d'années sans délivrer quelques
prisonniers. Il étoit le pere des
Orphelins ; le soutien des foibles ,

DE M. PELLISSON. lxxix

le protecteur du mérite oublié ou **in**connu, l'asile assuré de tous les **mal**heureux. Eclairé par la vérité, **il** ne cachoit pas la lumière sous **le** boisseau. Il la mit sur le chandelier. Il tâcha de faire pour les hommes ce que Dieu avoit fait pour lui ; il écrivit, il sollicita, il redoubla la force de ses sollicitations & de ses écrits par ses pieuses libéralités.

M. Pellisson ayant tant de bonnes qualités, n'eut pas de peine à s'attirer l'estime glorieuse, & les précieuses bontés du plus grand des Rois ; ni à acquérir pour amis l'élite de la Cour, & ce que la ville, la province, le monde sçavant eut de plus poli, de plus raisonnable, de plus éclairé.

Ses Ouvrages de Poesie sont quantité de pièces excellentes dont il y a peu d'imprimées, toutes ou Galantes, ou Morales & Chrétiennes, ou Héroïques. En

LXXX DIVERS ELOGES

tre ces dernières, le Poeme d'Eurimédon de plus de treize cens vers, où le Roi en un petit nombre est loué d'une manière digne de lui, tient le premier rang. Le même homme qui divertit & qui plaît, instruit, édifie, & ne sçait pas moins surprendre & enlever.

Ses ouvrages de Prose sont la *Paraphrase de Justinien* qu'il fit à l'âge de 17 ans, où les Sçavans trouvent à apprendre, & les Dames à se divertir en s'instruisant. L'histoire de l'Académie Française qui lui procura l'entrée dans cette illustre Compagnie lorsqu'il n'y avoit point de place vacante. *Le Panegyrique du Roi* prononcé dans la même Académie, qui fut si généralement estimé, qu'il a été traduit en Espagnol, en Italien, en Latin, en Anglois, & même en Arabe par le Patriarche du Mont-Liban, dont l'original est dans le Cabinet de S. M. L'ad-

DE M. PELLISSON. lxxxj
mirable *Préface* des Oeuvres de
feu M. Sarasin son intime ami,
& plusieurs pièces détachées qui
ne sont pas d'un moindre goût ;
les *Réflexions* sur les différends
de la Religion en 4 *vol.* où la Con-
troversé est traitée sans emporte-
ment, sans sécheresse, & où l'on
voit des Eloges du Roi si parfaits,
qu'étant charmé de tous, on a
peine à convenir lequel mérite
la préférence. Les *courtes prières*
durant la Sainte Messe, où l'on
trouve une onction qui ne peut
venir que du fonds d'un cœur pé-
nétré de la foi la plus vive. Quel-
ques ouvrages à la gloire du Roi
qui ne sont pas finis ; & un *Traité*
de l'Eucharistie qu'il achevoit,
lorsqu'au milieu de quelques in-
commodités qui ne l'empéchoient
ni de se lever, ni d'agir, & qu'il
ne croyoit pas dangereuses, il fut
surpris d'une mort qu'on appelle-
roit subite, s'il ne s'y étoit pas

LXXXij DIVERS ÉLOGES
disposé depuis long-tems par l'exercice de la plus parfaite charité, par une piété sincère, par un attachement inviolable à ses devoirs, & par un zèle ardent & infatigable pour la Religion.

*Extrait du Journal des Sçavans,
9. Mai 1693.*

(*) **L**A République des Lettres a perdu depuis quelques mois un de ses principaux ornemens en la personne de Messire Paul Pellisson Fontanier, Chevalier Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, l'un des Quarante de l'Académie Françoisé.

Il étoit né à Beziers en 1624, mais originaire de Castres, & d'une famille très distinguée dans la Robe. Le célèbre Raimond

(*) Par M. l'Abbé Bosquillon.

DE M. PELTISSON. lxxxiiij
Pellisson son Bisayeul , après avoir
été Maître des Requêtes , Am-
bassadeur en Portugal , & Com-
mandant en Savoye pour le Roi
François I. lorsque ce Prince s'en
rendit maître , fut Premier Prési-
dent au Parlement de Chambery.
Son Ayeul fut Conseiller au Par-
lement de Toulouse ; & son Pere
Conseiller en la Chambre de l'E-
dit de Languedoc.

Le dernier de ces Messieurs ,
qui abrégéa avec beaucoup de
succès le gros volume d'Arrêts
recueilli par Geraud Maynard ,
où presque toute la jurisprudence
de la Province de Languedoc est
contenue , eut deux fils & deux
filles.

Celui qui fait le sujet de cet ar-
ticle étoit le cadet des garçons.
Madame sa Mere qui étoit de-
meurée veuve jeune , l'éleva dans
la Religion Protestante où il étoit
né , aussibien que ses sœurs & son

Ixxxiv DIVERS ELOGES

frere qui avoit comme lui beaucoup d'esprit, mais d'un caractère tout différent.

Il étudia à Castres les Humanités & la Rhétorique sous un sçavant Ecoffois nommé Morus, dont le fils a été Ministre de Charonton.

Ensuite il fut envoyé à Montauban à l'âge de douze ans, pour y faire son cours de Philosophie.

De Montauban il passa à Toulouse, où il apprit à monter à cheval, & étudia en Droit

Par tout sa probité le fit estimer des plus honnêtes gens; son esprit le fit admirer des plus habiles. L'amour des lettres & celui de la vertu régnoient également dans son cœur; & dès ses premières années toutes ses paroles, toutes ses actions étoient pleines de vivacité & de droiture. Former avec ses compagnons tantôt une espèce de Cour de Justice, où l'on

DE M. PELLISSON. LXXXV
plaidoit & où l'on décidoit des
caufes ; tantôt des manières d'A-
cadémie où l'on s'accoutumoit à
penfer avec jugement, à s'expri-
mer avec politesse, à prononcer
avec grace, ce fut les jeux de son
enfance.

Le bon goût sembloit être né
avec lui. Etant fraîchement forti
du Collège, on lui présentoit je
ne fçai combien de pièces nou-
velles, dont, tout jeune qu'il étoit,
il ne laiffoit pas de se moquer,
retournant toujours à son Cicéron
& à son Térence, qu'il trouvoit
bien plus raisonnables. Enfin il
lui tomba presqu'en même temps
quatre livres François entre les
mains, qui furent les huit Orai-
sons de Cicéron ; le Coup d'Etat
de M. Sirmond ; le quatrième vo-
lume des Lettres de M. de Balzac
que l'on venoit d'imprimer ; &
les Mémoires de la Reine Mar-
guerite, qu'il lut deux fois depuis

LXXXVJ DIVERS ELOGES

un bout jusqu'à l'autre pendant une seule nuit. Dès lors il commença non seulement à ne plus mépriser la Langue Françoisse, mais encore à l'aimer passionnément, à l'étudier avec soin, & à croire qu'avec du génie, du temps, & du travail on pouvoit la rendre capable de toutes choses.

L'application qu'il donna à notre langue ne lui fit négliger ni la Latine, ni la Grecque, & ne l'empêcha pas d'apprendre l'Italiennè & l'Espagnole. Il lut tous les bons Auteurs des unes & des autres. Les études agréables ne ralentirent point les études solides. A dix-neuf ans il fit la Paraphrase du premier Livre des Institutes de Justinien, qui fut imprimé en 1645, & qui n'a rien de la jeunesse de son auteur, que l'agrément.

S'étant mis à suivre le Barreau à Castres, il en devint bientôt la

DE M. PELLISSON. lxxxvij
gloire, mais lorsqu'il y brilloit le plus, il lui tomba une si cruelle fluxion sur le visage, qu'elle l'obligea de se retirer à la campagne avec un de ses amis nommé M. de Bressieu, pour qui il eut la complaisance de traduire la plus grande partie de l'Odyssée d'Homère, où ce bon homme croyoit trouver le secret de la pierre philosophale.

M. Pellisson fit plusieurs voyages à Paris avant que de s'y établir, & il y fut connu de ce qu'il y avoit de gens du plus grand mérite, qui l'y attirerent enfin tout-à-fait.

En changeant de climat, il ne changea point d'inclinations. Le mérite lui devint plus cher en lui devenant plus familier. Se trouvant au centre du bon goût, il cultiva les Muses avec plus de soin, & conserva parmi le tumulte de la Capitale du Royaume ces mœurs douces & innocentes qui

Ixxxviiij DIVERS ELOGES
l'avoient rendu si aimable dans la
vie tranquille de la Province.

Il prit une charge de Secretaire
du Roi en 1652, & s'attacha tel-
lement au Sceau, qu'il y acquit
une parfaite connoissance des af-
faires du Conseil, qui lui servit
beaucoup dans la suite.

Cette même année, l'Académie
Françoise ayant désiré d'entendre
en pleine assemblée la lecture de
son histoire, qu'il avoit faite à la
solicitation des plus illustres Aca-
démiciens, qui étoient ses amis,
& pour satisfaire la louable curio-
sité d'un de ses proches parens,
elle fut si contente de cet ouvrage
qui n'étoit encore que manuscrit,
& qui fut imprimé l'année sui-
vante, qu'elle ordonna de son
propre mouvement en faveur de
l'Auteur, que la premiere place
qui vaqueroit dans le Corps lui
seroit destinée, & que cependant
il auroit droit d'assister aux assem-
blées,

DE M. PELLISSON. Ixxxix
blées, & d'y opiner comme Aca-
démicien : avec cette clause, que
la même grace ne pourroit plus
être faite à personne, pour quel-
que considération que ce fût. Il
en remercia cette célèbre Com-
pagnie le 30 Décembre, & par
ce remerciement justifia encore
mieux ce qu'elle avoit fait pour
lui.

Six jours après il complimenta
pour elle M. le Chancelier Se-
guier, à qui les Seaux venoient
d'être rendus.

Quoiqu'il se fût déclaré haute-
ment contre les Préfaces, il ne
laisa pas d'entreprendre celle que
l'on a tant admirée à la tête des
Oeuvres de M. Sarasin son ami,
imprimées en 1656, & disoit pour
se justifier, qu'on pouvoit appli-
quer à ces sortes de choses, ce
qu'un grand homme a dit autre-
fois des pompes funébres & des
devoirs de la sépulture : qu'il est

xc DIVERS ELOGES

honnête d'en prendre beaucoup de soin pour autrui , & de ne s'en mettre nullement en peine pour soi-même.

En 1657, ayant été choisi par M. Foucquet pour son premier Commis, il conserva dans les Finances toute la droiture de son cœur, & tous les agrémens de son esprit: incapable de s'abandonner à un amour fordide des richesses, & de renoncer à une louable inclination pour les belles choses.

En 1659, il fut reçu Maître des Comptes à Montpellier, après avoir négocié le rétablissement de la Compagnie qui avoit été interdite. Sa réception fut accompagnée de beaucoup de circonstances très glorieuses qui se liront dans sa vie (*) qu'une sçavante main nous prépare.

(*) C'est Mademoiselle de Seudery morte âgée de 95 ans en 1701 que l'Auteur a en vûe. On a tout lieu de penser que cet ouvrage n'a jamais été qu'ébauché.

Comme il avoit beaucoup de part à la confiance de son Maître, il en eut aussi beaucoup à sa disgrâce. Il fut arrêté & conduit à la Bastille au mois de Septembre 1661, & n'en sortit que plus de quatre ans après. Il employa ce loisir forcé à l'étude de l'Écriture Sainte & des Peres. Les lumieres de la véritable foi commencerent à l'éclairer dans l'obscurité de la prison; & tandis qu'il y étoit renfermé de corps, la grace dégageoit insensiblement son esprit des liens de l'erreur dans laquelle il étoit né. Pour se délasser d'une occupation si sérieuse, il s'amusoit quelquefois à faire des vers, ou chrétiens, ou moraux, ou héroïques, ou même enjoués. Il faisoit ce qu'il avoit fait toute sa vie; il se divertissoit innocemment; il demouroit ferme dans son devoir; il bénissoit Dieu; il louoit le Roi. Ce grand Prince

xcij DIVERS ELOGES

est peut-être mieux loué en quatorze vers du poème d'Eurimédon qui en contient plus de treize cens , & qui est du nombre des pièces dont on vient de parler , qu'il ne l'a été quelquefois en de longs ouvrages. Le prisonnier n'ayant ni papier , ni plumes , ni encre , coupoit de petits morceaux de plomb de ses vitres qu'il tailloit , & dont il écrivoit sur les marges des livres que l'on lui laissoit ; ce qui marquoit la tranquillité de son ame , & son innocence. On en étoit si persuadé , & il étoit si considéré des honnêtes gens au milieu de ses malheurs , que le fameux M. le Fevre de Saumur , pere de l'illustre Madame Dacier , lui dédia son *Lucrece* avec des Notes latines , & son traité de la Superstition , traduit de Plutarque , pendant sa détention à la Bastille ; & que le jour qu'il fut permis de l'y voir ,

DE M. PELLISSON. xcij

M. le Duc de Montausier qui avoit été reçu le matin au Parlement, M. le Duc de Saint Agnan, & une foule de personnes distinguées allèrent lui rendre visite.

Etant sorti de prison, & se sentant convaincu de ses erreurs, il ne pouvoit néanmoins se résoudre à les abjurer. Ce n'étoit pourtant pas une mauvaise honte qui le retenoit; mais comme il n'avoit plus de bien, il craignoit toujours que les mouvemens de la grace ne fussent des mouvemens de l'intérêt, & qu'une secrète envie de changer la face de ses affaires, ne lui inspirât ce changement de Religion. Lorsqu'il étoit agité de ces incertitudes & de ces craintes, le Roi eut la bonté de lui assurer une pension de deux mille écus, & Sa Majesté en lui faisant l'honneur de le retenir pour être à elle, y joignit celui de lui donner les en-

trées. Ainsi les défiances que le manque de bien avoit jettées dans son esprit n'ayant plus de lieu, il alloit enfin quitter sans scrupule la Communion Protestante. Dans cette conjoncture, comme M. le Président de Perigni étoit déjà presque compté pour mort à cause de ses grandes infirmités, M. le Duc de Montausier dit à Mademoiselle de Scudery que si son ami étoit Catholique, il se feroit un plaisir de le proposer au Roi pour être Précepteur de Monsieur le Dauphin. Un Tiers qui avoit été présent à cet entretien, crut rendre un fort grand service à M. Pellisson en lui allant redire ce qu'il avoit entendu. Mais une ouverture si avantageuse, au lieu de hâter sa réunion à l'Eglise, la recula; & ne voulant pas que l'on pût le soupçonner de s'être plutôt laissé éblouir & entraîner par la fortune, qu'éclairer & con-

DE M. PELLISSON. **xcv**
duire par la vérité, il demeura
encore captif dans Babylone, pour
retourner plus libre dans Jérusa-
lem.

M. de Perigni mourut au com-
mencement de Septembre 1670.
Le sçavant M. Bossuet nommé à
l'Evêché de Condom entra pres-
que aussitôt auprès du jeune Prin-
ce avec l'applaudissement de tou-
te la Cour. Alors M. Pellisson ne
différa plus d'entrer dans la voye
qui mene à la vie, & fit abjuration
dans l'Eglise souterraine de Char-
tres le 7 d'Octobre, entre les
mains de l'illustre Gilbert de
Choiseul du Plessis - Praslain,
alors Evêque de Comminge.

Ce que je viens de dire du de-
sintéressement & de la sincérité
de sa conversion, est peint au na-
turel dans une lettre qu'il prit la
liberté d'écrire au Roi le jour
même qu'il abjura. Comme elle
est aussi courte que belle, je l'in-
sérerai ici.

SIRE,

Quelque profond que soit mon respect pour Votre Majesté, j'ai cru devoir faire sans elle la seule chose du monde qu'il ne faut point faire pour lui obéir ni pour lui plaire. Dieu a voulu toutefois qu'après lui Votre Majesté y eût la première part. Sept ans de prière & d'étude avoient éclairé & convaincu ma raison. Le seul état d'infortune & de disgrâce où je me trouvois, me rendoit suspectes toutes les lumières & les inspirations du Ciel, quoi que vives & fortes. Il a plu à Votre Majesté de me tirer de cet état il y a neuf mois. Qu'elle compte donc, s'il lui plaît, désormais entre les graces que j'ai reçues de sa bonté, & dont je lui dois être éternellement obligé, celle qui est sans comparaison la plus grande, & qu'elle ne pensoit pas m'avoir faite, je veux dire tout ce que les hommes pouvoient contribuer

DE M. PELLISSON. xcvij
contribuer à ma conversion & à mon
salut : & qu'elle soit bien persuadée
aussi qu'on ne peut être avec plus de
vénération , plus de zèle , & plus de
reconnoissance que je le serai toute
ma vie , S I R E , de V. M.

Le très-humble , &c.

Le jour d'après qu'il eut écrit
cette Lettre , il se retira à l'Ab-
baye de la Trappe , & mena du-
rant dix jours dans ce desert la
vie dure & mortifiée des Saints
Anacorettes qui l'habitent. Le
grand homme qui les conduit
assure qu'il leur parut si pénétré
de la grace que Dieu lui avoit
faite , qu'il les remplit d'édifica-
tion.

Purifié par la pénitence , à son
retour de la solitude il reçut
dans l'Eglise des Peres de la Do-
ctrine Chrétienne la Confirma-
tion & l'Eucharistie des mains du
même Prélat qui avoit reçu son

xcviij **DIVERS ELOGES**

abjuration ; & il fit ces deux grandes actions avec tant de simplicité, de dévotion, & d'humilité, qu'il charma un nombre infini de personnes qui en furent témoins.

Tous les ans il célébroit sa sortie de la Bastille en délivrant quelques prisonniers. Il faisoit aussi du jour de sa réunion à l'Eglise un jour de fête, où il s'approchoit des Sacremens, où il ne s'occupoit que des affaires de l'Eternité : & depuis cet heureux temps il n'écrivit plus que pour Dieu & pour le Roi.

Le 3. Fevrier 1671, Messire François de Harlay de Chavalon Archevêque de Rouen, nommé par Sa Majesté à l'Archevêché de Paris, ayant été reçu à l'Académie Française, & ayant remercié la Compagnie par un Discours très éloquent, M. Pellisson qui en étoit alors Directeur, répondit à ce grand Prélat ; & ce fut en cette

DE M. PELLISSON. xcix
occasion qu'il fit ce Panégyrique
du Roi qui a été traduit en tant
de Langues différentes, en Latin,
en Espagnol, en Italien, en An-
glois, & même en Arabe par un
Patriarche du Mont-Liban, dont
l'original est dans le cabinet de
Sa Majesté. Cette pièce mérite
sans doute l'honneur que l'on lui
a fait; mais elle eût été encore
toute autre, si l'auteur avoit eu
alors à mettre en œuvre cette
suite incroyable de miracles que la
valeur & la sagesse du Roi ont fait
depuis admirer au monde.

Le 22 Mars suivant, M. Pellifson
porta encore la parole avec suc-
cès pour l'Académie Françoise,
lorsqu'elle alla complimenter le
même Messire François de Harlay
de Chanvalon dans son Palais
Archiépiscopal sur son installa-
tion en l'Archevêché de Paris.

Il fit peu de temps après une
belle inscription Latine pour une

c DIVERS ELOGES

demi lune de Tournay ; car de l'aveu des plus grands Maîtres, il écrivoit en cette langue avec la pureté du siècle d'Auguste.

La même année il fut pourvu d'une charge de Maître des Requêtes, où il s'est distingué extraordinairement par son équité, sa pénétration, & ses manières honnêtes.

Il se joignit aussi à deux autres Académiciens, pour donner de deux ans en deux ans sans se faire connoître, un prix de la valeur de trois cens livres au Poete qui au jugement de l'Académie Française, se trouveroit avoir le mieux réussi à célébrer en une pièce de cent vers au plus, quelque une des grandes actions de Sa Majesté. Depuis la mort de ces deux Messieurs il a continué seul la même dépense jusqu'à la fin de sa vie.

La guerre ayant commencé de s'allumer en 1672, il commença

DE M. PELLISSON. ^{oj}
de suivre le Roi dans ses glorieu-
ses campagnes; ce qu'il fit tou-
jours depuis, hors dans quelques-
unes des dernières.

A celle de Mastreik en 1673,
on lui vola une nuit cinq cens pi-
stoles dans sa tente. Sa Majesté
l'ayant sçu le jour d'après, lui
donna des marques de la bonté
qu'elle avoit pour lui, en le gra-
tifiant sur le champ d'une pareille
somme.

Les actions éclatantes & in-
croyables dont il étoit témoin à
tous momens, lui inspirerent le
noble dessein d'écrire la vie du
Prince incomparable qui les fai-
soit. Mais voyant bien que la car-
rière étoit trop vaste pour qu'un
seul Ecrivain la pût fournir toute
entière, il se renferma entre la
paix des Pyrénées & la paix de
Nimegue, & n'a pas même eu la
satisfaction d'achever cet ouvra-
ge, dont il s'est pourtant trouvé

(cij) DIVERS ÉLOGES
une partie considérable parmi ses papiers.

En 1674, il recueillit le fruit de ses soins officieux pour l'Académie de Soissons, & il eut le plaisir de voir le Roi signer les lettres d'établissement de cette Compagnie au Camp devant Dole.

En 1676, il harangua à la tête de l'Académie Française ce Monarque victorieux sur ses rapides & importantes conquêtes. Cette harangue qui est imprimée, fit dire que l'Orateur étoit digne du Héros.

En 1677, il rendit publiques, à la sollicitation d'un homme de qualité & de piété de ses amis, les courtes prières durant la sainte Messe, qu'il avoit faites pour son usage particulier. Les Libraires assurent que depuis ce temps ils en ont vendu cent mille exemplaires. Par là on peut aisément

DE M. PELLISSON. ciiij
juger de la bonté de ce livre plein
d'onction.

M. Pellisson ayant été fait Econôme de Cluny en 1674, de saint Germain des Prez en 1675, & ayant été préposé en 1676 pour l'administration du Tiers des Econômats, fut encore nommé en 1679 Econôme de saint Denys: & enfin sur le progrès des Conversions par l'emploi des deniers des Econômats, en 1681, il porta Sa Majesté à augmenter le fond de ces deniers de ceux mêmes de son épargne.

En 1682, il fit l'Epitaphe de Madame Marie - Eléonor de Rohan Abbessé de Malnoue, qui nous a laissé une si belle Paraphrase des livres de Salomon, & qui l'honoroit de son amitié. Cette Epitaphe qui se voit gravée sur le tombeau de cette admirable Princesse, a été traduite en Latin par feu M. l'Evêque de Tournay, en
i iiij

civ DIVERS ELOGES

Italien par le célèbre Auteur de
*La Congiura di Raffaello della
Torre*, & imprimée trois ou qua-
tre fois.

En 1685, la révocation de
l'Edit de Nantes ayant fait re-
tourner en foule les troupeaux
errans au saint bercail de l'Eglise ;
pour leur distinguer les paturages
salutaires d'avec les herbes em-
poisonnées, il s'offrit de lui-même
à soulager nos Pasteurs vigi-
lans & éclairés, qui acceptèrent
ses offres avec joye, persuadés
qu'avec son desintéressement &
ses lumières il leur seroit d'un très
grand secours.

Leurs espérances ne furent pas
vaines. On vit paroître au com-
mencement de 1686 la première
partie de ses Réflexions sur les
différends de la Religion. Il donna
la seconde, l'année suivante, pour
répondre aux objections d'Angle-
terre & de Hollande. Ce fut le

DE M. PELLISSON. *cy*

seul livre que le Cardinal Ottoni emporta pour s'entretenir dans la solitude du Conclave où il fut élevé au Pontificat. La troisième suivit en 1689 sous le titre des Chimères de M. Jurieu. La quatrième, à laquelle le sçavant & sage M. de Leibnitz a donné lieu, & qui traite de la tolérance des Religions, fut mise au jour en 1691. Dans tous ces Ouvrages on trouve beaucoup de solidité, de netteté, de justesse; un zèle sans amertume; une controverse qui n'a rien de sec; une charité éclairée qui arrache & qui plante, qui renverse & qui édifie. On y voit aussi des Eloges du Roi qui ont charmé tout le monde, & qui ont été le sujet d'une agréable dispute entre quelques-uns des meilleurs Ecrivains du siècle, qui en ont même donné leur sentiment dans des lettres qui pourront être imprimées.

cvj DIVERS ELOGES

Ce nouveau Paul autrefois si opposé à l'Eglise, en étoit devenu un des plus zélés défenseurs, & depuis qu'un second Ananie avoit fait tomber les écailles de ses yeux, il ne cessoit point de travailler pour dessiller ceux de ses Freres. Mais afin que les offices de sa charité ne l'empêchassent point de remplir les devoirs de ses emplois dans toute leur étendue, il se déroboit souvent le repos de la nuit pour assurer aux autres le repos du jour éternel. Lorsqu'il commença d'être incommodé au mois de Janvier dernier, il travailloit actuellement contre Aubertin à un traité de l'Eucharistie, que l'on a trouvé fort avancé, & qu'il espéroit pousser jusqu'à la démonstration, ne souhaitant la prolongation de sa vie, que pour donner encore à l'Eglise ce nouveau témoignage de sa foi.

DE M. PELLISSON. cvij

Comme il avoit beaucoup de courage, & que ses infirmités ne lui ôtoient point le sommeil, ni ne lui donnoient point de fièvre, il ne les croyoit pas dangereuses, & les négligeoit. Il voulut encore assister aux saints Mystères le Dimanche premier de Fevrier, & le jour de la Purification; & sur ce que M. l'Evêque de Meaux s'y opposoit, il répondit en riant à ce vénérable Prélat, qu'il n'étoit pas naturel que ce fût lui qui l'empêchât d'aller à la Messe.

Le Mardi, le Mercredi & le Jeudi, il continua de s'habiller & d'agir à son ordinaire, paroissant tantôt un peu mieux, & tantôt un peu plus mal. Le Vendredi étant averti par ses amis que ses maux pouvoient le tromper, il se disposa à recevoir les Sacremens, dont il s'approchoit à toutes les grandes fêtes, & qu'il avoit reçus à Noel dans l'Abbaye de saint

cviij D I V E R S É L O G E S

Germain des Prez, & même encore depuis, à ce qu'on assure. Il remit seulement au lendemain pour s'y préparer davantage. Mais il fut privé de cette consolation par une défaillance subite qui l'emporta le Samedi au matin à sept heures & trois quarts; & le Dimanche au soir son corps fut inhumé dans l'Eglise de la Paroisse de Versailles, où son Epitaphe sera mise.

Le faux zèle, le libertinage, & l'hérésie ont employé avec empressement leurs noirs artifices, pour accommoder cette surprise selon leur goût. Mais les bonnes actions du mort racontées simplement par la vérité, leur ont fermé aussitôt la bouche; & il ne leur reste pour tout fruit de leur détestable calomnie, que la honte de l'avoir enfantée, & le desespoir de la voir détruite.

Ainsi M. Pellisson, après avoir

DE M. PELLISSON. CIX
en pour amis en France & dans
les pays étrangers tous ceux qui
l'étoient de la probité, du sça-
voir, de la politesse, de la piété;
après avoir été estimé, chéri du
sage Montausier, cet excellent
juge du vrai mérite; après avoir
reçu mille marques de distinction
de l'incomparable Christine de
Suede: mettons le comble à ses
louanges; après avoir été hono-
ré des bontés inestimables de
Louis le Grand, a été défendu
mort avec le même zèle, la même
justice, le même succès qu'il dé-
fendoit vivant la véritable Reli-
gion.

Sa première Amie, qu'il a louée
si ingénieusement dans le poeme
d'Eurimédon qui lui est adressé,
est la seule personne chez qui se
trouvent tous ses vers ingénieux:
car pour lui il les négligeoit;
quoi que par la noblesse & la fa-
cilité du tour, par l'agrément &



CX DIVERS ELOGES

la nouveauté des pensées, par la variété des sujets & des caractères, ils fussent le charme de l'Hôtel de Rambouillet, & de tous les gens de bon goût. Il seroit à souhaiter qu'elle voulût répandre dans le Public de si précieux trésors. Ils serviroient avec les ouvrages de Droit, d'Eloquence, d'Histoire, & de Controverse dont j'ai parlé, & avec quelques autres qui ne sont pas moins dignes de leur auteur, à faire voir qu'il avoit cinq ou six esprits au lieu d'un, tous délicats, tous justes, tous excellens.

*Extrait des Hommes Illustres par
M. Perrault.*

PAUL Pellisson Fontanier, naquit à Béziers en l'année 1624. Son pere étoit Conseiller à la Chambre de l'Edit de Languedoc. Son grand-pere Conseil-

DE M. PELLISSON. cxj
ler au Parlement de Toulouse, &
son Bifayeul Premier Président au
Parlement de Chambéry, après
avoir été Maître des Requêtes,
Ambassadeur en Portugal, &
Commandant pour le Roi en Sa-
voye, quand François I. s'en ren-
dit le maître.

M. Pellisson avoit un si beau
naturel pour l'éloquence & pour
la poësie, qu'il surpassa aisément
tous les compagnons de ses étu-
des. Et comme il n'étoit pas possi-
ble qu'un aussi beau génie & d'aus-
si grande étendue demeurât en-
fermé dans une ville de Province,
il vint à Paris, dès qu'il en put ob-
tenir la permission de ses parens,
& fit connoissance avec tout ce
qu'il y avoit alors de personnes
distinguées par la beauté de leur
esprit, ou par la profondeur de
leur science. Des affaires domesti-
ques l'obligerent de retourner à
Castres, d'où il revint peu de

cxij DIVERS ELOGES
temps après, mais si défiguré par
la petite vérole, & par une flu-
xion maligne qui lui tomba sur le
visage, que ses amis eurent de la
peine à le reconnoître. Cepen-
dant comme son esprit n'étoit
point changé, & que même le
temps y avoit encore ajouté de
la vivacité & de la force, il n'en
fut pas moins considéré ni recher-
ché de tout le monde. Le mérite
de Mademoiselle de Scudery déjà
connu par ses Ouvrages, quoi-
qu'elle ne les avouât pas, & qui
attiroit l'admiration de tout le
monde, malgré tous les voiles
dont sa modestie tâchoit de le ca-
cher, le toucha particulièrement,
& lui fit souhaiter avec ardeur
d'avoir son estime & sa bienveil-
lance. Ce souhait fut réciproque,
& ils ont conservé jusqu'à la mort
une amitié l'un pour l'autre, qui
n'a guère d'exemple pour sa du-
rée, & pour sa solidité. Dans les
premières

DE M. PELLISSON. cxiiij
premières années de sa jeunesse,
il composa un nombre presque in-
fini de poésies agréables, & de
petites pièces en prose les plus in-
génieuses qu'on ait jamais vûes,
qui ont fait les délices de Paris,
& de toute la France pendant un
fort long-temps.

Il composa entr'autres choses
l'Histoire de l'Académie François-
se d'un stile dont on ne peut trop
louer la justesse & la briéveté dans
un temps où l'on étoit ordinaire-
ment diffus. Cette Histoire est un
modèle en ce genre d'écrire. L'A-
cadémie touchée de l'honneur
qu'il lui faisoit, lui donna une
place dans son Corps, quoiqu'il
n'y en eût point de vacante: fa-
veur qui n'avoit point d'exemple,
& qui apparemment n'en aura
plus, étant difficile qu'un autre
homme fasse à l'avenir quel-
que chose pour elle qui mérite
une semblable reconnoissance. M.

cxiv DIVERS ELOGES

Foucquet Procureur Général, & Surintendant des Finances, fort sensible aux talens de l'esprit, & qui lui connoissoit un grand fond de bon sens, voulut l'avoir auprès de lui, & l'employa dans les affaires. La disgrâce de M. Foucquet étant arrivée peu de temps après causa sa ruine entière, & le fit mettre à la Bastille. Ses amis regardèrent comme un très-grand malheur ce terrible changement de fortune, quoiqu'ils ne doutassent point de son innocence; & ils ne pouvoient trop déplorer sa captivité qui dura plus de cinq années. Cependant ce long séjour dans une prison a été toute la source de son bonheur; & l'on ne sçauroit trop admirer la conduite de Dieu sur lui. La providence qui vouloit le convertir, & ensuite en former un des plus forts & des plus solides défenseurs de la Foi Catholique, après lui avoir donné

DE M. PELLISSON. CXV

le temps de se former un excellent stile dans l'étude des Lettres humaines, & dans l'exercice de l'Eloquence, le mit dans cette solitude pour lui faire faire les réflexions, les lectures & les études nécessaires à un emploi si important. Il y lut non seulement toute l'Ecriture Sainte avec ses Commentaires, mais tous les Peres de l'Eglise. Il lut aussi presque tous les livres de controverse. Pour se délasser, il composa un poeme de plus de treize cens vers sous le titre d'Alcimédon * & comme il n'avoit ni papier, ni encre, il l'écrivit tout entier sur des marges de Livres avec de petits morceaux de plomb qu'il prenoit aux vitres de sa chambre.

Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il abjura son hérésie dans l'Eglise de Chartres, & se donna tout entier à composer des ouvra-

* Eurimédon.

cxvj DIVERS ELOGES
ges pour la conversion de ses freres
errans. Le Roi qui avoit toujours
eu beaucoup d'estime pour lui,
voulut qu'il s'attachât auprès de
sa personne ; & connoissant la
beauté & la délicatesse de sa plu-
me, le chargea d'écrire l'histoire
de son règne. Ceux qui ont lû ce
qu'il en a composé, assurent que
rien n'est plus beau dans ce genre
d'écrire. Il fut reçu Maître des
Comptes à Montpellier en 1655,
après avoir négocié le rétablisse-
ment de cette Compagnie qui
avoit été interdite en 1650. Il se
fit Maître des Requêtes en 1674.
Il fut nommé Econôme de Cluny
& de Saint Germain des Prez en
1675. En 1676, il fut préposé à
l'administration du tiers des Eco-
nômats ; & en 1679, il fut fait
Econôme de Saint Denys. Sa for-
tune changea plusieurs fois ; mais
son cœur demeura toujours le
même. Ce qui peut abbattre, ce qui

DE M. PELLISSON. CXXVII

peut corrompre lui laissa toute sa fermeté & toute sa droiture. Ce fut lui qui pour satisfaire à la passion qu'il avoit pour la gloire du Roi, proposa à l'Académie Française de donner un prix de poésie à celui dont l'ouvrage en vers auroit le mieux célébré les louanges du Roi. Ce prix est une médaille d'or de 300 livres, dont il faisoit la dépense, & que l'Académie a continué de faire après sa mort.

Il fit des présens considérables à diverses Eglises, pour marquer sa foi sur le mystère de l'Eucharistie, qui avoit été long-temps le plus grand obstacle de sa conversion, entr'autres d'une lampe d'argent de 2000 liv. qu'il donna aux Filles de la Visitation de la rue S. Antoine, pour éclairer nuit & jour devant le S. Sacrement. Ce don n'a été sçu qu'après sa mort. Tous les ans il célébroit le jour de sa réunion à l'Eglise en s'ap-

cxviij DIVERS ELOGES
prochant des Sacremens; & de
puis sa sortie de la Bastille, il ne
laissa point passer d'année, sans
délivrer quelque prisonnier.

Ses principaux ouvrages de Pro-
se, sont l'Histoire de l'Académie
Françoise; un Panégyrique du
Roi prononcé dans la même Aca-
démie, lequel a été traduit en
Latin, en Espagnol, en Italien,
en Anglois & même en Arabe,
par le Patriarche du Mont-Liban;
la Préface des œuvres de Sarasin;
les Réflexions sur les différends
de la Religion en quatre volumes,
& une espèce de Manuel de cour-
tes Prières pour dire pendant la
Messe. Il travailloit à un Traité
sur l'Eucharistie, quand il fut pré-
venu de la mort le 7. Février
1693. De sorte qu'on peut dire
qu'il est mort en combattant pour
la Religion.



*Extrait des Caractères par M. de
la Bruyere.*

COMME l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Sçavans. S'ils allèguent en leur faveur les noms d'Éstrées, de Harlay, Bossuet, Seguier, Montausier... Pellisson... On ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers.

*Extrait du Discours prononcé par
M. l'Abbé de Fénelon, depuis
Archevêque Duc de Cambray,
dans l'Académie Française, le
jour de sa réception, le 31 Mars
1697.*

J'AUROIS besoin, Messieurs,
de succéder à l'éloquence de
M. Pellisson aussi bien qu'à sa pla-

CXX. DIVERS ELOGES

ce, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, & pour réparer dans cette Compagnie la perte d'un homme si estimable.

Dès son enfance, il apprit d'Homère en le traduisant presque tout entier, à mettre dans les moindres peintures, & de la vie, & de la grace. Bientôt il fit sur la Jurisprudence un ouvrage, où l'on ne trouva d'autre défaut que celui de n'être pas conduit jusqu'à la fin. Par de si beaux essais il se hâtoit, Messieurs, d'arriver à ce qui passa pour son chef-d'œuvre, je veux dire l'Histoire de l'Académie. Il y montre son caractère qui étoit la facilité, l'invention, l'élégance, l'insinuation, la justesse, le tour ingénieux. Il osoit heureusement, pour parler comme Horace; ses mains faisoient naître les fleurs de tous côtés; tout ce qu'il touchoit étoit embelli.

Des

DE M. PELLISSON. CXXJ

Des plus viles herbes des champs, il sçavoit faire des couronnes pour les Héros ; & la règle si nécessaire aux autres de ne toucher jamais ce qu'on ne peut orner, ne sembloit pas faite pour lui. Son stile noble & léger ressembloit à la démarche des divinités fabuleuses qui couloient dans les airs, sans poser le pied sur la terre. Il racontoit, vous le sçavez mieux que moi, Messieurs, avec un tel choix des circonstances, avec une si agréable variété, avec un tour si propre & si nouveau jusques dans les choses les plus communes, avec tant d'industrie pour enchaîner les faits les uns dans les autres, avec tant d'art pour transporter le Lecteur dans le temps où les choses s'étoient passées, qu'on s' imagine y être, & qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations.

••
Tout le monde y a lû avec plai-

Tome I.

1

exxij DIVERS ELOGES
sur la naissance de l'Académie.
Chacun pendant cette lecture
croit être dans la maison de M.
Conrart, qui en fut comme le
berceau ; chacun se plait à remar-
quer la simplicité, l'ordre, la po-
liteffe, l'élégance qui régnoient
dans les premières assemblées, &
qui attirèrent les regards d'un
puissant Ministre : ensuite les ja-
lousies & les ombrages qui trou-
blèrent ces beaux commence-
mens ; enfin l'éclat qu'eut cette
Compagnie par les ouvrages des
premiers Académiciens... Un Mi-
nistre attentif à attirer à lui tout ce
qui brilloit, l'enleva aux lettres,
& le jeta dans les affaires. Alors
quelle droiture, quelle probité,
quelle reconnoissance constante
pour son bienfaicteur ? Dans un
emploi de confiance il ne songea
qu'à faire du bien, qu'à découvrir
le mérite, & à le mettre en œuvre.
Pour montrer toute sa vertu, il ne

DE M. PELLISSON. cxxiiij
lui manquoit que d'être malheureux. Il le fut , Messieurs. Dans sa prison éclatèrent son innocence & son courage. La Bastille devint une douce solitude où il faisoit fleurir les lettres.

Heureuse captivité , liens salutaires qui réduisirent enfin sous le joug de la foi cet esprit trop indépendant. Il chercha pendant ce loisir dans les sources de la Tradition de quoi combattre la vérité : mais la vérité le vainquit & se montra à lui avec tous ses charmes. Il sortit de sa prison honoré de l'estime & des bontés de son Roi ; mais ce qui est bien plus grand , il en sortit étant déjà dans son cœur humble enfant de l'Eglise. La sincérité & le desintéressement de sa conversion lui en firent retarder la cérémonie , de peur qu'elle ne fût récompensée par une place que ses talens pouvoient lui attirer , & qu'un autre

CXXIV DIVERS ELOGES

moins vertueux que lui auroit recherchée. Depuis ce moment il ne cessa de parler, d'écrire, d'agir, de répandre les graces du Prince pour ramener ses freres errans. Heureux fruit des plus funestes erreurs! il faut avoir senti par sa propre expérience tout ce qu'il en coute dans ce passage des ténèbres à la lumière, pour avoir la vivacité, la patience, la tendresse, la délicatesse de charité qui éclatent dans ses écrits de controverse.

Nous l'avons vû malgré sa défaillance se trainer encore aux piés des Autels jusqu'à la veille de sa mort, pour célébrer, disoit-il, sa fête, & l'anniversaire de sa conversion. Helas, nous l'avons vû séduit par son zèle & par son courage, nous promettre d'une voix mourante qu'il acheveroit son grand Ouvrage sur l'Eucharistie. Oui, je l'ai vû, les larmes aux

DE M. PELLISSON. CXXV
yeux , je l'ai entendu , il m'a dit
tout ce qu'un Catholique nourri
depuis tant d'années des paroles
de la foi , peut dire pour se pré-
parer à recevoir les Sacremens
avec ferveur. La mort , il est vrai ,
le surprit venant sous les appa-
rences du sommeil ; mais elle le
trouva dans la préparation des
vrais fideles.

Au reste , Messieurs , ses tra-
vaux pour la magistrature & pour
les affaires de la Religion que le
Roi lui avoit confiées , ne l'em-
péchoient pas de s'appliquer aux
Belles-Lettres , pour lesquelles il
étoit né. Sa plume fut d'abord
choisie pour écrire le règne pré-
sent , &c.



*Extrait du Discours prononcé par
M. Bergeret dans l'Académie
Françoise, le jour que M. l'Abbé
de Fénelon y fut reçu, le 31
Mars 1693.*

LE Public qui sçait combien
l'Académie Françoise a per-
du à la mort de M. Pellisson n'a
pas plûtôt ouï nommer le succes-
seur qu'elle lui donne, qu'en mê-
me temps il l'a louée de la justice
de son choix, & de sçavoir si heu-
reusement réparer ses plus gran-
des pertes.

Celle-ci n'est pas une perte par-
ticulière qui ne regarde que nous.
Toute la République des Lettres
y est intéressée, & nous pouvons
nous assurer que tous ceux qui les
aiment regretteront notre illustre
Confrere.

Les Ouvrages qu'il a faits en
quelque genre que ce soit, ont

DE M. PELLISSON. CXXVIJ.
toujours eu l'approbation publi-
que qui n'est point sujette à la fla-
terie, & qui ne se donne qu'au
mérite.

Ses poesies, soit galantes, soit
morales, soit héroïques, soit
chrétiennes, ont chacune le ca-
ractère naturel qu'elles doivent
avoir, avec un tour & un agré-
ment que lui seul pouvoit leur
donner....

Tout ce qu'il a écrit en prose
sur les matieres les plus différen-
tes, a été généralement estimé.

L'histoire de l'Académie Fran-
çoise par où il a commencé, laisse
dans l'esprit de tous ceux qui la
lisent, un desir de voir celle du
Roi qu'il a depuis écrite; & que
dès lors on le jugea capable d'é-
crire.

Le Panégyrique du Roi qu'il
prononça dans la place où j'ai
l'honneur d'être, fut aussitôt tra-
duit en plusieurs Langues, à l'hon-
neur de la nôtre. l i i i j

cxxviij DIVERS ELOGES

La belle & éloquente Préface qu'il a mise à la tête des Oeuvres de Sarasin, si connue & si estimée, a passé pour un chef-d'œuvre en ce genre-là.

Sa Paraphrase sur les Instituts de Justinien, est écrite d'une pureté & d'une élégance, dont on ne croyoit pas jusqu'alors que cette matière fût capable...

Il y a dans les prières qu'il a faites, pour dire pendant la Messe, un feu divin, & une sainte onction, qui marquent tous les sentimens d'une véritable piété.

Ses ouvrages de controverse éloignés de toute sorte d'emportement, ont une certaine tendresse qui gagne le cœur de ceux dont il veut convaincre l'esprit, & la foi y est partout inséparable de la charité....

Le plus grand honneur que l'Académie lui pouvoit faire, après tant de réputation qu'il s'est ac-

DE M. PELLISSON. CXXIX
quise, c'étoit, Monsieur, de vous
nommer pour être son successeur,
& de faire connoître au Public
que pour bien remplir la place
d'un Académicien comme lui,
elle a jugé qu'il en faloit un com-
me vous.

*Extrait du Songe de Bocace, tra-
duit de l'Italien. Amst. 1702.*

ACANTE étoit un galant
homme dont le mérite &
l'esprit ont fort brillé dans le
monde. Dieu lui fit la grace de
lui ouvrir les yeux sur les erreurs
d'une secte dans laquelle il avoit
été nourri. Sa conversion fut sin-
cère : il quitta la bagatelle, &
n'employa plus ses talens qu'à la
gloire de Dieu, & à celle de son
Roi. Il conserva jusqu'au dernier
soupir l'attachement qu'il avoit
eu toute sa vie pour Sapho, dont
la vertu a toujours été si généra-

CXXX DIVERS ÉLOGES

lement connue, que l'on n'a jamais douté de l'innocence de leur commerce. Acante fut surpris par la mort. Il avoit fait ses dévotions la veille qu'il décéda, & ne croyant pas être si proche de sa dernière heure, il expira sans avoir pû recevoir le Viatique. L'envie qui fait souvent passer pour des crimes les malheurs qui arrivent aux plus honnêtes gens, publia qu'Acante avoit fini ses jours comme un réprouvé. La généreuse Sapho ne manqua pas de donner en cette occasion des marques de son bon cœur.

METAMORPHOSE D'ACANTE EN ORANGER.

Ces aimables contrées, où régné le Rhône lorsqu'il va mêler ses ondes avec les flots de la mer, virent autrefois naître un Berger qui fut l'honneur de son pays, & l'amour des Nymphes de son

DE M. PELLISSON. CXXXJ
temps. Elles étoient charmées de son esprit & de son chant, & briguoient avec soin l'honneur d'avoir part à ses chansons. Mais comme le discernement d'Acante n'avoit pas moins de justesse que sa voix, dès qu'il connut la Nymphé Sapho, il méprisa toutes les autres. Sa Musette fut uniquement employée à célébrer les louanges de cette merveille de son siècle, & à chanter les douceurs d'une amitié la plus pure, la plus solide, & la plus fidèle qui fut jamais.

Jupiter jaloux de voir d'autres autels que les siens, parfumés d'un encens si délicat & si exquis, entreprit d'attirer à lui-seul l'hommage d'un si agréable culte. Il alluma dans le cœur d'Acante un ardent amour pour sa divinité suprême, & le Berger aussitôt consacra ses veilles & sa Muse à la gloire de ce maître de l'Uni-

CXXXIJ DIVERS ELOGES
vers, & à celle d'un Prince qui
en est la plus parfaite image.

Enfin après avoir composé des
Cantiques inimitables, après avoir
vaincu par son éloquence des
monstres plus dangereux que ceux
que vainquit Hercule, & mérité
son Apothéose par mille faits éclatans, ce grand homme fut appelé
sur l'Olympe; son esprit s'envola
dans le sein de Jupiter, & son corps
fut métamorphosé en Oranger;
afin que des restes si précieux fus-
sent honorés sous la figure du plus
précieux de tous les arbres; &
d'un arbre qui ressemble si par-
faitement au Berger que nous re-
gretons.

En effet il est, comme étoit
Acante, agréable & utile. Son
odeur l'emporte sur l'odeur des
autres fleurs. Il est propre à cent
usages différens. Il a des vertus
secretes, ou plutôt une vertu uni-
verselle. Aussi le destin pour con-

DE M. PELLISSON. CXXXIIJ
server cette plante heureuse, or-
donna qu'elle fût confiée à Sapho
qui la défendra de la fureur des
Vents & de la malignité des In-
sectes.

V E R S D E S A P H O .

La Metamorphose Galante
Qui change en Oranger Acante
Au Parnasse va tout changer.

Et ceux qui par leurs Vers sçauront charmer &
plaire,

Au lieu de Laurier ordinaire
Seront couronnés d'Oranger.

Extrait de l'Hist. de LOUIS XIV.
Par M. de Larrey. an. 1661.

J E ne puis quitter le chapitre de
Foucquet, sans parler de son
principal Commis Pellisson, que
son érudition & sa politesse ont
rendu si célèbre. Il ne le fut pas
moins par sa fidélité pour son
Maître. Il n'avoit pas peu contri-
bué à sa réputation par la beauté

CXXXIV DIVERS ELOGES
de son stile qu'il lui avoit prêté
pour écrire les Lettres importan-
tes, à quoi ses grands emplois l'o-
bligeoient, & dont il laissoit faire
la minute à un Secretaire qui sça-
voit si bien s'exprimer. Il ne con-
tribua pas moins à sa justification
dans le temps de sa disgrâce, &
il travailla avec la même force &
la même éloquence à sa défense
durant l'instruction de son procès.
Il ne craignit point d'offenser
Colbert; & il faut donner cette
louange au dernier, (*) qu'au lieu
de s'irriter de ses écrits tout bril-
lans d'esprit & de bon sens, il en
fut charmé, & voulut attirer au-
près de lui un homme d'un si
grand mérite, & qui avoit été si
fidèle à son maître dans sa mau-
vaise fortune. Pellisson se laissa
gagner, sans se laisser corrompre,
& ne pouvant plus être utile au

(*) M. de Larrey s'est trompé, voyez la
Préface pag. xxvj

DE M. PELLISSON. CXXXV
premier , il s'engagea avec l'autre
pour lequel il eut la même fidé-
lité. Mais s'étant fait Catholique
il se fit convertisseur , & les Prote-
stans lui reprochent l'infâme com-
merce qu'il faisoit des conver-
sions à prix d'argent. *

Extrait de la même Hist. an. 1693.

JE ne sçai si de cette promotion
(des Chevaliers de S. Louis) ,
je puis passer à une autre... assez
illustre pour n'être pas indigne
de la majesté de l'histoire. Ce fut
la reception qui se fit dans ce
temps-là de l'Abbé Fénelon à l'A-
cadémie Françoisse , en la place
de Pellisson... J'ai parlé en plus
d'un endroit des belles qualités
de celui-ci , qui le firent admirer
pendant sa vie. Je ne puis pour-
tant m'empêcher d'en donner un
racourci , avant que de parler de
sa mort , qui eut aussi des circon-

* Voyez la Note de la page CXXVII.

CXXXVJ DIVERS ELOGES
stances fort. singulières. Il fut ami
fidèle , serviteur incorruptible ,
dont il donna des preuves dans la
disgrace du Surintendant Fouc-
quet : courtisan dévoué , mais
droit , sujet zélé ; sa fortune chan-
gea plusieurs fois , mais son cœur
pour ses amis & pour les honnê-
tes gens fut toujours le même ;
les qualités de l'esprit répon-
doient à celles de l'ame. Il par-
loit & écrivoit mieux que person-
ne , & les ouvrages qu'on a de lui
en prose & en vers sont admirés
de tous les connoisseurs & lûs de
tout le monde avec plaisir. Né
Protestant il fut estimé & chéri
de ceux de cette religion , tant
qu'il la professa ; & le célèbre
Morus Ministre de Charenton lui
donna une illustre marque de son
estime & de son affection , lors-
qu'en mourant il lui légua comme
à la plus belle ame qu'il eût ja-
mais connue , la chaîne d'or dont
le

DE M. PELLISSON. CXXXVIJ
le Sénat de Venise lui avoit fait
présent , en reconnoissance du
Poeme qu'il avoit composé en
l'honneur de cette République.
Il perdit l'amitié des Protestants ,
lorsqu'en 1670 , il quitta leur
communion , & se mit à faire le
métier de convertisseur : il gagna
par là les bonnes graces du Roi
qui l'honora d'une charge de
Maître des Requêtes , & qui lui
confia l'Econômat de trois des
plus riches bénéfices du Royau-
me. La manière dont il mourut
en refusant , ou éludant de rece-
voir les Sacremens de l'Eglise Ro-
maine , lui fit perdre l'estime des
Catholiques (*). Quelqu'opinion
qu'on ait de sa religion , les Belles-
Lettres perdirent en lui un de
leurs plus grands ornemens.

(*) On sent que c'est un Protestant qui parle ; & la mémoire de M. Pellisson a été pleinement justifiée à cet égard.

CXXXVIIJ DIVERS ELOGES

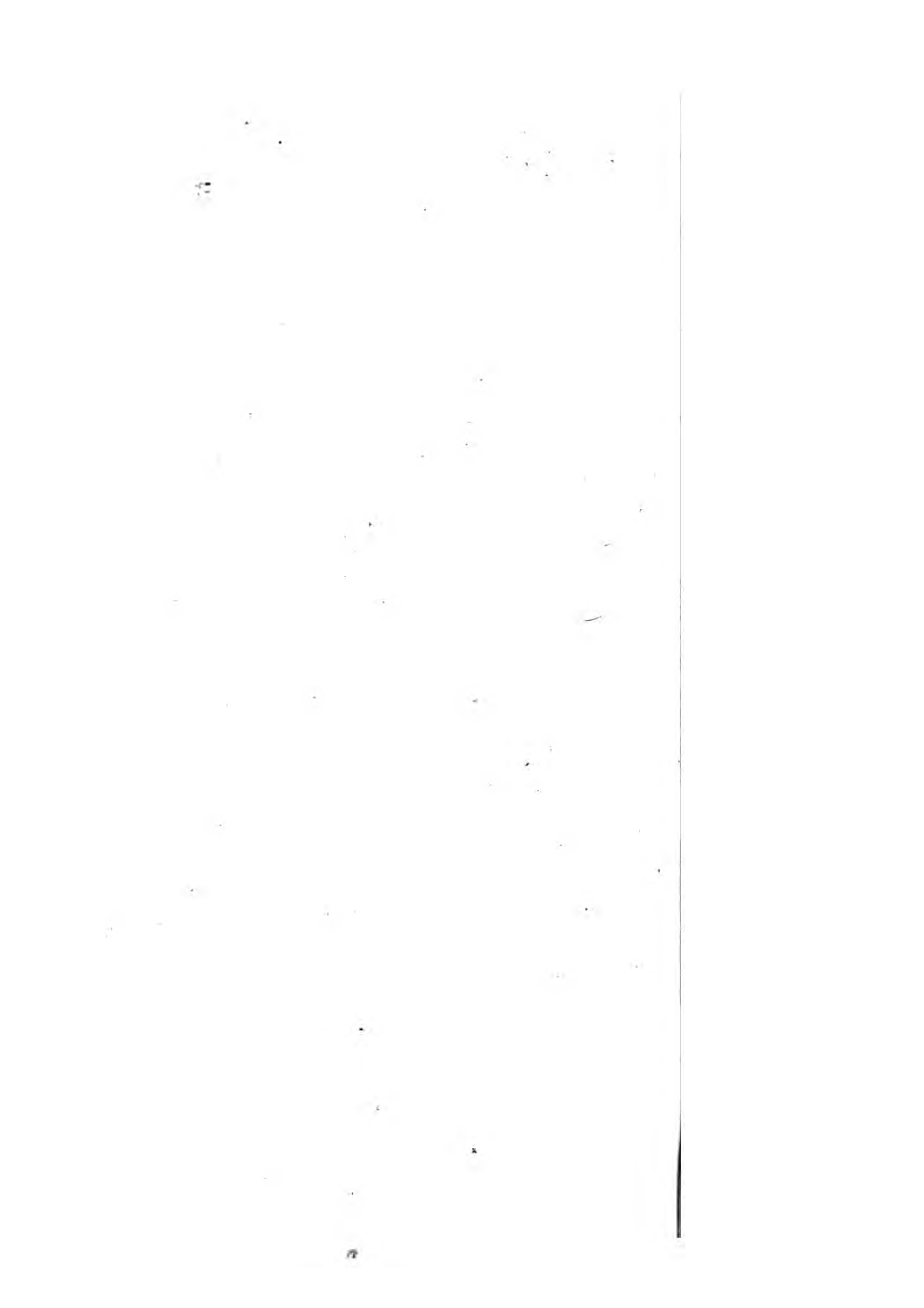
*Extrait de la Préface des Oeuvres
de M. de Turreil, par M.
l'Abbé Massieu.*

ON commence à trouver que les ouvrages de nos excellens Ecrivains sont trop simples, trop uniformes, trop négligés. On abandonne les beautés naturelles qui faisoient tout l'objet de leurs soins, & l'on ne court qu'après des ornemens recherchés. On s'éloigne de leur stile périodique & nombreux, pour se jeter dans un stile coupé, & dépourvu d'harmonie. Aux irrégularités heureuses qu'ils laissoient à dessein dans leurs écrits, & qui en effet contribuent beaucoup à donner de l'énergie & de la vivacité au discours, on substitue une triste exactitude qui ne fait qu'énervier la diction, & que la rendre moins rapide. Qu'arrive-t-il de toutes



Paul Pellisson
Maitre des Requestes et de l'Academie Franco^e

J. B. Scaïn Sculp



DE M. PELLISSON. CXXXIX
ces nouveautés? que notre Prose
n'a plus les graces de celle des
Voitures, des Sarafins, des Pel-
liffons.

*Extrait de l'Eloge de M. Leibnitz
par M. de Fontenelle.*

IL parut ici en 1692 un Livre
intitulé *de la Tolérance des Re-
ligions*. M. Leibnitz la soutenoit
contre feu M. Pelliffon, devenu
avec succès Théologien, & Con-
troverfiste. Ils disputoient par let-
tres, & avec une politesse exem-
plaire. Le caractère de M. Leib-
nitz le portoit à cette tolérance,
que les esprits doux souhaiteroient
d'établir, mais dont après cela ils
auroient assez de peine à marquer
les bornes, & à prévenir les mau-
vais effets. Malgré la grande esti-
me qu'on avoit pour lui, on im-
prima tous ses raisonnemens avec
privilege: tant on se fioit aux Ré-
ponses de M. Pelliffon.

Extrait du Carpentariana.

L'AGREABLE esprit que M. Pellisson ! Il écrit fort bien en vers & en prose. Il sçait du Grec & du Latin, de l'Italien & de l'Espagnol. Il juge fort bien des ouvrages; il est très galant dans sa conversation, & dans ses écrits. Quoi qu'il soit extrêmement difforme, il ne laisse pas de se faire aimer; & quelqu'un lui a appliqué ces vers d'Ovide :

Non formosus erat, sed erat facundus Ulysses;
Et tamen æquoreas torfit amore deas.

*Extrait d'une lettre de M. Arnaud
à M. Pellisson.*

JE viens de recevoir, Monsieur, vos excellentes Réflexions sur les deux Mémoires de M. Leibnitz... Il y a long-temps que je n'ai rien lû qui m'ait plus satisfait. J'y ai admiré ce que tout le monde admire dans vos ouvrages, une

DE M. PELLISSON. *clxj*
netteté merveilleuse, des raisonnemens forts justes, & des réponses très solides à des objections proposées d'une manière assez embarrassante. J'ai trouvé sur-tout que vous détruisiez parfaitement bien ce pernicieux sentiment qu'il n'y a qu'un point fondamental qui est l'amour de Dieu, & notre union avec lui; & que vous avez eu grande raison de ne vous point servir de la distinction des Hérétiques matériels & formels, puisqu'il n'y a rien dont on abuse davantage, quand on ne la renferme pas dans ses justes bornes; & de les récuser pour Juges dans ce point sur lequel vous étiez en différend avec M. Leibnitz. Car il n'y a guère d'excès sur ce sujet que ces nouveaux auteurs n'aient autorisé en foule. Et ce seroit mal défendre l'Eglise, que d'entreprendre de les expliquer & de les excuser, comme si la cause de l'Eglise dépendoit de là.

*Extrait de l'Histoire de l'Académie Française. 2. p. par M.
l'Abbé d'Olivet.*

POUR parler exactement de M. Pellisson, reprenons les choses de plus haut, & n'oublions rien de ce qui peut nous servir à bien connoître un de ces hommes rares dont la mémoire intéresse les honnêtes gens. . . .

Il fit ses Humanités à Castres, sa Philosophie à Montauban, & son droit à Toulouse, où à peine eut-il donné quelques mois à l'étude, qu'il entreprit de paraphraser les *Instituts* de Justinien. A la vérité il n'en publia que le premier livre ; mais ce premier livre suffiroit pour nous faire douter que ce pût être l'ouvrage d'un jeune homme, si la date de l'impression n'en faisoit pas foi. . . *Il abusoit, dit-on, de la permission qu'ont les hommes d'être laids ; mais avec tou-*

DE M. PELLISSON. cxliij.
te sa laideur, il n'avoit pour plaire
qu'à parler. Son esprit lui servoit
non pas à en montrer, mais à en
donner; & l'on sortoit d'avec lui,
non pas persuadé qu'il eût plus
d'esprit qu'un autre; mais se fla-
tant d'en avoir pour le moins au-
tant que lui: tant il avoit l'art de
se proportionner à toute sorte de
caractères...

Au reste, il n'avoit pas moins
l'esprit des affaires que celui des
lettres; & lors même qu'il avoit
paru faire son capital de la Poe-
sie, & d'autres semblables amuse-
mens, il n'avoit pas laissé en mê-
me temps de se faire un fonds de
connoissances utiles, qui le ren-
doient propre à toute sorte d'em-
plois.

Tant de talens réunis, & dans un
si haut degré, lui attirerent l'e-
stime de M. Foucquet Surinten-
dant des Finances, qui le fit en
1657. son premier Commis, &

cxliv DIV. ÉLOG. DE M. PELL.
bientôt son confident. Quatre années passées tranquillement dans cet emploi , lui firent goûter le plus doux plaisir d'une grande ame , le plaisir de faire du bien... Un grand ouvrage qu'il avoit presque fini , & dont jusqu'à présent on n'a publié que des fragmens , c'est l'Histoire de LOUIS XIV. à la prendre depuis la paix des Pyrenées jusqu'à celle de Nîmégue. Témoin oculaire de ce qui s'étoit passé , & aussi grand maître qu'il l'étoit dans l'art d'écrire l'histoire , il pouvoit donner un Tite-Live à la France , comme elle a un Sophocle & un Euripide.

On ne donne ce morceau que par extrait , parce que l'histoire de l'Académie Française est entre les mains de tout le monde , & qu'il est facile de la consulter.

POESIES



P O E S I E S

D E

M. P E L L I S S O N.



L I V R E P R E M I E R.

P O E S I E S C H R E T I E N N E S.

S T A N C E S.



R A N D Dieu, par quel encens, &
par quelles victimes

Pourai-je détourner ton courroux
que je crains ?

J'ai mérité la mort, & pour de
moindres crimes

Le monde a vû tomber la foudre de tes mains.



L'excès de tes bontés augmente mon offense ;
Tu me combles de biens, au lieu de me punir ;
Et l'on voit, ô prodige ! une égale constance,
En moi pour t'offenser, en toi pour me benir.



Tome I.

A

Il est vrai , mon Sauveur , mes fautes sont
mortelles ;

Toujours ma passion s'oppose à tes projets :
Mais, hélas ! Si tu perds tous ceux qui sont rebelles,
En quel lieu de la terre auras tu des sujets ?



D'un côté mon péché provoque ta justice ;
De l'autre ta bonté demande mon pardon ;
As-tu moins de bonté que je n'ai de malice ?
Serai-je plus méchant que tu ne feras bon ?



L'hiver accompagné des vents & des orages
Vient de quitter la place à la belle saison.
La terre est sans glaçons , le ciel est sans nuages,
L'un montre son azur , l'autre son verd gazon.



Par toi l'air est serein & la terre féconde :
Grand Dieu ! c'est toi qui fais, en dépit des hivers,
Retourner sur ses pas la jeunesse du monde ,
Et renaître à nos yeux l'éclat de l'Univers.



S'il est ainsi , de grace , arrête le tonnerre ;
Épargne ton ouvrage , ô Dieu mon Créateur !
Tu fais un nouveau ciel , une nouvelle terre ;
Peus-tu pas dans mon corps former un nouveau
cœur ?



CHRÉTIENNES.

Je sens deux forts partis combattre en mes entrailles.

L'un m'entraîne aux enfers, l'autre m'élève à toi,
Sans détruire, grand Dieu ! le champ de leurs batailles,

Fai vaincre le parti qui combat pour ta Loi.



Il y va de mon bien, il y va de ta gloire :
Domte par ton esprit mon esprit obstiné.
Ton triomphe est le mien, je gagne en ta victoire ;

Quand tu seras vainqueur, je serai couronné.

S T A N C E S

Tirées du Pseaume 36.

VOIS-TU ces hauts palais, ces pompeux édifices,

Que l'injuste a bâtis du sang des innocens,
Où nageant nuit & jour au milieu des délices,
Sans peine & sans douleur il voit couler ses ans !
Fidèle, attens un peu ; ne porte point d'envie

Au bonheur de sa vie :

L'herbe des champs s'élève, & fleurit comme lui ;
Mais son brillant éclat peu de temps lui demeure ;
On l'admiroit n'aguere, on la fauche aujourd'hui,

Et l'ouvrage d'un an périt en moins d'une heure.



P O E S I E S

Laisse-là ces méchans dont la chute est prochaine :

Ne souille point ton cœur de leurs sales desirs.

Ton bonheur est certain, ne t'en mets point en peine.

Dieu te tient lieu de biens, d'honneurs & de plaisirs.

Quand un homme l'honore, & n'a nulle espérance
Qu'en sa haute puissance,

Dans les troubles du monde, il jouit de la paix ;

Il n'est point inquiet, son ame est satisfaite ;

Il n'a plus que le soin de faire des souhaits,

Et le Ciel accomplit ce que son cœur souhaite.



Le peuple alors l'admire, & connoît qu'il est sage.

Il ressemble au soleil tel que nous le voyons,

Quand vainqueur des brouillards, ou d'un épais nuage,

Droit dessus notre tête il lance ses rayons.

On voit s'évanouir au point de sa naissance

La nuit & le silence.

Il éclaire, il échauffe en mille endroits divers ;

Et de quelque côté que se tourne sa vûe,

Il voit chaque climat de ce grand Univers

Languir à son départ, revivre à sa venue.



Quelquefois des méchans la brutale insolence

De celui qui craint Dieu vient le repos troubler.

Mais que peuvent-ils faire ? Il a pour sa défense

Un bras dont un seul coup les peut tous accabler.

C H R E T I E N N I S .

Dieu qui peut à son gré leur arracher la vie,
Rit de leur folle envie.

Il sçait jusqu'où s'étend leur plus sanglant effort ;
Et du trône éternel , où sa vertu domine ,
Son œil qui tout pénètre , & qui jamais ne dort ,
Voit venir à grands pas leur dernière ruine.



Quel plaisir , ô grand Dieu ! de voir par ta
puissance

Un juste prospérer plus que mille mondains ;
Et tes mains en secret répandre l'abondance
Qu'on impute sans cause au travail de ses mains.
Il nourrit l'indigent , il répare la perte
Que son frere a soufferte.

En tout temps la misère éprouve son secours ;
Et bien loin que ses dons sa fortune détruisent ,
Elle devient meilleure , & s'accroît tous les jours.
Comme ces sources d'eaux qui jamais ne s'é-
puisent.



Mais vous qui méprisez & l'amour & la haine
De l'auteur tout-puissant des ames & des corps ,
Vous périrez , ingrats , & n'aurez que la peine
D'entasser vainement trésors dessus trésors.

En quel lieu fuirez-vous ? où sera le refuge

Contre un si puissant Juge

Si d'un juste courroux son cœur est enflammé ?
Quand sa main oublieroit l'usage de la foudre ,
Comme en un seul moment sa voix a tout formé,
Sa voix en un moment peut tout réduire en
poudre.

S T A N C E S.

VOUS n'êtes que pouvoir, je ne suis que
foiblesse,

Mon Dieu mon Créateur ;

Je vous trouve partout , éternelle sagesse ,
Toujours devant mes yeux , & jamais dans mon
cœur.

Arbres, fleurs, & ruisseaux, dévot solitude,
Vous m'en dites assés pour des siècles d'étude.



Ces Rameaux toujours verts que l'Automne
revère

Me prêchent mon devoir :

Tel serai-je , il l'a dit , si je cherche à lui plaire.
Ah ! qui me donneroit pour un si haut espoir ,
Arbres, fleurs, & ruisseaux, votre douce innocence
Qui le loue en tout temps , & jamais ne l'offense.



Qui vous mène à la mer, belles & claires ondes ?

Et vous charmantes Fleurs ,

Où prenez-vous cet ambre, & ces tiges fécondes,
Et ce divers feuillage, & ces riches couleurs ?
Arbres, fleurs, & ruisseaux, dévot solitude,
Vous m'en dites assés pour des siècles d'étude.

* PARAPHRASE EXACTE *

Du Pseaume 92.

QU'IL est beau, qu'il est doux de célébrer ta gloire,
De la main, de l'archet, du souffle, de la voix,
Mon Dieu le Roi des Rois,
Et d'une fidelle mémoire
Chanter au point du jour ta royale bonté,
Chanter, quand la nuit vient, ta ferme vérité;



Les œuvres de tes mains feront toute ma joye.
Tes miracles divers, mon Dieu mon seul desir,
Feront tout mon plaisir.

Qui les comprend, bien qu'on les voye?
Que ta sagesse est haute aux œuvres de tes mains!
Que tes pensers sont loin de nos pensers humains!



Le fou n'y connoît rien; l'ignorant les ignore
Qui voit croître & fleurir comme l'herbe des
champs

Les ingrats, les méchans,
Et ne découvre point encore

* C'est-à-dire que j'ai pris garde de fort près à ne me pas écarter du sens, & que j'ai presque traduit partout mot pour mot sans paraphraser que par nécessité, & encore aux choses moins importantes qui ne font que remplir, sans faire aucun sens elles-mêmes. Ce qui est fort peu observé dans une grande partie des Paraphrases d'aujourd'hui.

Qu'une mort éternelle attend leur vanité ;
Que l'Empire éternel n'est qu'à ta Majesté.



Je voi tes ennemis, en ce règne sans bornes,
Je voi tes ennemis dissipés devant toi ;

Moi-même je me voi

Pareil aux superbes licornes

Marcher la tête haute, & le front couronné
De ton huile céleste incessamment orné.



Ceux qu'on voit m'attaquer d'une haine obstinée,
Ces lâches ennemis à mes maux insultans,

Mes yeux alors contens

Verront leur triste destinée ;

Et leurs maux redoublés volans par l'univers
Flateront mon oreille en cent récits divers.



La palme plus d'un siècle & forte & florissante,
Le cèdre du Liban si fertile en rameaux

Incessamment nouveaux,

Seront la peinture vivante

Des justes bienheureux plantés en ta maison,
Verds, croissans, florissans en l'arrière-saison.



On verra leurs vieux troncs étendus jusqu'aux
nues

Couverts de nouveaux fruits comme en leurs
jeunes ans,

De tes lieux triomphans

Parer les longues avenues,

C H R E T I E N N E S.

Et prêcher d'âge en âge à la postérité
Ta justice sans tache & sans impureté.

SUR UN VER LUISANT.

CRAIGNEZ du Dieu très-haut le courroux
furieux ,
Vous qui n'êtes que boue , & qui faites les Dieux.
Ainsi les Vers luisans , vains astres de la Terre,
Aux feux du Firmament semblent faire la guerre,
Percent de faux rayons l'épaisse obscurité ,
De leur corruption empruntent leur clarté.
Attendez un moment ; leur gloire infortunée
De poudre qu'elle fut , en poudre est retournée.

O D E.

Vous revenez , aimables fleurs ,
Sans que de mes longues douleurs
Vous trouviez la course bornée :
Je vis sous une dure loi ,
Et voici la seconde année
Qu'il n'est plus de printemps pour moi.



La même Sagesse profonde
Qui vous ôte , & vous rend au monde
Me cache en cet obscur tombeau ;
Et peut en dépit de l'envie
Remettre en un éclat nouveau
Ma sombre & languissante vie.



Adorons ce Dieu souverain :
 Comme vous sa puissante main
 Me forma de poudre & de boue ;
 Cent maux peuvent m'environner :
 Mais quoi ! je l'aime & je le loue ;
 Il ne me peut abandonner.

O D E.

DE quoi viens-tu m'entretenir,
 Vain fantôme de l'avenir ?
 Celui dont mon corps est l'ouvrage,
 Celui dont mon âme est l'image
 N'est-il donc plus pour me benir
 Tout bon, tout-puissant, & tout sage ?

❧

L'impénétrable obscurité
 Dont il couvre l'ordre arrêté
 Des peines & des récompenses,
 De nos biens & de nos souffrances,
 Condamne de témérité
 Nos craintes & nos espérances.

❧

Il rit de nos sages discours ;
 Il tient le compte de nos jours ;
 Il a nos fortunes tracées ;
 Et nos inutiles pensées
 N'en sçauroient détourner le cours,
 Non plus que des choses passées.

❧

CHRETIENNES.

21

S'il parle, la manne à nos yeux
Dans les deserts tombe des Cieux,
Les rochers s'ouvrent en fontaines,
Les mers nous deviennent des plaines ;
Et de l'ennemi furieux
Noyent les troupes inhumaines.

✠
Conservons-en le souvenir ;
Fuyez, souci de l'avenir :
Ce Dieu dont mon corps est l'ouvrage,
Ce Dieu dont mon ame est l'image,
Sera toujours pour me benir
Tout bon, tout-puissant, & tout sage.

O D E

Durant un grand vent à la Bastille.

Vous ne battez que ma prison,
Rudes vents, terribles orages,
Quand sur la mer avec raison
On craint les plus cruels naufrages.

✠
Tu me l'apprens, céleste Foi,
Dont l'ardeur m'élève & m'enflamme ;
Ce foible corps n'est pas à moi ;
C'est la demeure de mon ame.

✠
Qu'un autre avec quelque raison
Craigne les plus cruels naufrages :
Vous ne battez que ma prison,
Rudes vents, terribles orages.

O D E.

JE te voi, Soleil, je te voi
 Marcher avec l'éclat d'un Roi ;
 Mais quand ma vûe en est blessée,
 Un autre objet plus grand que toi
 Occupe toute ma pensée.

✽

Je le sens, il est dans mon cœur ;
 Il ternit ton éclat trompeur ;
 Près de ses merveilles sans nombre,
 Ta flamme est moins qu'une vapeur,
 Et ta lumière moins qu'une ombre.

✽

Par lui je vis, par lui tu cours,
 Et formes les nuits & les jours :
 Va, soleil, où sa voix t'appelle ;
 Je n'ai ni regards, ni discours
 Que pour sa lumière immortelle.

* C A N T I Q U E.

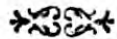
MON Dieu, je vous ai fâché,
 M'engageant dans le péché ;
 Mais mon cœur brûlant pour vous,
 Attend plus de votre grace
 Qu'il ne craint votre courroux.

✽

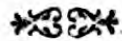
Je prétens bien désormais
 Ne vous irriter jamais.
 Mais quoi ? sans votre secours
 Je prévoi que ma foiblesse
 Vous irritera toujours.



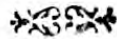
Je ne suis qu'impureté ;
 Vous n'êtes que sainteté :
 Et ce que vous ordonnez
 Où le trouver en moi-même,
 Si vous ne me le donnez ?



Dieu des Dieux , & Roi des Rois !
 On vous a vû sur la Croix
 Mourir pour des ennemis ,
 Et porter le dur supplice
 Des maux qu'ils avoient commais.



Quand nous vous percions le **flanc**
 Vous nous donniez votre sang.
 Et notre inhumanité
 En vous ravissant la vie
 S'acqueroit l'éternité.



O merveille de pitié !
 O merveille d'amitié !
 Dieu si terrible , & si doux !
 Dieu si bon , & si sévère ,
 Que nous sommes loin de vous ?



Quand la chair en douteroit,
 Quand l'Enfer en gronderoit,
 Un pécheur non obstiné
 Qui vous craint & vous adore,
 Ne fera point condamné.

* S O N N E T.

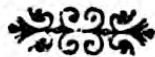
LE monde plus trompeur que les flots de Neptune
 Promet de riches biens & d'illustres emplois;
 Mais que sert d'obéir à ses injustes loix?
 TALLEMANT, *a*de Dieu seul dépend notre fortune.



Heureux qui ne suit point cette foule importune,
 Que traînent après eux les Princes & les Rois;
 Et pleurant ses péchés à l'ombre de la Croix,
 Evite des pécheurs la ruine commune.



Pensons au triste sort de tous ces criminels
 Exposés sans relâche à des feux éternels,
 Dont la brûlante ardeur persécute leurs ames.



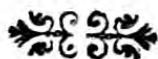
Souvent leur désespoir les voudroit secourir,
 Mais parmi les horreurs de ce torrent de flâmes
 Ils desirent la mort, & ne peuvent mourir.

a M. l'Abbé Tallemant de l'Academie Française.

* A U T R E .

ELEVONS-nous, mon ame, au-dessus de la
terre ;

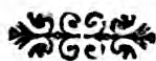
Ne regardons jamais ces prophanes mortels,
Dont l'orgueil infidelle au culte des Aurels,
Contre le Roi des Cieux ose faire la guerre.



Leur folle vanité dans leur cœur se resserre
Pour y former toujours mille vœux criminels,
S'ils ne devoient souffrir des tourmens éternels,
Dieu leur auroit déjà fait sentir son tonnerre.



Mais regardons les Saints, dont la longue fer-
veur,
Imitant les travaux du céleste Sauveur,
Entretint leurs esprits de saintes espérances.



Puisqu'en se proposant l'objet de leurs desirs,
Ils se trouvoient heureux au milieu des souff-
rances,
Qu'ils doivent être heureux au milieu des plaisirs !

* A U T R E .

L'EXEMPLE de G O D E A U a m'a fait naître
l'envie

De consacrer à Dieu mon esprit & ma voix,
Que sert d'importuner les échos de nos bois,
Ou du nom de Philis, ou du nom de Silvie ?



Je voi mille Sçavans de qui l'ame ravie
Suit d'un art souverain les glorieuses Loix.
Leurs Vers ont le pouvoir de régner sur les Rois,
Et malgré le trépas éternisent leur vie.



Leur charme doux & fort bannit l'adversité ;
Ils se font même entendre à la postérité,
Et par des tons hardis surmontent le tonnerre.



Mortels qui possédez ce talent précieux,
Vous avez trop flaté les Princes de la terre ;
Commencez à louer le Monarque des cieux.

• M. Godeau Evêque de Grasse.

AUTRE.

* A U T R E .

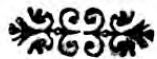
DESMARETS ^a, qui ressens une céleste flâme,
 Et que la vertu régle à son juste compas,
 Ta haute piété par ses divins appas
 Te couronne de gloire, & nous couvre de blâme.



Je veux me retirer de cette route infâme,
 Où les tristes pécheurs précipitent leurs pas,
 Et disposant ma vie à souffrir le trépas,
 Consacrer tous mes soins au salut de mon ame.



Que sert de tant former d'inutiles desirs,
 Pour les vaines douceurs des profanes plaisirs,
 Dont la soif nous tourmente, & l'excès nous ac-
 cable ?



Enfin je reconnois leur charme dangereux ;
 Quand on les veut chercher on se rend misérable,
 Quand on les a trouvés, on est plus malheureux.

^a Un des premiers Academiciens.

* A U T R E .

DANS le sombre chaos de la masse première
 Une funeste nuit régnoit confusément,
 Lorsque du Créateur le prompt commandement
 De cette obscurité fit sortir la lumière.



C'est par l'ordre de Dieu que l'humide Cour-
 rière,
 Quand son frère est couché, pare le Firmament,
 Et que l'Astre des cieux fournit si constamment
 L'invariable tour de sa longue carrière.



Les flots impétueux n'écoutent que sa voix;
 Le feu, la terre, & l'air se régrent par ses loix,
 Et tout le monde enfin reconnoît sa puissance.



Toi qui l'as outragé par cent crimes divers,
 Rebelle, fors des lieux de son obéissance,
 Et va-t'en, si tu peux, dans un autre Univers.

* A U T R E .

C H R E T I E N S , il faut borner toutes nos
 aventures ,
 Et souffrir que le vent nous jette dans le port ;
 Il faut enfin tomber au fond des sépultures ,
 Après avoir long-temps chancelé sur le bord.



Vous regardez toujours de flateuses peintures ;
 Qui changent vainement un si fragile sort ;
 Le Démon vous abuse , & par ses impostures
 Eloigne de vos yeux l'image de la mort.



Rompez l'enchantement de votre erreur pro-
 fonde.
 Où pensez-vous entrer au sortir de ce monde ;
 Insensibles esprits , cœurs de bronze & de fer ?



Si malgré tant de maux qui vous livrent la
 guerre ,
 Vous préférez au ciel le séjour de la terre ,
 Ne lui préférez pas le séjour de l'enfer.

* S T A N C E S.

AIMABLES Rossignols qui toutes les années
 Revenez chanter dans ces bois,
 Confacrez vos charmantes voix,
 A la gloire de Dieu qui vous les a données.



Brillantes Fleurs de la saison nouvelle,
 Cessez de paroître à mes yeux ;
 Vous rendez la Terre trop belle,
 Je ne veux aimer que les Cieux.



Roses que les Astres jaloux
 Se repentent d'avoir fait naître,
 Vous mourrez bien-tôt ; mais peut-être
 Je dois mourir plutôt que vous.



Le bel Astre que nous voyons
 Attire notre amour par un charme invincible ;
 Rendez, mon Dieu, votre beauté visible,
 Et ternissez l'éclat de ses raïons.



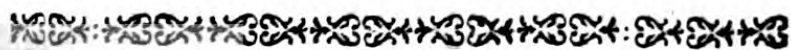
Il est temps de brûler d'une plus belle flâme ;
 Ta Bergère est mortelle, & d'un sexe léger ;
 Alexis, fais régner un objet dans ton ame,
 Qui ne puisse jamais ni mourir ni changer.



P O E S I E S

D E

M. P E L L I S S O N .



L I V R E S E C O N D .

E U R Y M E D O N .

P O È M E .



ONSIEUR PELLISSON composa ce Poëme, étant à la Bastille ; il en forma le dessein, dans le temps même qu'on l'interrogeoit, persuadé qu'il ne pourroit écarter que par une grande contention d'esprit les ennuis qui sont inséparables d'une rigoureuse prison. L'Auteur voulut depuis brûler ce Poëme ; mais il en fut empêché par M. de Meaux, ^a qui lui en arracha une Copie, & qui le lisoit exactement tous les ans.

^a M. Bossuet Evêque de Meaux.

* EURYMEDON.

CHANT PREMIER.

SAPHO, *a* qui consolez mon triste éloignement,

Et de ces tristes fleurs faites votre ornement ;

Ecoutez leur disgrâce, & leur gloire passée.

Souffrez que je retrace une histoire effacée.

Amour en fut auteur. Amour selon mes vœux

La rendit mémorable à nos derniers neveux.

Qu'un autre plein de force, autant que de
courage

Chante d'un ton plus haut dans un plus long ou-
vrage ;

Je dirai cependant les combats disputés,

La fortune changée & les Dieux irrités ;

Ce que peut un Héros que le malheur accable ;

Et combien aux mortels Amour est redoutable,

Par qui ce Héros même au-dessus du malheur

Succombe au désespoir, & n'est plus qu'une fleur.

Filles de Jupiter, docte & céleste bande !

C'est au nom de Sapho que je vous le demande ;

Remplissez son attente, & joignez dans mes Vers

Aux myrtes amoureux les lauriers toujours verts.

a Mademoiselle de Scudery.

Non loin du beau Tempé , l'honneur de Thessa-
lie ,

Où le fameux Penée au Pamise s'allie ,
Regnoit Eurymédon , délices de sa Cour ,
Egalement chéri de Mars & de l'Amour ,
Et qui le front orné d'une double victoire
Aimoit également Artelice & la gloire :

La divine Artelice à qui mille autres Rois
Présentent leur hommage , & demandoient
des loix ,

Attendant l'heureux jour que Diane elle-même
La fera des Autels passer au diadème ;

Mais dure à leurs tourmens , insensible à leurs
feux ,

Au seul Eurymédon elle arrête ses vœux.

La fière Macédoine , & la vaillante Epire
De ce jeune vainqueur reconnoissoient l'Em-
pire ,

Et déjà l'Orient en son bord écarté
Connoît son nom fameux , & son cœur indomté ,
Craint d'être sa conquête , & de ne point attendre ,
Pour tomber sous le joug , le siècle d'Alexandre.
Partout la Renommée annonce sa grandeur.

Tout chante ses combats , tout vante son ardeur.
Tout tremble en l'Univers. Mais la Grèce allar-
mée

Opposé à ses projets une effroyable armée.
Le Ciel est obscurci de lances & de dards.
Là marchent à la fois sous divers étendarts ,

Thebes, Pyles, Elide, & Corinthe, & Mycènes,
Et Sparte la vaillante, & la sçavante Athènes,
Messéne, Sicyone, Ægine, Hélice, Argos,
Crète, Rhodes, Milet, Salamine, Samos.

Telle on vit autrefois cette Grèce outragée
Avec mille vaisseaux voulant être vengée,
Dans les flammes de Troye, & d'un vaste pais
Purger l'indigne affront des flammes de Pâris.

Le Héros à ce bruit abandonne Larisse,
Avec joye & douleur prend congé d'Artelice.
Vous seule à qui mon cœur pouvoit être soumis,
Ne craignez point, dit-il, ces vaillans ennemis.
En augmentant leur nombre, ils augmentent
ma joye.

Achille mon ayeul les sauva devant Troye;
Je sçaurai bien les perdre. Aimez-moi seulement.
Sans penser aux dangers, pensez à votre amant.
Tant que vous m'aimerez, rien ne m'est impossi-
ble;

Soyez fidèle enfin, & je suis invincible.

O Dieux ! s'écria-t-elle, encor que vos ex-
ploits

Doivent ranger un jour l'Univers sous vos loix,
Vous êtes moins vaillant, que je ne suis fidèle.

Allez, partez, vainquez. La gloire vous appelle.
Elle vient m'enlever mon esclave & mon Roi;
Et ma rivale enfin vous sépare de moi.

Je l'aime cependant; une si belle flâme

A droit, j'en suis d'accord, de partager votre ame.
Mais

Mais qu'elle en soit contente, & laisse à l'amitié
 Dans cette ame si grande une juste moitié ;
 Qu'au milieu des combats Artelice & ses larmes
 Arrêtent quelquefois la fureur de vos armes ;
 Quand ce cœur généreux dans ses ardens trans-
 ports

Ne craindra fer, ni feu, ni blessures, ni morts,
 Dites-lui que malgré sa magnanime envie
 Artelice ne vit qu'en votre seule vie.

A ces mots, étouffant le trouble de son cœur,
 D'une superbe écharpe elle orne son vainqueur.
 L'or éclate partout ; & son rare artifice
 Fait connoître & l'amour & la main d'Artelice.
 Les victoires d'Amour s'y montrent en cent lieux,
 Et les Dieux pour la terre abandonnent les cieus.
 Surtout brille un monceau de cuirasses froissées,
 De casques fracassés, & de lances brisées ;
 Et sur ce beau débris, sanglant de toutes parts,
 Tragique monument de la fureur de Mars,
 Paroissent, mais en pompe & couronnés de roses
 Vives, pleines d'éclat, nouvellement écloses,
 Ces traits par qui l'Amour est le maître des
 cœurs,

Et ces mots pour devise : AU VAINQUEUR DES
 VAINQUEURS ;

Pour avertir le Prince au fort de la victoire,
 Qu'il pensât à la vie, en pensant à la gloire.
 O vaine prévoyance ! O malheureux humains !
 O sagesse nuisible ! O conseils incertains !

O funeste present ! Que tes fleurs, que tes charmes
A ces jeunes amans arracheront de larmes !

Déjà tout retentit du tumulte de Mars.

Déjà les deux partis aux campagnes épars,
D'une pareille ardeur, d'une allegresse égale,
Inondent à l'envi les plaines de Pharfale,
Ou par sort, ou par choix, ou par l'ordre des
Cieux,

Et du cruel Démon qui préside à ces lieux,
Démon qui de tout temps se repaît de batailles,
De carnage, d'horreur, de grandes funérailles,
Attendant quelque jour les combats plus qu'hu-
mans,

Et les sanglans destins des derniers des Romains.

En trois immenses corps la Grèce partagée
Se montre la première en bataille rangée.
Trois peuples plus fameux commandent les trois
corps.

On diroit que le Ciel par de secrets ressorts
Les range en même place, avec même sagesse,
Qu'on les trouve marqués dans les cartes de Grèce.
Athènes à la droite a pris le premier lieu ;
Sparte est à l'aile gauche, & Corinthe au milieu.

Le Héros y consent, & son destin lui donne
Pour ce triple combat une triple couronne.
De trois peuples il fait trois grands corps differens
Sous trois chefs qu'il choisit entre les plus vaillans.
Lui, sans prendre de charge, & de place certaine,
Partout sera soldat, & partout capitaine.

A ses Theſſaliens, vieux ſoldats aguerris
Il ordonne pour chef un de ſes favoris.
Artelide eſt ſon nom ; du beau ſang d'Artelice ;
Adroit à la barriere, à la courſe, à la lice.
Il mène la bataille, & joint à la valeur
Ce que donne d'éclat la naiſſante faveur.

Le fidèle Megate, auſſi vaillant que ſage,
Qui du Prince a formé l'eſprit & le courage,
Conduit la Macedoine, & de doctes leçons
L'ébranlant, l'arrêtant en cent & cent façons,
En bataillons ferrés la diſpoſe, & la range :

D'où vint long-tems après l'invincible Phalange.

Il choiſit pour l'Epire, & ſes forts combattans
Eubule le plus fort des Héros de ſon tems,
Qui, ſi l'hiſtoire eſt vraie, & ſi je l'oſe dire,
Fend de ſes ſeules mains les chênes de l'Epire.
Cependant occupé d'un tranquille ſouci,
De tout en tous endroits il veut être éclairci.
Il viſite les corps, paſſe de bande en bande,
Redreſſe, raffermit, flatte, exhorte, commande ;
Aux uns montre la gloire, aux autres le butin,
Et qu'en leurs ſeules mains conſiſte leur deſtin.
Du contraire parti les troupes conjurées
Le remarquent de loin à ſes armes dorées,
A ſon caſque ombragé d'un grand pannache
noir,

Mais qui dans ſa noirceur voulant ſe faire voir,
Se peint de tous côtés de la couleur ardente,
Et jette à gros bouillons une flâme ondoyante.

D'un poil aprement noir son beau cheval paré
 Sous un riche harnois mâche le frein doré,
 Et fier de ses beautés, de son crin, de sa taille,
 Saute, écume, hennit, demande la bataille;
 Souple à son jeune Roy, rude à ses ennemis
 Contre qui son caprice estime tout permis;
 Et de ce beau cheval la race sans égale

Donna long-tems après l'orgueilleux Bucephale.

Les siens à cet aspect sentent croître leur cœur;
 L'un admire sa taille, & l'autre son ardeur;
 L'autre sa vigilance à toute heure occupée,
 L'autre en ses fortes mains sa triomphante épée;
 Ouvrage de Vulcain, dont Achille autrefois
 Aux bords du Simois fit de si grands exploits,
 Et que la Grece entiere, ou faveur ou justice,
 Remit après sa mort à l'éloquent Ulysse.

Ajax en la perdant voulut perdre le jour.

Et six lustres enfin accomplissoient leur tour,
 Quand Pyrrhus que les vents porterent dans
 Ithaque

Comme un riche present l'obtint de Telema-
 que.

D'or en est la poignée, & la garde en est d'or,
 Marquée en deux endroits du sang même d'He-
 ctor,

Qui pour mieux honorer cette insigne victoire
 Se répandit encor sur le fourreau d'ivoire.

Tel à ses combattans se montre le heros.

Puis, quand il a tout vû, parlant en peu de mots,

Invincibles vieillards , florissante jeunesse ,
 A qui le ciel promet l'Empire de la Grece ,
 Sans discours superflus , imitez votre Roi ;
 Ce fer , dit-il , ce fer parlera mieux que moi.
 Il finit ; & suivant sa guerriere faillie
 Va fondre sur Corinthe avec sa Theffalie ,
 Corinthe qui triomphe en riches étendards ,
 En armes où l'or brille , en pannaches épars ;
 Superbe de ses biens ; plus superbe peut-être
 Du jeune Amphianax qui lui redonne un maî-
 tre.

Amphianax paroît le plus beau des humains ,
 A son port , à sa taille , à sa tête , à ses mains ,
 A la fleur de son teint , à sa mine hautaine.
 Pâris fut moins aimable aux yeux mêmes d'He-
 lène.

Sosthène le vieillard se montre auprès de lui ,
 En guerre comme en paix son plus solide appui ,
 Qui depuis quarante ans a forcé cent murailles ,
 Plus instruit cependant aux sièges qu'aux batailles.

Du choc impetueux leur bataillon troublé
 Se montre dès l'abord vivement ébranlé ;
 Puis lâche , puis se rompt. En vain le vieux So-
 sthène

Prie , exhorte , rallie , & se met hors d'haleine ;
 L'épouvante a saisi ces soldats orgueilleux ,
 Et lui-même emporté cede & fuit avec eux.

Ainsi fuit devant l'aigle & son aile intrepide
 Des oiseaux éperdus la cohorte timide

Qui n'aguere au retour de la belle saison ,
 Quittant les sombres toits de leur tiede maison ,
 Sur le haut d'une tour , où l'émail d'un rivage
 Aux rayons du soleil étaloient leur plumage.

Artelide & les siens de confus bataillons
 Jonchent toute la plaine , & comblent les sillons.
 Le Prince les méprise : allez , dit-il , infames ,
 Citoyens , non soldats , & moins hommes que
 femmes ,

Greques plutôt que grecs. Un ennemi sans cœur
 Communique sa honte à son propre vainqueur.
 A ces mots, se tournant, il voit au corps d'Athenes
 D'un combat obstiné les marques trop certaines.
 Tout retentit du bruit. On voit briller le fer ,
 Puis de noirs tourbillons la poudre offusquant l'air
 Fuir tantôt vers la Grece , & tantôt vers l'Epire,
 Suivant que chaque corps s'avance , ou se retire.

Il accourt , & déjà distingue dans les rangs
 Les pitoyables voix des blessés , des mourans.
 L'un renversé par terre à son secours appelle
 A cris foibles & longs son ami peu fidèle.
 L'autre couvert de sang , étouffé du harnois ,
 Trois fois se veut lever , & retombe trois fois.
 L'autre qui sent manquer & sa force , & sa vie ,
 Fait de tristes adieux à sa chere patrie ,
 Rend l'ame en soupirant , & dans ses derniers mots
 Il se souvient encor d'Athenes & d'Argos.

Eubule est en tous lieux, il passe comme un foudre.
 Aux plus fiers combattans il fait mordre la poudre.

Tout tombe sous ses coups. Megalippe, Antenor,
Ophite, Iphis, Argate, & cent autres encor
Témoignent à la Grèce étendus sur le sable
De sa pesante main la force inévitable.

Tout fuit à son aspect. Et les Chefs plus adroits
Commandent aux Archers de l'accabler de traits,
Remarquable à ses coups, remarquable à sa taille,
Et presque séparé de toute la bataille.

D'une grêle de traits, six lui percent le flanc,
Et font couler autant de longs ruisseaux de sang.
Il demeure immobile, & d'une voix plus forte,
Malgré le soin des siens, il défend qu'on l'emporte;
Et couché contre un arbre entre les étendards
Combat encor du cœur, du geste & des regards;
Lorsque le Prince arrive, & d'une voix humaine
Le flatte, le console, & partage sa peine.

Grand Prince, lui dit-il, ces Soldats envieux
Me déroboient l'honneur de mourir à vos yeux.
Adieu vivez, régnez. A l'instant sa paupière,
Pour ne la plus revoir, se ferme à la lumière.

Le Héros en gémit, & son bras valeureux
Se venge d'une mort sur mille malheureux.
Tout fuit, tout s'épouvante, & la troupe crédule
prend ce nouveau vainqueur pour le démon d'Eu-
bule,

Qui jaloux de sa gloire, & descendu des cieus
Vient assouvir de sang ses manes glorieux.
La mort le suit partout en cent formes errante.
Là tombent à ses piés Iphicrate & Dorante,

Et Nyse, & Polynice, & Calippe, & Phorbas,
 Et le vaillant Agis fameux par cent combats,
 Qui laissant son pays juroit avec tendresse
 De revoir dans trois mois sa nouvelle maîtresse,
 Et les bords du Céphise, & le mont Cithéron;
 Mais le Prince l'envoie aux bords de l'Achéron.
 Là perit Lygdamis qui joint à la vaillance
 Le noble art de prédire, & la haute naissance;
 Et suit avec honneur l'une & l'autre Pallas.
 Son pere vient d'Orphée & sa mere d'Atlas.

O mortels insensés ! Sortant de Chéronée
 Lui-même il prédisoit son heure infortunée;
 Mais l'amour de la gloire, & son puissant destin
 Par de secrets ressorts l'entraînoient à la fin.

Le combat se ranime; & la fleur de la Grèce
 Suit Phalante leur chef plein de cœur, & d'adresse;
 Mais la sagesse hélas ! la ruse, la valeur
 Sont un foible secours contre un puissant malheur.
 Le Héros pourroit vaincre hommes & dieux en-
 semble.

A ses terribles coups l'air bruit, la terre tremble,
 Et le brave Phalante abandonné des siens
 Tombe lui-même enfin en d'indignes liens.
 Le Héros l'apperçoit. Son ame généreuse
 Veut révéler en lui la vertu malheureuse,
 Quand un nouvel avis, non sans quelque douleur,
 A de nouveaux efforts appelle sa valeur.

Dorylas avoit fait une course forcée;
 Il arrive éperdu. L'aile droite est percée.

On dispute le champ front à front, pas à pas.
 Et Sparte & Macedoine ont d'horribles combats ;
 Megate en chef prudent voit que le corps chan-
 cèle,
 Et l'envoye à son Prince en porter la nouvelle.

CHANT SECON D.

ALLONS, dit le Héros, mais en marchant,
 di-moi
 Quel homme, quel démon, quel Général, quel
 Roi

Trouble la Macedoine, étonne son audace ?
 Sparte, dit Dorylas, & sa vaillante race.
 Inferieurs en nombre, ils sont plus valeureux,
 Et peuvent tout oser sous leur chef généreux,
 Le terrible Alcidas, dont le fer homicide
 Montre mieux que son nom qu'il vient du sang
 d'Alcide.

Mais un nouveau secours renforce leur valeur,
 Et de nos combattans fait le plus grand malheur.
 Pirithé un descendant de l'ami de Thésée,
 Pirithé est arrivé. Sa lance étoit brisée ;
 Parmi ceux de Corinthe il avoit combattu ;
 Mais lorsque leur foiblesse a trahi sa vertu,
 Maudissant la fortune, & sa lâche patrie,
 Sur nous il est venu décharger sa furie.
 Le lion sanguinaire au milieu des troupeaux,
 Les vents impetueux sur l'empire des eaux,

Et la foudre qui tombe au plus fort de l'orage
Avec moins de fracas font un moindre ravage.

Mais déjà le Héros voit de ses propres yeux
Les Morts même de Sparte, & leurs faits glorieux.
Sparte respire encore en leur noble présence;
Et surtout de Lycas éclate la vaillance,
Du généreux Lycas, qui sans perdre son rang,
Mort, est encor debout, & portant dans le flanc
Quatorze javelots en quatorze ouvertures,
Demeure soutenu par ses propres blessures.
Le Prince en est ému de joye & de courroux.
Voici des ennemis qui sont dignes de nous,
Dit-il, donnons, amis, & sa trenchante épée
Frappe, taille, renverse au carnage occupée.
Jamais aux champs de Troye, Achille & sa
douleur

Ne la firent agir avec tant de valeur;
Et jamais sous ses coups plus effroyable nombre
En foule ne passa dans le royaume sombre.

Vous à qui la patrie & son fatal amour
Sous la main du Héros a fait perdre le jour,
Magnanimes Guerriers ! c'est avec violence
Que je passe vos noms sous un ingrat silence.
De vos vertus encor vivroit le souvenir,
Vous passeriez entiers aux siècles à venir,
Si le cruel destin à vos vœux moins contraire
Vous eût fait rencontrer la plume d'un Homère.
Le temps vous a fait tort. Je dis de bonne foi
Ceux que la renommée a portés jusqu'à moi.

Parmi tant d'ennemis , à sa fureur ardente
Au milieu du combat Arbace se présente ,
Arbace & ses trois fils , trois illustres guerriers ,
Dont le plus vieux à peine a cinq lustres entiers.
Pleins d'émulation dans leurs ames bouillantes
Ils s'arment à l'envi , mais d'armes différentes.
L'un est blond , l'autre est brun , & le plus jeune
est noir ;

Mais sans les reconnoître on ne les sçauroit voir :
Tant la sage nature en formant les trois freres
Les fit en même tems semblables & contraires.

Ainsi que trois marteaux sur l'enclume battans ,
Tous trois sur le Héros frapoient en même tems ,
Quand le plus beau de tous , l'aimable Sôphée
D'un surprenant revers eut la tête emportée.
Le vaillant Alphenor qui vient à son secours
Perd un bras , puis son casque , & puis finit ses jours.
Le noir Arbasidés en écume de rage ,
Fait tout ce que peut faire un généreux courage ;
Mais ensuite percé de trois coups presqu'égaux
Tombe sans mouvement sous les piés des chevaux.

Le pere malheureux , hélas ! il n'est plus pere ,
S'arme dans sa douleur d'impuissante colere ,
Et d'une main tremblante il s'adresse au Héros.
Mais le Héros s'éloigne , & lui tient ce propos ,

Déplorable ennemi , j'excuse ton envie.
Mes mains en ont trop fait : je te laisse la vie ,
Et s'il m'étoit permis , touché de tes vieux ans ,
Je te rendrois encor tes malheureux enfans.

Console tes ennuis, & sçache pour leur gloire
 Qu'Eurymedon lui-même en obtient la victoire.*
 A ces mots il s'écarte, & d'une haute voix,
 Pyrrhite à moi, Pyrrhite à moi, dit-il trois fois.
 C'est Pyrrhite qu'il cherche, & sa valeur s'irrite
 De ne point rencontrer le foudroyant Pyrrhite.

Il survient à sa droite, & son bras sans repos
 Portoit un coup mortel sur le front du Héros.
 Artelide étoit là, dont la vaillante adresse
 Renversoit par monceaux les enfans de la Grèce;
 Il se met audevant, & fait tomber sur soi
 Ce grand coup que le sort destinoit à son Roi.
 O généreux sujet, digne de cent couronnes!
 Le coup que tu reçois passe ceux que tu donnes.
 On l'emporte blessé. Le Prince soupirant
 Se jette sur Pyrrhite en lion dévorant.

Que de bruit ! que de coups ! que de mortels
 vacarmes

Donnent aux deux partis de contraires allarmes !
 Le casque du Héros de coups est fracassé,
 Pyrrhite en deux endroits légèrement blessé,
 Et voyant à tous coups son adresse trompée,
 Furieux, à deux mains il hausse son épée,
 De la tête du Prince attaque le sommet ;
 Mais le coup va glissant sur un reste d'armet,

* *Imité de Virg. Æneid. l. x. v. 829.*

Hoc tamen, infelix, miseram solabere mortem;

Æneæ magni dextra cadis.

Et par là devenu plus doux , plus supportable
 Retombe cependant sur son bras indomtable ;
 Rompt toute sa défense , & passant jusqu'aux os
 Fait couler à bouillons le beau sang du Héros.
 O bras trop paresseux ! dit-il , avec justice
 Tu subis aujourd'hui cet indigne supplice !
 Puis lui-même à deux mains sur le fier com-
 battant

Haussé l'horrible fer. Pyrrithe en fait autant.
 Un fer un autre touche en son bruyant passage ;
 Mais de celui d'Achille on connoît l'avantage.
 Il brise son contraire , & d'un choc furieux
 L'envoie en cent éclats vers la voute des cieus ,
 Puis tombant sur Pyrrithe , & son épaule forte ,
 La défarme , l'entame , & la tranche , & l'emporte ;
 Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit ,
 Et du coup effroyable il tombe. Tout s'enfuit ,
 Tout songe à la retraite ; & déjà la victoire
 Ceint le front du Héros d'une éclatante gloire.
 Les ennemis rompus s'écartent dans les champs ;
 Des dix mille de Sparte on n'en voit que trois
 cens ,

Quand le fier Alcidas que la douleur transporte
 D'un ton imperieux leur parle de la sorte :
 Tout nous laisse ; tout fuit ; tout s'éloigne d'ici.
 Et vous , mes compagnons , me laissez - vous
 aussi ?

Allez , dites à Sparte , en supprimant le reste ;
 Que le seul Alcidas , nouvelle trop funeste ,

A sçu mourir en homme , & n'a point démenti
 Sa naissance , son nom , sa ville & son parti.
 Un murmure confus dans la troupe vaillante
 Se forme en un instant, en un instant s'augmente,
 Eclate en une voix , mais pleine de courroux :
 Nous mourrons, disent-ils, nous mourrons avec
 vous ;

Et malgré la fortune , & le nombre inutile,
 Trois cens effaceront la honte de dix mille.
 Tous jurans de mourir, ou bien de triompher,
 En un seul peloton serrent fer contre fer.
 Ainsi le Hérifson qui tantôt sur le sable
 Respiroit étendu la fraîcheur agréable,
 Au seul bruit se resserre , & rond de toutes parts
 Ne présente au passant qu'épines & que dards.

Le Prince cependant au milieu de sa joye,
 S'informe d'Artelide, ordonne qu'on le voye ;
 Qu'on cherche à sa blessure un premier appareil,
 Et le sage Hébion petit fils du Soleil,
 Par qui du corps humain les langueurs différentes
 Cedent à la vertu des métaux & des plantes.

Puis donnant quelque trêve aux durs travaux
 de Mars,

Sur la brillante écharpe il porte ses regards.
 J'ai triomphé par vous , adorable Artelice,
 Dit-il, à vos autels je dois un sacrifice.
 Vous seule & vos présens, au milieu des combats,
 Redoublez mon courage, & renforcez mon bras.

Ah ! qu'il est doux de vaincre ! & qu'il est doux
encore

De penser en vainquant à celle qu'on adore !

A ces mots Stenelée en des termes pressans

Lui revient annoncer la fureur des trois cens :

Leur cœur est possédé d'une brutale envie ;

Ils n'acceptent, dit-il, ni liberté, ni vie ;

En un seul peloton ferrant fer contre fer,

Ils veulent en un mot mourir ou triompher.

Mourir ou triompher, adorable Artelice,

Dit-il ! Je vous le dois ce sanglant sacrifice.

Le Ciel me le fournit. Je vous l'avois promis ;

Je vais vous immoler ces trois cens ennemis.

Quand Mars les défendrait, ces vaillans témé-
raires,

Ils mourront, ou seront vos captifs volontaires.

Tant de morts pour la gloire ! & pas un seul
pour vous !

J'en rougis, & mon bras a honte de ses coups.

Il dit, & choisissant parmi la foule errante

Trois cens de ses soldats que le sort lui présente,

Il écarte le reste, & d'une haute voix,

Gardez votre valeur pour de plus grands exploits,

Dit-il, en cet exploit la gloire est trop petite,

Pour être partagée à tant de gens d'élite.

Où vas-tu, cher Héros ? ton bras victorieux

Peut dompter les mortels. Il doit céder aux dieux.

Quand Mars les défendrait ! O discours téméraire !

O Prince ! ô Ciel, ô Mars ! ô trop prompt colère !

Tel-qu'un Roi tout-puissant de ses plus chers sujet
 En tire un favori qu'il comble de bienfaits ;
 Puis, s'il paroît trop grand, soudain en son cou-
 rage

Forme un obscur dessein contre son propre ou-
 vrage,

Et renverse, & détruit aux yeux des courtisans
 D'un moment de courroux la faveur de vingt ans.
 Tel ce dieu trop changeant, dieu de sang, dieu
 de larmes

Du jeune Eurymédon a fait régner les armes,
 De ses sanglantes mains l'a couronné cent fois ;
 Puis jaloux de son nom, honteux de ses exploits,
 Il craint que ce mortel n'ait sa gloire effacée.
 Il se repent enfin de sa faveur passée.

Ce discours trop hautain, mais trop peu fé-
 rieux,

Pardonnable à l'orgueil d'un bras victorieux ;
 Cette écharpe ondoyante où tant d'amour éclat-
 te,

Tout blesse sa colere & fiere & délicate.

Tout redouble l'aigreur de son esprit jaloux ;

Et d'un cri menaçant il appelle en courroux

La troupe des Fureurs autour de lui volante,

La Colere terrible, & la Mort violente,

La confuse Discorde, & l'incertaine Erreur,

Le sanglant Désespoir, & la pâle Terreur.

Ce mortel insolent, dit-il, de quelle audace

Il méprise les dieux, les brave, les menace !

Perdons-le,

Perdons-le , cet ingrat , sans espoir de retour ,
 Qui porte aux champs de Mars ces triomphes
 d'amour.

Toi monstre sans raison, mais de qui la puissance
 Passe tous les efforts de l'humaine vaillance,
 Terrible Désespoir ! remplis les ennemis :
 Qu'ils ne craignent plus rien ; que tout leur soit
 permis.

Et toi , pâle Terreur , cause des funeraillles ,
 Qui seule mets en fuite , & gagnes les batailles !
 Fantôme inépuisable en Fantômes errans ,
 Et qui des moindres nains sçais faire des géans !
 Arrache à ses soldats l'honneur de la victoire ,
 Et qu'il ait la douleur de survivre à sa gloire !
 Poursuivez ce dessein , que le sort soit changé ,
 Qu'Eurymédon succombe, & que Mars soit vengé !

Il finit ; & déjà la detestable bande
 Court, vole avec ardeur à tout ce qu'il commande.
 Tels que les Aquilons dans leur grotte enchainés ,
 Et par un long séjour rendus plus forcenés ,
 A la moindre ouverture , au premier mot d'Eole,
 Volent impetueux de l'un à l'autre pole ,
 Emportent , brisent tout , remplissent l'univers
 De bruit , d'horreur , de morts , de naufrages di-
 vers.

Tels sont le Désespoir, la Terreur, la Colère,
 La Discorde, l'Erreur, & la Mort sanguinaire.
 Ils volent en tous lieux, & font en un moment
 Sur la scène de Mars un cruel changement.

 CHANT TROISIÈME.

LE Prince cependant, d'une ardeur obstinée
 Attaque les trois cens. Telle est sa destinée.
 Son bras du sang qu'il perd semble plus furieux.
 Si l'affreuse Terreur se présente à ses yeux,
 Elle l'attaque en vain; & sa valeur extrême
 Peut remplir de terreur la Terreur elle-même.
 Ce que le Désespoir à son puissant effort
 Oppose d'ennemis en reçoivent la mort.
 Il se fait jour partout; ce ne sont que miracles.
 Sparte ni sa fureur pour lui n'ont point d'obsta-
 cles.

Il pénètre les rangs. Mais où sont les soldats!
 Laches, un seul de vous n'a-t-il suivi les pas?
 Je ne voi que Megate au fort de la mêlée.
 Le reste meurt, ou fuit. Et la troupe ébranlée,
 Quand le sort est changé, n'a plus en même temps
 La magnanime ardeur de ces fiers combatans.
 Les tristes spectateurs que leur devoir appelle
 En vain courent à lui d'une amitié fidèle.
 Que feroient des mortels par un dieu terrassés!
 Et que peuvent les mains, quand les cœurs sont
 glacés!

Ils choquent les trois cens d'une molle secousse,
 Comme un flot écumeux qu'un dur rocher re-
 pousse.

A leurs yeux étonnés ce n'est plus des humains :
Leurs armes sont de feu , la foudre est en leurs
mains.

Ombres , manes , démons , spectres , larves , fu-
ries ,

Chacun voit dans leurs rangs ses propres rêveries.

La Discorde & l'Erreur d'un esprit insensé

Agitent ce grand corps. Artelide est blessé.

Megate suit le Prince. On sçait la mort d'Eubule ;

Et sans Chef & sans ordre on avance , on recule.

Nul ne veut obeir : tous veulent commander.

Aucun ou presqu'aucun n'ose se hasarder.

Les ennemis rompus reviennent file à file ,

Et déjà les trois cens sont plus de douze mille.

Phalante est délivré. Sosthene d'autre part

Avec Amphianax conduit un étendard ,

Et d'un cri redoublé fait retentir les plaines :

A nous soldats à nous , Sparte, Corinthe, Athènes.

De vaillans ennemis le Prince environné ,

Connoissant le peril n'en est pas étonné.

Sa vertu se redouble ; & d'un ferme courage ,

Sans hommes & sans dieux , il fait tête à l'orage.

Le Ciel ouvrant les yeux sur un si grand malheur

Est ravi de ses coups , charmé de sa valeur ;

Et Mars enfin lui-même en son courroux ter-

rible

Une fois à ses maux alloit être sensible ,

Si la fatale écharpe en ce même moment

N'eût rallumé l'ardeur de son ressentiment.

Deux neveux d'Alcidas d'une intrepide audace
 Attaquant le Héros sont tombés sur la place.
 Six autres renversés sous leurs chevaux tremblans
 D'hommes & d'animaux ont fait des monts san-
 glans.

Il s'approche, & du moins s'en fait une barrière.
 Le noir Hippoleon, pour ressource dernière,
 Le noir Hippoleon, son cheval généreux,
 Lui tient lieu de soldats, & de Chefs valeureux.
 Cent fois dans les combats il fit le même office,
 Et vainqueur fut flaté de la main d'Artelice.
 Mais avec le péril augmente sa fureur ;
 S'il doit perdre son maître, il sera son vengeur.
 Il choque, il rûe, il mord, il saute dans la presse ;
 On diroit que lui seul va défaire la Grèce.
 Tant de ses quatre piés lancés en même tems
 Il écarte l'orgueil des plus fiers combatans !
 Mais déjà l'ennemi commence à le connoître,
 Et tirant au cheval donne relâche au maître.
 Il porte dans les flancs une forêt de dards.
 Son sang à gros bouillons jaillit de toutes parts.
 On le voit s'affoiblir, & sa noble manie
 S'écoule à chaque instant avec sa belle vie.
 Cent pitoiables cris de douleur sans effroi,
 Présages de sa fin, l'annoncent à son Roi.
 Mais prêt de succomber, il veut encore attendre
 Que son maître ait trouvé le loisir de descendre,
 Puis tombe satisfait ; & mort, comme vivant,
 Sert encor le Héros, de son corps le défend.

De son crin noir, affreux, plein de poudre sanglante

Tous les autres chevaux encore il épouvante.

Nul n'ose en approcher. Et le Grec animé

Entre ces deux remparts voit le Prince enfermé ;

Qui méprise le nombre , & d'une main guerrière

Aux plus déterminés fait mordre la poussière ,

Quand on l'attend le moins, fait un plus grand effort ,

Sort, frappe, tue, affomme, & regagne son fort.

Mais quel triste spectacle à ses yeux se présente !

Megate au bras trop foible , à l'ame trop constante ,

Malgré son corps usé , malgré ses cheveux blancs,

Déjà pour le rejoindre a percé quatre rangs.

Trois en restoient encor , & d'un ferme langage,

Courage , disoit-il , ô mon Prince , courage ,

Lors que d'un javelot qui lui perce le sein

La mort vient traverser son généreux dessein.

Megate attens, dit-il, attens, je vais te suivre ;

Tu m'apprens à mourir, si tu m'appris à vivre.

Trois fois d'un air tranquille il appelle Alcidas ;

On croit qu'il veut se rendre , & ces braves soldats

S'entrouvrent un moment. Chacun crie & se presse

D'appeller Alcidas pour l'honneur de la Grèce.

Généreux Alcidas, dit alors le Héros,

Après tant de travaux je cherche le repos.

Je ne puis cependant renoncer à la vie ,

Si de plus nobles mains elle ne m'est ravie.

Ou ta vie en un mot, ou ma vie, ou les deux
Doivent enfin borner ce combat hazardeux.

Telle dans un palais la bombe renfermée
Remplit tout de terreur, de flâme, & de fumée,
Brise, fracassé, abbat, & de chaque côté
D'un obstacle nouveau voit son cours limité ;
Puis tout à coup de poudre, & de feux épuisée,
Par un dernier effort en éclats divisée
Tombe sans mouvement, sans force, sans ar-
deur,

Et laisse les enfans mesurer sa grandeur.

Tel malgré tous les traits dont l'ennemi l'ac-
cable,

Le Héros va fraper un coup plus redoutable.

Il attaque Alcidas, le renverse à l'instant,

Et triomphe à la fin de ce fier combatant.

Mais il tombe lui-même, & couvert de blessures
Semble avoir terminé ses hautes aventures.

On l'emporte pour mort. Tous les siens étonnés

Du Ciel & de la terre alors abandonnés

Perdent toute esperance: ils prennent tous la fuite,

Et le Grec rallié se met à leur poursuite.

Tout reçoit le vainqueur, tout cede à ses ex-
ploits,

Et Larisse elle-même est déjà sous ses loix.

Au sortir de ses murs, sur la porte royale,
Paroît d'un vieux château la masse sans égale.*

Pendant que Proserpine, & les traits de l'amour
Domptotent le noir tyran de l'inférieure cour,

* La Bastille.

A l'envi de Neptune, & des hauts murs de Troye,
Pluton que transportoit une maligne joye
Fonda ce vieux château chef d'œuvre de ses
mains,

Spectacle formidable aux malheureux humains,
De rondeur, de grosseur, de distance inégale
Huit tours du bâtiment font l'imparfait ovale.

Cette fille du Ciel qui captive les yeux,
L'aimable symmétrie abandonna ces lieux.

Les fossés redoublés en leur vase écumeuse
Imitent d'Acheron l'onde sale & bourbeuse.

Cent grilles dans ces tours, cent portes, cent
verroux

Forment de noirs cachots, demeure des hiboux,
De hauteur, d'épaisseur partout démesurée,
Les murs au Soleil même en défendent l'entrée.

Tel fut l'amusement de ce dieu ténébreux.

Il s'admira lui-même en son travail affreux,
Sourit en regardant l'ouvrage épouvantable,
Et douta si l'enfer étoit moins agréable.

En ces sombres prisons le Prince infortuné,
Captif dans ses Etats en triomphe est mené,
Sans sceptre, sans sujets, sans serviteurs fidèles,
Sans force, sans vigueur, sans espoir, sans nou-
velles ;

Et pour comble de maux en ce triste séjour,
Il ne peut être encor sans vie & sans amour.

Qui pourroit retracer les cruelles tortures
Par qui l'art inhumain irrite ses blessures ?

Et le mortel dépit dont il est combatu,
De joindre tant de maux avec tant de vertu ?
Son grand cœur lutte en vain, & cherche à se
défendre ;

Ce magnanime cœur étoit prêt de se rendre,
Quand par les longs détours d'un sentier inconnu
A sa vigueur éteinte un secours est venu.

Ces mots, » Vivez cher Prince, & sçachez qu'on
» vous aime ; *

De ces mots ravissans le pouvoir est extrême.
Tel qu'à des maux anciens un malade arraché
Par un charme puissant à son bras attaché
Débile, mais ravi d'une telle merveille,
Doute si c'est un songe, & s'il dort, ou s'il veille.
Tel est dans sa douleur l'infortuné Héros.

Il ne cesse de lire, & relire ces mots,
En flate ses ennuis, en remplit sa memoire,
Les oppose aux regrets de sa première gloire.
Dans son cœur amoureux ces beaux mots sont
gravés :

Vivez & l'on vous aime, on vous aime, vivez.
Vivons, s'écrioit-il, Artélice l'ordonne.
Mais quoi ? vivre pour elle, & vivre sans couronne !
Qu'Eurymedon succombe à son mortel ennui,
Ou qu'il ait un destin digne d'elle & de lui.
Alors une autre fois à son ame flotante
D'Artélice en courroux l'image se présente,

* Allusion à une lettre que Mademoiselle de Soudery
eut l'adresse de faire tenir à Monsieur Pellisson dans la
Bastille.

Telle que sur l'Olympe il la vit autrefois,
 Avec l'arc & la flèche, & le riche carquois,
 Les bras à demi nus, en habit de guerrière,
 Aussi sage que belle, aussi douce que fière.
 Ses yeux noirs, vifs, perçans & plus beaux que
 le jour
 Brillent également de courage & d'amour.

Me faut-il donc un cœur d'une trempe com-
 mune,

Qui cede indignement aux coups de la fortune,
 Dit-il ? Vils sentimens éloignez-vous de moi !
 Oui, servir ma Déesse est plus que d'être Roi.
 Et l'amant fortuné qu'elle estime, & qu'elle aime
 De l'Univers entier attend le diadème.
 La fortune est changeante, & son seul change-
 ment

Ne laissant rien durer dure éternellement.

A ces mots consolans dans son ame abbatue
 L'esperance renaît, la douleur diminue,
 Le courage s'augmente ; & le Ciel envieuz
 Voit le tendre Héros encor victorieux ;
 Tel que l'a vû Pharsale en sa force indomtée
 Exterminer des grecs la troupe épouvantée,
 Tel on le voit encore écarter ses malheurs,
 Et dissiper enfin ses mortelles douleurs.
 Cent fois l'ingenieuse, & constante Artelice
 D'un soin si généreux lui rend le même office,
 Console à chaque instant ses plus cruels ennuis,
 Et change en jours serains ses plus obscures nuits.

O nuits, obscures nuits, dont le discret silence
 Cache de tant d'amour la douce violence,
 Vites-vous jamais rien dans l'empire amoureux
 Ou de plus surprenant, ou de plus généreux!
 En vain cent yeux ouverts font la garde sans cesse.
 Pour endormir Argus, Mercure a moins d'a-
 dresse;

Et le maître des dieux, esclave de l'amour,
 Abandonnant la foudre, & l'immortel séjour,
 Prend loin de sa Junon moins de formes nouvelles,
 Quand aux yeux des mortels il trompe les mor-
 telles,

Aigle, Cygne, Taureau, Feu, Serpent, Furieux;
 Ou qu'en riche métal il distille des cieux.

Par son activité la généreuse Amante
 Etonne le Héros, surpasse son attente,
 Sollicite Larisse encor pleine d'effroi,
 Entretient dans les cœurs l'image de leur Roi,
 Tache d'armer l'Épire, & pour comble d'audace,
 Appelle à son secours l'Illyrie & la Thrace.
 Le Prince en est confus; & dans ces doux trans-
 ports,

O merveille, dit-il, de l'esprit & du corps,
 C'est trop sur votre Amant remporter d'avan-
 tage;

Ah! du moins laissez-lui la gloire du courage.
 Que dis-je! triomphez. C'est assez pour mon
 cœur

De n'avoir jamais eu qu'un si digne vainqueur.

CHANT QUATRIÈME.

MUSÉS, c'est trop de sang, trop de bruit,
trop d'allarmes :

Ne passons point encor à de nouvelles larmes.
Montrez-moi pour un tems le Héros généreux
Au milieu de ses fers heureux & malheureux,
Et qu'un jour, quand mes jours comme vaine
fumée

N'auront laissé de moi qu'un peu de renommée,
Aux solitaires bords d'un rivage charmant,
Blessés d'un même trait la maîtresse & l'amant
Disent avec pitié, peut-être avec envie:
Sous le nom du Héros il dépeignoit sa vie,
Et les douces erreurs qui firent tant de fois
Un triste prisonnier plus content que les Rois.

Le Héros s'élevant audessus du tonnerre,
Tranquille voit de loin les fureurs de la terre.
En cent nobles travaux, en cent amusemens,
En tendres souvenirs, délices des Amans,
Il trompe la longueur de ses tristes journées;
Pour tout autre que lui bien plus infortunées.

Tantôt avidement de l'esprit & des yeux
Il revoit des Héros les exploits glorieux,
S'arrête à chaque effort de leur valeur extrême,
Sonde son propre cœur, s'interroge lui-même,
Et sent avec plaisir, malgré son long ennui,
Qu'aucun de leurs exploits n'est audessus de lui.

Tantôt l'œil attentif sur les tables sçavantes,
 Il voit des nations les bornes différentes,
 Puis d'un subtil pinceau les peint de cent couleurs,
 Comme un riche parterre à grands carreaux de fleurs.

Avec étonnement il voit la mer profonde,
 Et joindre & séparer les deux isles du monde.
 L'une passe pour fable, & les doctes écrits
 En parlent rejettés des vulgaires esprits;
 L'autre déjà connue, où l'art humain s'applique,
 Paroît sous trois grands noms Asie, Europe, Afrique.

Ici l'aimable Asie, & son climat riant
 Etend son long ovale, & gagne l'Orient
 Depuis l'antique Troye, & la mer sa voisine,
 Jusqu'aux bords reculés de la fameuse Chine,
 Fameuse de nos jours, & fameuse autrefois,
 Mais changeante en ses noms de même qu'en ses loix.

Bien moindre en sa largeur, l'illustre part du monde

Se resserre à dessein, ne veut pas être ronde,
 Et semble redouter les excès violens
 Et des climats gelés, & des climats brûlans.
 Là brille le pais de la toison dorée,
 Et Diane la grande en Ephése adorée;
 Ida, le mont Caucafe, & celui de Latmos
 Où dort Endymion d'un si profond repos,

Et celui qui plus fier de sa longue étendue
Sous le nom d'un Taureau se cache dans la nue.
Ici Myrrha, quoiqu'arbre, accoucha d'Adonis.
Là du vaste Orient les peuples infinis,
Divers en langue, en mœurs, ne regardent qu'un
thrône,

Et révèrent tremblans les murs de Babylone.
Il vous remarque aussi, Pactole aux flots dorés !
Et vous Inde, & vous Gange aux flots démesurés !
Et vous, monts d'Arménie où tant de gloire
éclate,

Où le Phafe, & le Tygre, & l'Araxe, & l'Euphrate,
Branches d'un même tronc, rapides vont cher-
chant

Le Nord & le Midi, l'Aurore & le Couchant.
Un bruit quoiqu'incertain, dont la source est sa-
crée,

L'oblige à révérer cette aimable contrée,
Où, sous un âge d'or, les mortels innocens
Virent le premier monde, & les siècles naissans.
Encore en la quittant, erre en sa fantaisie
Le beau nom d'Orient, la gloire de l'Asie.
O s'il pouvoit un jour, vainqueur des nations,
Voir fleurir sous ses loix ces belles regions !
L'Afrique qui les joint en monstres si fertile
Semble par cent efforts vouloir n'être qu'une
isle;

Mais de son grand triangle, encore l'un des bords
Vers la fin seulement résiste à ses efforts.

Là se montrent de loin les hautes pyramides ,
 Les mouvantes Cités des inconstans Numides ,
 Le grand Temple d'Ammon , le fabuleux Atlas ,
 Qui supporte le Ciel de la tête & des bras ,
 Bras longs & tortueux , dont le contour oblique
 En tant de régions a partagé l'Afrique ,
 Mais sous des noms divers & toujours glorieux ,
 Tantôt monts de la Lune , & tantôt char des
 Dieux ,
 D'où presque à chaque instant la campagne allar-
 mée

Voit sortir les éclairs , la flamme , & la fumée .
 Le Héros voit encor deux fleuves clairs & longs
 De la brûlante Afrique inonder les sablons :
 Le Nil si renommé de qui l'onde divine
 Etalant sa vertu cache son origine ,
 Et son noble rival , le malheureux Niger ,
 En sa course plus longue également léger ,
 Non moins fécond peut-être , & plus profond en-
 core .

L'injuste renommée ou s'en taît , ou l'ignore .
 Il s'en cache de honte , & d'un cours détourné
 Porte vers l'Occident son flot infortuné .

Que voi-je vers le Nord , où la docte peinture
 Rend d'un Dragon volant la terrible figure !
 C'est la superbe Europe , amour de Jupiter ,
 Qui déjà triomphante espere de dompter
 Les peuples du Midi , comme ceux de l'Aurore ,
 Et l'obscur Occident que l'Univers ignore .

Et que ne pourront point les enfans redoutés ?
 Elle tremble sous l'Ourse, & l'un de ses côtés
 Se tempere au milieu, puis s'échauffe, & puis
 brûle

Sur le détroit fameux des colonnes d'Hercule.
 Là de mers & de monts l'Ibere est remparé ;
 Puis vient la fiere Gaule au climat temperé,
 Qui regarde Albion couverte de ténèbres
 Jusqu'au premier César, & ses armes célèbres.
 Puis cinq peuples divers sous le nom de Ger-
 mains ,
 Grossiers, mais innocens , bons , généreux , hu-
 mains ,

Puis le gelé Sarmate , & les peuples de l'Ourse ;
 Où des maux de l'Europe est la fatale source.
 O malheureuse Europe ! ô peuples reculés ,
 Tels que de fiers torrens au printems degelés !
 Où va de vos exploits le funeste ravage ?
 Remplissez l'univers de sang & de carnage.
 Renversez, j'y consens , le thrône des Césars ,
 Mais épargnez du moins les Lettres & les Arts.
 Le Héros méprisant leur barbare rudesse
 Revient à l'Illyrie , à la Thrace , à la Grèce
 Qui voit d'un œil jaloux les rivages Latins ,
 Et la noble Italie aux fortunés destins ;
 La seconde en sçavoir , la premiere en courage,
 Que la Mer environne , & l'Apennin partage.
 Le Prince voit encor les fleuves plus fameux ,
 Tanais , Borystène , Istre aux flots écumeux ;

Et le Rhône, & le Rhin, qui voisins en leur source
 Prennent de deux côtés une contraire course ;
 Et le large Erydan aux triomphantes eaux ;
 Et le Tybre, & la Seine alors obscurs ruisseaux ;
 Puis les Golphes divers, retraite de Nerée ;
 Et du vaste Océan la largeur ignorée,
 Où le fameux Genoïs, après cent maux divers
 Trouva pour nos ayeux un second Univers,
 Grand, riche, aimé du ciel, fertile en choses ra-

res,

Malheureux seulement aux vainqueurs trop bar-
 bares.

Là le Héros s'arrête ; & plus audacieux
 A la terre, à la mer il veut joindre les cieux ;
 Voit sur l'airain mouvant les deux poles du mon-
 de,

Et les cercles divers de la machine ronde ;
 Et les yeux de l'Olympe incessamment ouverts
 Gouverner, ou du moins éclairer l'Univers ;
 L'invariable accord des étoiles constantes,
 Et les justes erreurs des étoiles errantes.
 Qui fait croître, & décroître, ou mourir à nos
 yeux

La Lune, quand on croit qu'elle descend des
 cieux.

Quelle hâte si grande, au déclin de l'année ;
 Emporte tout-à-coup la rapide journée ;
 Et par quel artifice en ses douze maisons,
 L'Auteur de la lumière, & Pere des saisons,

Qui se montre & se cache à divers intervalles,
Qui fait incessamment à courses inégales,
Avare & liberal de ses riches clartés,
Ici de longs hivers, & là de longs étés,
Par tout également au bout de sa carrière
A fait six mois de nuit, & six mois de lumière.

Ainsi diversément s'occupe le Héros,
Et trouve en ses ennuis un tranquille repos.
La Lyre; & du craïon l'imparfaite peinture,
Qui de blanc & de noir fait toute la nature;
Une forêt mobile & d'arbres, & de fleurs
Lui font même à leur tour oublier ses douleurs.
Mais enfin qu'il s'occupe, ou qu'il se divertisse,
Rien ne lui fait jamais oublier Artelice.

O beau lait de Junon ! ô beau sang de Vénus !
Roses & lys, dit-il, foyez les bien venus.
Hyacinthe au teint vif, Hyacinthe au teint blême !
Toi Narcisse moins beau, mais trop beau pour toi-
même !

Toi fleur de Meléagre ! & toi fleur du Soleil !
Toi charmant Adonis en beauté sans pareil,
Maintenant Anémone au moindre vent trem-
blante !

Et toi Tulippe encor, noble & belle incon-
stante,

Qui vrai Cameléon entre les autres fleurs
Fais gloire si souvent de changer de couleurs !
Fleurs d'Orange, Jasmins, Grenades où s'étale
Le royal diadème, & la pourpre royale !

Il faut bien vous aimer. L'objet de mon amour
 Vous aime , & de ses mains vous cueille tour à
 tour.

Mais , Dieux ! que vos beautés imitent mal les
 charmes

Qui causent tout ensemble , & consolent mes
 larmes !

Ainsi l'amour pour lui se rencontre en tous
 lieux ;

Il le voit sur la terre , il le voit dans les cieus.
 Si l'histoire l'arrête ; eh ! quel cœur magnanime,
 Dit-il , fut sans amour , & ne brûla sans crime ?

Si la Lyre le charme , & ses doctes chansons ;

Appollon amoureux en inventa les sons.

S'il peint ; à son esprit Artelice est présente.

Si des astres il voit la carrière brillante ;

Qui combatta , dit-il , l'enfant imperieux

Qui dispose à son gré des astres radieux ,

Astres qui presque tous , quand on en sçait l'hi-
 stoire ,

Ont tiré de ses feux leur lumière & leur gloire ?

S'il voit des nations les climats differens ;

Là les hommes sont nains , dit-il , ici géans :

Ils n'ont là qu'un grand œil dans un affreux vi-
 sage :

Ceux-ci manquent de bouche , & n'ont point de
 langage.

Là l'homme mange l'homme en repas inhumains.

Il vit là sans esprit , sans gloire , sans desseins.

Là, fans art, & fans fer, & fans connoître encore
 Les fertiles moissons dont la plaine se dore.
 Là, plus stupide encor, & moins digne du jour,
 Sans loix, sans Rois, sans toits, mais jamais
 fans amour.

O tout puissant amour ! ô douce, ô rendre flamme ;

Eh, qui pourroit jamais te bannir de son ame ?

Au terrible château, sur les solides tours
 S'élève une terrasse en obliques détours,
 Dont l'extrême hauteur voisine de la nue
 Laisse libre aux regards toute leur étendue.

Là, par grace souvent le Héros glorieux
 Respire un air plus libre, & plus proche des cieux,
 Grace qui renouvelle en sa triste pensée
 Les plus fâcheux objets dont son ame est blessée.

Larisse est à ses piés, mais non comme autrefois
 Qu'elle venoit en foule y recevoir des loix.

Il la voit à regret cette Reine des villes
 Qui porte dans son sein deux florissantes Isles.
 Le Pénée argenté les lave de ses eaux.

L'une paroît superbe en bâtimens nouveaux.

Du Temple de Thémis la seconde est ornée,
 Et du plus beau des ponts sa longueur est bornée.
 Alcandre sage Roi, grand, magnanime, hu-
 main,

Y semble respirer en sa masse d'airain.

Puis d'un royal palais les hautes galeries,
 Et d'un vaste jardin les campagnes fleuries

Que des arbres touffus ceignent de toutes parts,
 Bordent le beau rivage, & gagnent les remparts,
 Suivis d'arbres égaux en longues avenues,
 Dont l'image est dans l'onde, & se peint dans
 les nues.

D'un soin laborieux l'Etranger étonné,
 Et sur ses propres pas mille fois retourné
 Compte huit Ports, dix Ponts, trente Places;
 vingt Portes.

Cent mille Combatans font ses Tours les plus
 fortes.

En seize Régions ses peuples divisés
 De trente sources d'eau sont encore arrosés.
 En cinquante Palais s'élève la jeunesse*
 Aux Arts où triompha l'ingenieuse Grèce.
 Deux cens Temples ouverts, & plus de mille
 Autels

Célébrent jour & nuit l'honneur des Immortels.
 Les Palais sont sans nombre; & l'on croit à toute
 heure

Des Rois, ou des Géans voir la haute demeure.
 En mille endroits divers à grands flots inégaux
 Roule l'amas confus d'hommes & de chevaux,
 Aux Temples, aux Jardins, aux Places, aux
 Théâtres,

Aux portes des plus Grands dont ils sont idolâtres.
 D'âge, de mœurs, de langue, & de sort differens,
 Ils courent agités de soucis dévorans;

* L'Université.

Et tous, ou presque tous, ô foiblesse importune !
 Exaltent le bonheur, & blâment l'infortune.
 Que ce triste spectacle, hélas non attendu,
 Montre bien au Héros tout ce qu'il a perdu !
 Accablé quelquefois de douleurs inhumaines,
 Il détourne ses yeux aux campagnes prochaines.
 Là, paroissent de loin les sepulchres des Rois ; (a)
 Là, les superbes arcs élevés autrefois
 Pour conduire à Larisse en routes différentes (b)
 Captives dans le plomb les fontaines errantes,
 Là, le fameux Penée en son paisible cours
 D'un tortueux Serpent imite les détours.
 Ici la longue plaine est à demi déserte.
 Là, de jaunes épis la Campagne est couverte.
 Ici de Pampres verts, là de noirs Cerisiers ;
 Là, pour toute moisson, d'agréables Rosiers ;
 Et plus loin un vallon qui se cache à sa vue
 De joye & de douleur rend sa grande ame émue.
 Non loin du mont Olympe au sommet élevé,
 Où le souffle des vents n'est jamais arrivé,
 Et plus près cependant du mont de Pierie,
 L'aimable Titaresse (c) arrose une prairie,
 Puis va dans le Penée, où d'un soin curieux
 Il ne confond jamais son flot imperieux,
 Comme branche du Styx, dont les ondes sacrées
 Des hommes & des Dieux ont été reverées.
 A sa large embouchure, au milieu de ses flots
 S'éleve un riche Temple ; on le nomme Delos,
 (a) S. Denis. (b) Aqueduc d'Arccueil. (c) La Marne.

Il a même figure, il a même Déesse.
 En marbre Parien épuisant son adresse
 Corinthe industrieux avec étonnement
 A la noble grandeur joint le docte ornement.

Six filles d'un seul sang, jeunes, nobles, &
 belles

Y servent les Autels aux Fêtes solennelles,
 Race d'Endimyon, Roy d'Elide autrefois,
 Qui se mêla depuis au sang de mille Rois.
 Telle est la loi du Ciel pour la race sacrée,
 Nul sang, s'il n'est royal, n'y peut avoir entrée.
 Nulle fille à l'Hymen ne peut donner sa foi,
 Si des mains de Diane elle n'accepte un Roi.

A trois lustres passés, la charmante jeunesse
 S'engage pour six ans à servir la Déesse.
 Elle en jure six fois par ces flots immortels,
 Au bord du Titarese, aux piés de six Autels,
 Par qui le Roi des Dieux, pere de la Nature
 N'ose même jurer, ou n'ose être parjure.
 Et du Ciel outragé le courroux véhément
 Puniroit de la foudre un téméraire Amant,
 Qui d'un amour indigne, ou d'un desir profane
 Oseroit offenser les filles de Diane.
 Pour elles les Rois seuls, au milieu de leurs vœux,
 Ont droit de soupirer de legitimes feux.

Au retour du Printems, quand déjà la contrée
 De nouvelle verdure & de fleurs est parée,
 Au Temple renommé s'assemblent tous les ans
 Rois, Princes, & Sujets de climats differens;

Sur six nobles chevaux les Royales Prêtresses,
 Pareilles à Diane, en Nymphes chasseresses,
 Se montrent à la chasse, & cent moindres encor;
 Mais leur arc est d'argent. Les six le portent d'or.
 Des cent chevaux tous noirs la noirceur est extrême ;

Et les six en blancheur passent la neige même.
 La housse en est de pourpre ; en perles tout autour
 Paroit l'arc de Diane avec l'arc de l'Amour.
 L'or se mêle par tout. Rois, Princes, Populace
 En trois corps séparés suivent la noble chasse,
 Qui vers les Monts voisins gagne le fort des bois,
 Où Diane elle-même apparoit quelquefois,
 Couvre tout de sa gloire, & de ses mains puissantes

Forme en ces tendres cœurs cent amours innocentes.

La chasse se retire ; & les Rois au retour
 Diversément touchés ou d'estime, ou d'amour,
 Chacun suivant ses yeux, d'une rose nouvelle
 Des filles de Diane honore la plus belle ;
 Et la Rose en valeur passant les diamans
 Montre en leurs belles mains le nombre des Amans.

A la sixième chasse, en la sixième année
 Paroit des Rois amans la troupe infortunée,
 Tous aux piés des Autels, pour finir leurs travaux;
 Quand d'un antre profond nommant l'un des Rivaux,

La Déesse deux fois lui dit : Je vous la donne ;
 Et ces mots sont suivis d'une riche couronne,
 Qui sur l'Autel posée attend la sainte voix
 Pour livrer chaque Nymphé au plus heureux des
 Rois ;

Et jamais la Déesse , à leurs desirs contraire
 Ne les blesse d'un choix qui puisse leur déplaire.

En un semblable jour , l'infortuné Héros
 Vit l'objet de ses vœux , sans perdre le repos.
 Deux fois il l'honora de la rose nouvelle ;
 Et ses yeux seulement la crurent la plus belle.
 Mais sa fiere raison se rendit à son tour.
 Deux ans leurs jeunes cœurs ont vécu sans amour ;
 Deux ans leurs cœurs touchés ont vécu d'espe-
 rance ;

Deux ans restoient encore à leur longue souf-
 france.

Aimable Titarése aux rivages charmans !
 Hélas , combien de fois ces malheureux Amans
 Par d'amoureux sermens, & d'amoureuses plaintes
 T'ont-ils dit le secret de leurs ames atteintes ?

Par ces eaux, disoit-il, redoutables aux Dieux,
 Vous seule avez mon cœur, & plaisez à mes yeux.
 Par ces eaux, disoit-elle, aux Dieux si redoutables,
 Vous seul avez pour moi des qualités aimables.
 Avant, dit-il, avant que je cesse d'aimer,
 Ces beaux flots cesseront de courir à la mer.
 Avant que de changer, d'une soudaine course
 Je les verrai, dit-elle, aller droit à leur source.

Hâte-toi !

Hâte-toi, disoit-il, ardent pere du jour.
 Non, arrête; je voi l'objet de mon amour.
 Je vous hais, disoit-elle, ô cruelles années!
 Non, tant qu'il m'aimera, vous serez fortunées.

Un tendre souvenir de ces tems trop heureux
 Blesse, & flate aussitôt le Héros amoureux.
 Comment se consoler privé de ce qu'il aime!
 Comment perdre courage! Artelice est la même.
 Son amour à l'instant dissipe ses douleurs,
 Comme un brillant Soleil les épais vapeurs.
 La joye est en ses yeux; & rompant le silence,
 Si la valeur, dit-il, si la noble clémence,
 Si la sainte équité, reste du siècle d'or,
 Faisoient regner les Rois, je regnerois encor.
 Mais, malgré vos rigueurs, malgré votre injustice,
 Destins! je regne encor dans le cœur d'Artelice.

CHANT CINQUIÈME.

DANS le Ciel pendant tous les Dieux assés,
 semblés,
 D'une éternelle joye incessamment comblés,
 Sur de hauts thrônes d'or encore assis à table,
 Se faisoient de nos maux un spectacle agréable.
 Rien n'égale à leur gré les erreurs des mortels.
 L'un de son sacrilege élève des Autels,

Sans parole , sans foi , sans bonté , sans justice ;
 Mais tous les jours aux Dieux il fait un sacrifice ,
 Et déguisant en vain son cœur malicieux
 Ne trompe cependant les hommes , ni les
 Dieux.

L'autre est vieux , sans enfans , sans héritiers
 qu'il aime ,

Et de ses propres biens il se prive lui-même.
 L'autre d'un vain éclat faisant sa passion ,
 Dans le rapide cours de son ambition ,
 La condamnant toujours , ne cesse de la suivre ,
 Meurt enfin , sans jamais trouver le tems de vivre.
 Cet autre chimerique en immortalité
 Quitte pour bien écrire & repos & santé ,
 Et malgré ses efforts a le triste avantage
 De survivre lui-même à son pénible ouvrage.
 L'un dans les dignités n'aspire qu'à monter.
 L'autre sur le sommet ne peut se contenter.
 Et parmi tant d'erreurs , les Amans misérables
 Aux yeux des Immortels sont les plus pardon-
 nables.

L'endroit bien ridicule est aux plus importans ,
 Et les foux sont moins foux que les sages du tems.
 Momus de qui l'adresse est toujours sans égale ,
 Et qui seul vaut d'Acteurs une troupe Royale ,
 Ouvrant une fenêtre adevant de nos cœurs
 Les joue en cent façons , en cent gestes moqueurs ,
 L'Avare ambitieux , le Poltron téméraire ,
 Le Fou que l'on croit sage , & le Fou qui croit plaire ,

L'Immortel qui se meurt, l'Heureux infortuné,
L'Esclave sur le trône, ou le Roi gouverné,
Et cent autres encor que son docte artifice
Ne fait que copier sur notre humain caprice.

Quand le haut Jupiter, d'un ton plus sérieux,
La vertu cependant des hommes fait des Dieux,
Dit-il, vous le sçavez, ô magnanime Hercule,
Qui dès lors méprisant la troupe ridicule,
A cent nobles travaux portant vos fortes mains,
Vous tirâtes du rang des malheureux humains.
Voyez d'Eurymédon la constance invincible,
Plus digne qu'on l'admire en un cœur si sen-
sible.

Il brave la fortune, & son adversité,
Sans Sceptre, sans grandeur, même sans liberté,
Qui, j'ose l'avouer, au milieu de ses chaînes,
Je crains que nos plaisirs ne vailent pas ses pe-
nes ;

Et je n'aurois point eu de plus grands sentimens,
Si le Ciel fût tombé sous l'effort des Géans.

L'Amour en cet instant, qui, comme enfant
folâtre,

En cent vermeilles fleurs passant des doigts d'al-
bâtre,

Les formoit en festons, & d'un soin curieux

En vouloit couronner & Déeses & Dieux ;

Grand Dieu ! c'est moi, dit-il, & ma vertu puis-
sante

Qui soutiens du Héros la vertu chancelante,

Quand la Fortune & Mars cedant à leur courroux ,

Mais foibles contre moi, l'accablent de leurs coups.

La troupe d'Immortels de Nectar arrosée.
Néglige son discours, ou le tourne en risée.

Il part impétueux, brulant de faire voir
Combien sur le Héros son bras a de pouvoir.

Puis il fera connoître, en son courroux terrible,
Combien aux Immortels ce bras même est sensible.

Il descend, comme un trait, du céleste séjour.

L'air de feux embrasé ne respire qu'amour.

Il est en un moment dans l'aimable Larisse.

Il fait qu'Amphianax brule pour Artelice ;

Puis subtil artisan de mystères douteux
Sème de vains soupçons contre ces nouveaux
feux ;

Séduit pour son dessein cent langues mensongères ;

Et jette cent erreurs dans les esprits vulgaires.

On parle d'un traité, puis d'un enlèvement,

Enfin d'un mariage, & d'un consentement.

Cependant le Héros, dans son malheur extrême,

Ne voit rien, n'apprend rien de cet objet qu'il aime.

Et déjà vingt Soleils ont achevé leur tour,

Qu'il doute de sa vie, & non de son amour.

On l'aura mise aux fers, & d'une main profane

On aura violé les autels de Diane.

est-moi, dit-il, c'est moi qui cause son malheur,
ce mortel surcroît manquoit à ma douleur.

ommes, Dieux, & destins! s'il faut que je pé-
rissé,

que vous a fait, cruels, l'innocente Artelice!

De soucis dévorans on le voit se ronger,
quand un garde Numide à l'accent étranger,
ou pour lui rendre office, ou bien dans sa ru-
desse,

montrant qu'il sçait parler comme l'on parle en
Grèce,

ou pensant l'amuser d'un innocent discours,
qui vient d'Amphianax raconter les amours.

Tout change, lui dit-il, Prince, prenez courage,
et toujours le beau tems revient après l'orage.

L'aimable Amphianax, le plus beau des humains,
d'Artelice naguere éprouvoit les dédain:

Longtems à son amour elle a fait résistance,
et couvert sa pudeur d'un peu de violence.

Mais enfin elle a pris des sentimens plus doux,
et ce Roi de Corinthe en doit être l'époux.

La Déesse y consent & d'un nouveau miracle,
avant le tems fatal a rendu son oracle;

et ce jour remarquable aux Princes amoureux:
Du plus infortuné fera le plus heureux.

Moi-même, ajoute un autre, en la place d'Achille:

Près du Temple d'Hymen j'ai vû la longue file
Des Prêtres couronnés qui menaient aux Autels

l'Hecatombe sacrée à tous les Immortels.



Les têtes des Taureaux de festons sont parées.

Chaque Genisse blanche a les cornes dorées.

Quels mots pour le Héros ! peut-il les écouter ?

Croira-t-il ce discours ? A-t-il lieu d'en douter ?

Mais voici de son cœur le plus cruel supplice,

Hélas ! en cet instant l'Amour en est complice,

Alfinte l'un des siens, & l'un des plus zelés,

Par trois mots avec peine entre ses mains coulés,

Trop credule sujet, serviteur trop fidèle,

Lui confirme à son tour la funeste nouvelle.

C'est alors qu'accablé des injures du fort,

Son cœur, pour tout espoir, ne songe qu'à la mort.

Tu n'es plus ma douleur, ô superbe Larisse !

Il étoit sur les tours de l'affreux édifice.

Le Ciel, dit-il, le Ciel a changé mes travaux,

Et tu fais aujourd'hui le moindre de mes maux.

Tu le vois, Titarése ! & ton lâche murmure

N'implore point les Dieux pour venger ce parjure !

Et ton onde infidelle écoute tous les jours

De ces nouveaux Amans les perfides discours !

Et tes flots qui devoient d'une soudaine course,

Quand elle changeroit, remonter vers leur source,

Coulent encor de même, & ne sont point allés

Représenter au Styx les sermens violés.

O Diane, ô Diane, à mon amour contraire !

Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait qui te puisse déplaire ?

Loix, promesses, autels, délais, sermens, ni vœux,

N'ont donc aucun pouvoir que pour les malheu-

reux !

Destins, si quelquefois la voix des misérables
A ses tristes accens vous trouva pitoiables,
Si vous êtes touchés de mon cruel tourment,
Ecoutez mes souhaits ! rendez-moi seulement,
Pour Sceptre, pour Grandeur, pour Puissance
Royale,

Le lâche Amphianax aux plaines de Pharsale.

Qu'il vainque, ou que je vainque, & que perdant
le jour

Je perde, s'il le faut, l'espérance & l'amour !

Bras trop infortunés, & vous armes d'Achille,

Vantez-moi désormais la valeur inutile.

Au lieu de tant de sang vainement répandu,

Il falloit perdre alors celui qui m'a perdu.

Il faut le perdre encor. Mais je parle aux murailles,

Et ce n'est point ici qu'on donne des batailles.

A ces mots, il s'égare ; & d'un air furieux

Sur la brillante écharpe il arrête ses yeux.

Et toi, dit-il encor, & toi de qui la vue

Me charmoit autrefois, & maintenant me tue !

Trop aimable présent, quand les Dieux l'ont
permis,

Aujourd'hui le plus grand de tous mes ennemis !

Sois témoin de ma perte. Ah ! bouche criminelle,

J'étois bien moins vaillant que vous n'étiez fielle !

Il falloit aux combats, me disiez-vous alors,

De mon cœur trop ardent retenir les transports !

Vous ne viviez, hélas, que de ma seule vie !

Vous la rendez heureuse ; elle est digne d'envie.

C'est ainsi que vos mains la devoient couronner.
 Je vous l'ai bien gardée ; il faut vous la donner,
 Ingrate. En ce moment une tendresse extrême
 Lui fait apprehender de blesser ce qu'il aime.
 Il la révere encor toute ingrate qu'elle est.
 Il l'aime en cet instant ; en cet autre il la hait.
 Il s'attendrit encor ; & son cœur misérable
 A presque deviné qu'elle n'est point coupable.
 Mais un moment après, tout ce qu'il a d'ennui,
 Ce qu'il fut autrefois, ce qu'il est aujourd'hui,
 De ses foibles amis la lâche ingratitude,
 De sa noire prison l'affreuse solitude,
 Funestes conseillers d'un violent effort,
 Viennent l'entretenir des douceurs de la mort.
 Je ne sçai quoi de grand éclate en son visage,
 Et son désespoir même est rempli de courage.
 Trois fois il voit la terre execrable à ses yeux,
 Et trois fois ses regards se tournent vers les
 Cieux.

O qui que vous soyez, qui gouvernez le monde,
 Soit aveugle Caprice, ou Sagesse profonde,
 Dit-il, Dieux, ou Destins, hélas trop rigoureux !
 Vous avez le secret de faire un malheureux.
 Je me rends ; & mon cœur vous cede la victoire.
 Je voi ce qui vous manque en cette haute gloire :
 Eurymedon vivant vous est trop odieux.
 Attendez un moment. Voiez, Destins, ou Dieux,
 Et vous à mon amour moins juste, & plus cruelle,
 Si j'avois mérité d'aimer une infidelle.

Il dit ;

Il dit ; & tout à coup , & sans plus balancer ,
 Par une brèche ouverte on le voit s'élançer.
 Les Gardes effrayés accourent à son aide ,
 Mais en vain , & le mal est déjà sans remede.
 L'Amour en est surpris ; & touché de douleur ,
 Au milieu de sa chute , il en fait une fleur.
 Son teint pâle & défait , son écharpe dorée
 Ont d'un jaune brillant sa feuille colorée.
 Ses amoureux soupirs , & sa mourante ardeur
 Se changent aussitôt en agréable odeur.
 O trop fidèle amant ! ô sujet trop fidèle !
 Je te perds , dit l'Amour , & ton destin t'appelle :
 Ce sont mes traits cruels qui te percent le flanc.
 Je demandois des pleurs ; tu me donnes du sang ,
 Mais apprend quelle gloire enfin t'est réservée.
 La première des fleurs , & la plus élevée ,
 Tu viendras annoncer sur le plus haut des tours
 Le retour du Printems , le regne des amours.
 Ciris * fera ton nom , nom qu'à Sparte on révere
 Pour l'aimable Adonis , la douleur de ma mere ;
 Et par ce nom fatal , des peuples infinis
 Confondront ton histoire , & celle d'Adonis.
 Mais , malgré les erreurs de la troupe ignorante ,
 Ta gloire quelque jour sera plus éclatante.
 Des siècles passeront ; & la Grèce à son tour ,
 Barbare , ignorera lettres , armes , amour.

* V. Hesychius au mot Κίρις : ce mot est grec , & signifie Seigneur , Roy ; les Lacedemoniens appelloient ainsi Adonis.

Cent Rois victorieux, cent Conquérans célèbres
Ne seront plus que poudre, & qu'épaisses téné-
bres,

Quand un Roy (a) bien plus grand, que tu ne
fus jamais,

Illustre dans la guerre, illustre dans la paix;
Vainqueur des flots mutins, & malgré les tem-
pêtes,

Pour moi seul arrêtant le cours de ses conquêtes;
Le quatorzième en nom, le premier en grandeur,
Remplira l'Univers de sa vive splendeur.

Sous son Sceptre puissant les lettres & les armes
Partageront les cœurs amoureux de leurs char-
mes.

Déjà, quoique de loin, du milieu des beaux arts
Une grande lumière éblouit mes regards;
Une fille éclatante, (b) aux vertus plus qu'hu-
maines,

A qui doivent céder & Greques & Romaines,
Mère de cent Héros, (c) plus heroique encor,
Qui chérira ton ombre, & ton feuillage d'or,
Et par qui mon grand nom étendra son empire,
Du Levant au Couchant, sur tout ce qui respire.
Un Chantre de son tems, & non pas le dernier,
Comme toi malheureux, comme toi prisonnier,
Esclave comme toi d'Amour & de la Gloire,
En vers dignes de vivre écrira ton histoire,

(a) Louis XIV. (b) Mademois. de Scudery. (c) Ses Romans

Trompant dans ses malheurs, avec quelque plaisir,
 fir,

Sa cruelle douleur, & son triste loisir.
 Et s'il faut te le dire, Artelice est fidèle,
 Et doit mourir pour toi, comme tu meurs pour
 elle.

Ainsi parloit Amour, & la nouvelle fleur
 Prend à ces derniers mots une vive couleur,
 De son nouveau destin paroît être contente,
 Et semble le marquer par sa feuille tremblante.

Tel fut d'Eurymédon le trépas glorieux;
 Il ne fut que trop grand, & trop égal aux Dieux.
 Tel fut de sa grandeur le rigoureux supplice.

Que devint à son tour la constante Artelice ?
 Quel fut son désespoir ! quel son emportement,
 En voyant au tombeau son malheureux Amant !
 Les Muses me l'ont dit ; mais ce récit funeste
 N'est déjà que trop long, sans y joindre le reste.
 Pour un tems plus heureux réservons ses malheurs,
 Et pour un nouveau chant de nouvelles douleurs.

O fille incomparable, en vertus éclatante,
 Qui de l'honnête amour étiez la longue attente,
 Merveille de notre âge, adorable en bontez,
 Vous me verrez un jour, & vous le méritez,
 Plein des doctes transports de Rome, & de la
 Grèce,

Dépeupler de bouquets les vallons du Permesse,
 Et joignant un beau choix au plus noble hazard,
 La fureur à l'adresse, & la nature à l'art,

Couronner vos vertus de cent fleurs immortelles
 Qu'un siècle laisse à l'autre également nouvelles.
 Mais pendant que le tems , trop long selon nos
 vœux ,

Me ramène à pas lents un destin plus heureux ,
 Aimez , aimez Acante , * & faites vos delices
 De ces fleurs qu'il vous cueille au bord des pré-
 cipices ;

Ou dans son infortune il fera voir un jour
 Que la tendre amitié ne doit rien à l'amour ,
 Et succombant enfin à sa douleur profonde ,
 D'une nouvelle fleur il ornera le monde.

* L'Auteur.

F I N.

Εἰ μοι καλά πέλει τὰ μελύδεια , ἢ τὰδε μέγα
 κῦδος ἔμοι θύσονται τὰ μοι πάρος ὤπασε Μοῖσα ;
 Εἰ δ' οὐκ ἄδ' ἔα ταῦτα , τί μοι πολὺ πλῆρονα μοχθῶν
 Bion. Idyll. 8.

*Si pulcra sunt mea carmina , vel illa sola
 Gloriam afferent qua jam antea mihi præbuit
 Parca ;
 Sin illa non probantur : quid est quod amplius
 laborem ?*

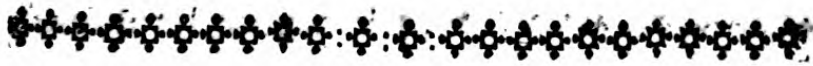




P O E S I E S

D E

M. PELLISSON.



LIVRE TROISIEME.

POESIES MORALES.

EPI TRE

A M. CONRART.



CONRART, je sens ma verve, &
la Muse m'inspire
Je ne sçai quelle humeur d'Epître
ou de Satire.

Écoute-moi de grace, & pour quelques momens
Quitte livres, amis, lettres, & complimens.

Le Ciel qui voit la terre au vice abandonnée,
Les monstres adorés, la vertu détrônée,
Même au pied des Autels régner l'impiété,
Et parmi les humains tant d'inhumanité,

G ij

Les condamne ici-bas à vieillir pour leurs crimes,
De la gloire , ou de l'or miserables victimes.

Quelques-uns seulement les plus chers favoris ,
Bons citoyens , bons fils , bons freres , bons maris
Comme toi , cher Conrart , francs de toute autre
envie ,

Ont loisir de goûter les plaisirs de la vie.

Les beaux jours du Printems , l'Automne avec
ses fruits ,

Le cours des mois , des ans , & des jours , & des nuits ,
La fraicheur des vallons , l'abondance des plaines ,
Le souffle des Zephirs , le doux bruit des fontaines ,
Des oiseaux amoureux les mignardes chansons ,
Tout l'Univers entier nous crie en cent façons :
Vivez & benissez celui qui vous fait vivre.

Mais nous n'en ferons rien ; il vaut mieux faire un
livre ;

Il vaut mieux s'enrichir ; nos parens , nos neveux
Nous auront dans la bouche , & nous croiront
heureux.

L'un composé un Roman , un Poème , une Histoire ,
Cherchant de tous côtés le chemin de la gloire :
En vain , car ses écrits meurent sans faire bruit ;
Peu de tems les a faits , peu de tems les détruit.
L'autre , qui plus sensé n'entreprend qu'un ou-
vrage ,

Choisit mot après mot , revoit page après page ;
A toute heure , en tous lieux rumine son dessein ,
Le lime , le polit , en retire la main ,

Puis l'y met de nouveau : tel quel l'Astre du monde,
Qui sur le dos voûté de la machine ronde
Repassant mille fois & mille fois encor
Du plomb fait de l'argent, du cuivre fait de l'or.
Le voilà sur les pas de Virgile & d'Hoface.
Oui son nom respectable ira de race en race ;
Mais cependant ô siècle ! ô sort trop inhumain !
Un ouvrage immortel le fait mourir de faim.
Tel qui fait , fans penser à ces races futures ,
Au lieu de bons écrits , de grosses écritures
Qu'on achète par rôle , & tel de qui l'emploi
Consiste à bien voler le Public & le Roi,
Ont bien plus de profit, sont bien plus à leur aise.
Mais, Muse, qu'as-tu dit ? Muse, ne t'en déplaife,
Prens l'éponge à la main, efface tous ces mots,
Car tu viens de parler comme parlent les fots.
Quoi ? sont-ils à leur aise, eux de qui l'abondance
N'est, pour en bien parler, qu'une haute indigence,
Qui demandent toujours, qui jusques au trépas
Méprisent ce qu'ils ont, cherchent ce qu'ils n'ont
pas ?

Ce fou voit tout à lui, tout le monde lui donne.
Un peuple de valets nuit & jour l'environne ;
Et sa vaste maison d'un & d'autre côté
Ceinte de grands jardins respire en liberté.
Cependant tout lui nuit, lui déplaît, l'importune.
Impudent, oses-tu t'en prendre à la fortune !
Toi qui dans ton palais es servi comme un Roi,
Et de qui les cochers sont mieux vêtus que moi ?

Scais-tu ce qu'il te faut, dans l'ennui qui te presse
Un peu moins de sottise, un peu moins de richesse.

C A P R I C E C O N T R E L' E S T I M E

A S A P H O.

D O N C je ne dois plus prétendre
D'arriver un jour à *Tendre* :

Donc jamais sans être aimé,
Je ne serai qu'estimé !

Sapho , je veux que ma rime
Berne cette vaine estime ,
Monstre aussi lâche que fin ,
Qui cache son noir venin
Sous un nom un peu moins rude
Que celui d'ingratitude.

A vous seule je prétens
D'en donner le passetems ;
Ecoutez , fille divine ,
De ce monstre l'origine.

En ce siècle bienheureux,
Où vivoient les Demi-dieux,
L'estime étoit inconnue,
Et l'amitié toute nue ,
Seule maitresse des cœurs ;
Les combloit de ses douceurs ;

Quand la foi, quand les paroles
Furent de vaines Idoles,
L'Estime, en ce changement,
Pour pere eut le compliment,
Pour mere l'indifference,
Qui lui donnèrent naissance,
Je vais d'un coup de pinceau
Vous peindre un couple si beau.
Pour la prude indifference,
Vous la connoissez, je pense,
Et peutêtre un peu trop bien.
Plût à Dieu qu'il n'en fût rien !
Cette belle, glorieuse,
Imperieuse, ricuse,
Croit l'amour une chanson.
Elle a pour cœur un glaçon ;
Et d'une façon hautaine
Suit le plaisir, fuit la peine ;
Mais dans ses foibles desirs
N'a que de foibles plaisirs.
Ainsi le destin assemble
Le bien & le mal ensemble.
Son bon ami compliment
Est un bon Seigneur Normand,
Grand, bien fait, de bonne mine,
Dont le poil à la blondine,
Bouclé, poudré, pommadé,
Cache un visage fardé.

Ses pas font des reverences ;
 Il a mille complaisances :
 Toujours prêt à cajoler ;
 Se piquant de bien parler
 Et même de bien écrire,
 Mais sujet à se dédire.
 Pour vous le dire en un mot,
 Un peuple nombreux, mais sot,
 L'estime un grand personnage,
 Un petit peuple, mais sage
 Ne l'estime qu'un grand sot,
 Qu'un Lanternier, qu'un Falot ;
 Qui pour ame , & pour courage ;
 N'a que vent , & que langage.

Or, comme il alloit un jour
 En cent lieux faisant sa cour,
 Partout semant ses fleurettes,
 Pour attraper des coquettes ;
 Ou dupant les Apprentifs
 Par de longs superlatifs ;
 Il rencontra par le monde
 L'indifference la blonde,
 Nymphé véritablement
 Digne d'un si noble Amant.
 Ils se virent , ils s'aimèrent ;
 Enfin ils se marièrent :
 Et de leurs froides Amours
 Naquit , non pas un grand Ours,

Non pas un Lion sauvage,
Terreur de son voisinage ;
Mais un monstre apprivoisé,
Qui va toujours déguisé
D'un habit de Damoiselle,
Et qu'Estime l'on appelle.
A son honnête maintien,
A son modeste entretien,
A ses paroles de foye ;
A voir avec quelle joye
Elle vient vous visiter ;
Qu'elle ne peut vous quitter ;
Que vous n'avez rien d'aimable,
Rien de bon , rien de passable '
Dont son discours avec art
Ne fasse un chapitre à part :
Qu'en tout ce qui vous offense
Elle garde le silence,
Même avec plus de bonté ,
Que ne veut la charité ;
Ne diriez vous pas qu'elle aime
Son prochain comme elle-même ?
Mais , Hélas ! ô siècle , ô mœurs !
Que les signes sont trompeurs !
Après cette mascarade ,
Que vous deveniez malade ,
Jusqu'à souffrir le trépas ,
L'Estime n'en pleure pas.

Que la médifante Envie
Parle mal de votre vie :
Plutôt que de difputer,
Et de s'aller tourmenter,
Pour tâcher de vous défendre,
L'Estime en dit pis que pendre.
Qu'un Tyran audacieux,
Qu'un voifin malicieux
A vous ruiner s'apprête,
Ou menace votre tête
Par des crimes fupposés :
L'Estime a les bras croifés.
Qu'il vous faille pour reflource
Un prompt fecours de la bource
Dans quelque péril urgent :
L'Estime n'a point d'argent.
Seule en toute la Nature
Cette fotte créature
Ne fe laiffe point charmer
Au divin plaifir d'aimer ;
Et ni vertu , ni mérite ,
Ne touchent cette Hypocrite.
Sapho , fans aller plus loin ,
Je vous en prens à témoin ,
Vous & votre excellent Frère ;
Mais j'en créve de colere.
Quel Ecrivain aujourd'hui
Se peut comparer à lui ;

M O R A L E S .

85

Soit que d'un vers heroique,
 Digne de la Muse antique,
 Il nous conte ric-à-ric
 Les conquêtes d'Alaric;
 Soit que du grand Artamene,
 Ou de l'illustre Romaine
 Il mette l'histoire au jour,
 Où le plus folâtre amour,
 Renonçant au badinage,
 Apprend à devenir sage.
 Quelle fille, parmi nous,
 Se peut comparer à vous!
 A cet esprit magnanime,
 Qui pour se voir si sublime,
 Si vaste, si merveilleux,
 N'en est pas plus orgueilleux?
 A cette ame vertueuse,
 Bonne, franche, généreuse?
 A ce cœur si grand, si haut,
 Que ceux qui vont à l'assaut,
 Et qui défont des armées,
 Près de lui sont des Pygmées?
 Maintenant, qui se plaindroit
 Que la Cour en votre endroit,
 A la honte de la France,
 Manque de reconnoissance!
 Parlons-en de bonne foi,
 Sa plainte, à ce que je croi,

Ne seroit pas legitime.
Toute la Cour vous estime;
Dieux! qui pourroit endurer
De voir toujours separer,
Par des caprices étranges,
Ses bien-faits de ses louanges!
Mais ce discours vous déplaît.
Laiſſons la Cour comme elle est.

Celle à qui mes destinées,
Dès mes plus jeunes années,
Assujétirent mon cœur,
Et qui pleine de rigueur,
Déjà fiere de ses charmes,
Mais plus fiere de mes larmes,
N'en avoit aucun souci,
Elle m'estimoit aussi.

O dure, ô cruelle Estime
Qui ne crois pas faire un crime,
Quand tu laisses froidement,
Perir un fidèle Amant.

Toi, que ni soins, ni services,
Que ni vœux, ni sacrifices,
Respect, ni discretion,
Tendresse, ni passion,
Ni la mort la plus terrible
Ne rendent point plus sensible;
Que t'a fait le genre humain?
Tu te travailles en vain,

Impitoyable Furie !

Porte ailleurs ta barbarie.

Malgré toi nous nous aimons :

Retourne avec les Démons

Dans leur triste & noir abîme ,

O dure , ô cruelle Estime !

Et vous , Sapho , que mon cœur

Avec zèle , avec chaleur ,

Admire , chérit , honore ,

M'estimerez-vous encore ?

N'aurai-je point par pitié

Un peu de votre amitié ?

Mais je cherche ma ruine ,

S'il est vrai , fille divine ,

Qu'à quiconque m'aime bien

Mon cœur ne refuse rien.

Si votre amitié m'engage

A vous aimer davantage ,

Ne faites que m'estimer :

Je pourrais trop vous aimer.

Mais que dis-je , misérable !

Non , vous êtes trop aimable.

L'on ne peut vous trop aimer ,

Ah ! cessez de m'estimer.



S T A N C E S.

L E V E R A S O Y E.

JE suis le vrai Phenix qui renaît de ma cendre,
 Et sortant du sépulcre où l'on m'a vû descendre,
 Par un étrange sort,
 Plus digne de pitié, qu'il n'est digne d'envie,
 Je n'occupe ma vie
 Qu'à filer lentement l'appareil de ma mort.



Sacrileges humains dont je suis la victime!
 De quoi m'accusez-vous ? quel peut être le crime
 Qu'envers vous j'ai commis ?
 Pestes de l'Univers, Tyrans de la Nature !
 Vous fai-je quelque injure,
 Qui vous puisse obliger d'être mes ennemis ?



Quand finissant mes jours, jemets fin à ma peine,
 Me ravissez-vous pas d'une rage inhumaine
 Ce que j'ai de plus beau ?
 Est-il quelqu'un de vous, race ingrate & barbare,
 De qui la main avare
 N'aille pour s'enrichir détruire mon tombeau ?



Eh bien

Eh bien , faites les vains d'une telle victoire.
 Nos dépouilles , cruels , font toute votre gloire :
 Ravissez nos trésors ;
 Et par un art subtil déguisez notre soye.
 Il n'est pas qu'on ne voye
 Que vous portez vivans ce que nous portions
 morts.



Nous en sommes vengés ; & bien que la nature
 N'exemte dans le monde aucune créature
 De vous faire la cour ;
 Si nous filons nos jours , les fieres destinées
 Fileront vos années.
 Et si nous sommes vers , vous le ferez un jour.

* S O N N E T

A C H A P E L A I N.

D'UN aveuglé désir notre Muse enflammée
 Veut graver notre nom dans l'immortalité ;
 Nous trouverons enfin qu'une vaine fumée
 Sera le juste prix de notre vanité.



Je reconnois l'erreur de mon ame charmée ;
 Il faut chercher ailleurs notre félicité.
 Pourquoi tant soupirer après la Renommée,
 Et qu'avons-nous besoin de la Posterité ?



Illustre Chapelain que j'admire sans cesse,
 Qui joins le grand esprit à la haute sagesse,
 Et que de tous les dons le Ciel a revêtu,



Couronne tes faveurs, & pour comble de grace,
 Après m'avoir montré le chemin du Parnasse,
 Montre-moi maintenant celui de la vertu.

* AUTRE A CONRART.

CONRART, dont le tourment fait soupirer la
 France

Et nourrit dans mon ame une source de pleurs,
 Je vois peinte partout en funestes couleurs
 Des malheureux humains l'excessive souffrance.



Par le courroux du Ciel & sa longue ven-
 geance,
 Mille & mille mortels accablés de malheurs
 Sentent les fiers assauts des cruelles douleurs,
 Ou les honteux effets de la triste indigence.



M O R A L E S.

Les Rois sont attaqués d'un regret sans pareil,
Quand leur mort va changer en funebre appareil
Tous ces honneurs pompeux dont l'éclat les en-
chante.



Ainsi considérant un si tragique sort,
Je trouve qu'en ce monde il n'est rien qui n'au-
gmente
Les peines de la vie, ou celles de la mort.

* A U T R E.

LA Muse qui m'apprend son art,
Et s'aquitte de sa promesse,
Me fit voir l'autre jour Mainard,
Assis aux rives du Permesse.



Là son Ombre se plaint toujours
De je ne sçai quelle disgrâce;
Et tient ce funeste discours
A tous les enfans du Parnasse;



Que vous sert d'user vos esprits,
Et de composer tant d'écrits,
Pour honorer un siecle infame,



Où l'on ne scauroit éviter
Ni la misere ni le blâme,
A moins que de les mériter ?





P O E S I E S

D E

M. PELLISSON.



LIVRE QUATRIEME.

POESIES GALANTES.

(a) IMITATION

DE CES VERS DE CATULLE:

(b) *Vivamus, mea Lesbia, atque amemus, &c.*



AIMONS-NOUS, aimable
Silvie,
Et laissons murmurer l'En-
vie

(a) Cette Piece fut lue en 1658 à l'Academie, en pres-
ence de la Reine de Suède.

(b) Ce petit Poeme de Catulle a tellement frappé nos
modernes, que la plupart l'ont traduit ou imité. Ron-
dard a traduit ainsi les trois derniers vers;

La Lune est coutumiere
De naître tous les mois:
Mais quand notre lumiere
~~Est éteinte~~ une fois,

Contre notre innocent amour.
 Ces momens de vie & de joie,
 Qu'on les perde, ou qu'on les emploie,
 Passent sans espoir de retour.



Ces bois qui parent nos montagnes,
 Ces prez, ces jardins, ces campagnes,
 Se renouvellent tous les ans.
 Nous n'avons pas même avantage,
 Et jamais le cours de notre âge
 N'a qu'un Hyver, & qu'un Printems.



Le Soleil se couche & se lève,
 Sa premiere course s'acheve,
 Et bientôt une autre la suit.
 Mais quand la fiere destinée
 Finit notre courte journée,
 Ce n'est plus qu'une longue nuit.

Sans nos yeux réveiller,
 Faut long-tems sommeiller.

Malherbe les a aussi imités de la sorte :

Tel qu'au soir on voit le Soleil
 Se jeter aux bras du sommeil,
 Tel au matin il sort de l'onde :
 Les affaires de l'homme ont un autre destin.
 Après qu'il est parti du monde,
 La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

EPIGRAMME

TRADUITE DE MARTIAL. (a)

TELLE est la loi du Ciel, nul excès n'est durable;
 S'il passe le commun, il passe promptement :
 Voulez-vous être heureux ? souhaitez en aimant
 Que ce que vous aimez ne soit point trop aimable.

(a) Voici le texte de Martial.

Immodicis brevis est ætas, & rara senectas.

Quidquid ames, cupias non placuisse nimis.

Monsieur de Buffy prétend avec raison que la pensée de Martial est fautive ; parceque quiconque aime, il souhaite que l'objet auquel il s'attache soit parfaitement aimable. „ Je ne sçai comment, ajoute-t-il, Pellifson qui a l'esprit plus juste & plus délicat que Martial, ayant trouvé cette Epigramme digne d'être traduite, n'en a pas rectifié le faux. On doit avoir du respect pour les grands hommes de l'antiquité, j'en demeure d'accord ; mais seulement jusqu'aux sentiments qui choquent le bon sens.

Au reste dans ces mots, *s'il passe le commun*, il y a du faux ou du moins une équivoque.

M. de Buffy traduit ainsi la même Epigramme :

Telle est la loi du Ciel. Nul excès n'est durable.
 Ce qui n'est pas commun passe fort promptement.
 Ainsi pour éviter des chagrins en aimant,
 Il faudroit n'aimer rien d'extrêmement aimable.

V E R S I R R E G U L I E R S

*Sur un petit Sac brodé par Mademoiselle
de Guenegaud, & donné avec des vers
à Madame du Vigean.*

TR O I S Déeses dont la beauté
Fit une guerre cruelle,
Pour un beau petit sac, comme on me l'a conté,
Ont renouvelé leur querelle.
Pallas disoit : ce chef-d'œuvre est à moi ;
On voit allés, comme je croi
Que j'en ai fait la broderie.
Junon répond : c'est une raillerie.
Ce petit sac est plein de grands trésors
Riche au dedans, riche au dehors.
Cédez-le moi, teméraires Déeses.
C'est moi qui préside aux richesses.
Ouvrez, dit la belle Venus,
Ces trésors sont pour vous des trésors inconnus,
Des madrigaux, des chansons, des fleurettes.
Ce sont là de mes revenus ;
Car je préside aux amourettes.
Celle dont les adroites mains
Firent ce merveilleux ouvrage
Etoutant leur divin langage
Leur dit : tous vos projets sont vains.

Aussitôt

GALANTES;

Aussitôt les trois Immortelles
Viennent l'environner,
La flater, & l'importuner.
Chacune veut la couronner.
Et toutefois pas une d'elles
Ne sçauroit plus que lui donner.

Taisez-vous, flateuses Déeses;
Aussi n'avanceriez-vous rien.
Un cœur comme le sien
Se gagne-t-il par des promesses ?

Mais elle vous accordera,
Et chacune en sera contente.

Voici du petit sac ce qu'elle ordonnera :
Vous cedez toutes trois à la divine Orante ;
La divine Orante l'aura.



S U R L E S V E R S
faits exprès pour remplir le petit Sac.

M A D R I G A L.

N O s vers n'ont que trop d'avantage
D'être faits pour ce bel ouvrage,
Mais que des vers seroient heureux,
Si l'ouvrage étoit fait pour eux !

V E R S E N V O Y E ' S

Avec un fort joli Soufflet à une Dame.

C'est le Soufflet qui parle.

A U T R E F O I S en Zephir je volois par les
plaines,
Et sentois les ardeurs des amoureuses peines.
Maintenant en soufflet je me voi transformé,
Et ne puis plus courir après l'objet aimé.
Flore, pour me punir, me changea de la forte,
Pour un Zephir d'Hiver j'ai l'haleine assés forte,
Et je vous servirai jusqu'au mois des amours,
Où l'aimable Printems raméne les beaux jours,
Ce fut moi malheureux, oserai-je le dire !
Ah, quand j'y pense encor, mon triste cœur sou-
pire,

Qui badinant un jour avec de jeunes fleurs
 Ternis insolemment leurs plus vives couleurs ;
 Sans sçavoir que Sapho , votre chere conquête,
 Vouloit vous les donner le jour de votre fête.
 Lors elle s'en plaignit ; Flore s'en courrouça,
 Et , pour la contenter , me bannit , me chassa,
 M'interdit les jardins de toute la nature,
 Et me fit prendre enfin cette triste figure.
 Mais si je puis passer l'hiver auprès de vous ,
 De nul autre Zephir je ne serai jaloux.

VERS ENVOYÉ'S

*Avec une Corbeille de Fleurs , sous lesquelles étoit
 caché un petit Amour d'Email.*

NE puniras-tu point , petit Dieu que j'implore,
 L'ingrate qui m'oblige à de si longs regrets ?
 Tu vois que j'ai pillé les richesses de Flore ,
 Pour en faire un hommage à ses cruels attraits.
 A mon secours , Amour ; viens essayer encore
 De lui faire sentir la pointe de tes traits ;
 Mais , hélas , elle rit de ta force immortelle.

En te cachant , il faut t'approcher d'elle ,
 Et venger sans éclat ta honte & mes douleurs.
 Ce jour peut nous aider ; l'occasion est belle ,
 Sers-toi de ce present arrosé de mes pleurs ;
 Et pour blesser enfin le cœur de la cruelle,
 Comme un petit Serpent cache-toi sous ces fleurs.

AUTRES VERS

Envoyés avec des Fleurs.

A V o s yeux, belle Iris, nous venons nous
offrir,

Non pour briller le jour de votre fête,
Pour orner ce beau sein, ou cette belle tête;
Nous venons seulement vous parler & mourir.
Vous & nous, nous avons les mêmes destinées:
Nos attraits délicats ne durent pas toujours,
Pour nous peu de momens, & pour vous peu
d'années

D'un état florissant vont terminer le cours.

Toutes ces graces si touchantes,
Ces appas engageans, & ces beautés charmantes,

Comme nous, orgueilleuse Iris,
Perdront bientôt leur éclat & leur prix,
Cependant insensible aux vœux d'un cœur fidèle,
Vous perdez des momens qui passent sans retour.

Employez mieux cette saison si belle
Qu'un tardif repentir trop vainement rappelle;

Aimez Tirsis; cessez d'être cruelle,
Et consacrez vos beaux jours à l'amour,



LA BOURBONNOISE.

DIALOGUE.

TIRSIS.

JE vous dis que je vous aime,
Et vous m'aimez, dites-vous.
Qui doit-on croire de nous ?
Soyez-en juge vous-même.
Quand pour vous voir en tous lieux,
Je perds le repos, Climène,
Vous prenez la même peine
Pour vous cacher à mes yeux.
Qui de nous deux aime mieux ?

CLIMÈNE.

Cher Tirsis, pour satisfaire
Votre desir indiscret,
Vous détruisez le secret
A nos feux si nécessaire.
Moi que tout peut allarmer
Je fui pour rendre éternelle
La flamme innocente & belle
Dont je me sens consumer.
Qui de nous sçait mieux aimer ?

T I R S I S.

Ingrate, quand je n'aspire
 Qu'à prévenir vos desirs,
 Et ne cherche de plaisirs
 Qu'à vivre sous votre empire;
 Vous par des soins superflus
 Tenez nos flammes contraintes;
 Et n'accordez à mes plaintes
 Que de sévères refus.
 Qui de nous aime le plus ?

C L I M E N E.

Quand votre colere éclate
 Avec tant d'emportement,
 Et que si peu justement
 Vous m'accusez d'être ingrate;
 Moi pour vous seul chaque jour
 Je méprise la constance
 De cent Bergers d'importance
 Qui partout me font la cour.
 Qui de nous a plus d'amour ?

T I R S I S.

Pardonne, Bergere aimable,
 Pardonne, & faisons la paix.

C L I M E N E.

Toi, ne doute donc jamais
 De ma flamme véritable.

CLIMENE & TIRSIS.

Faisons qu'Amour glorieux
 De voir notre ardeur extrême
 Ne puisse juger lui-même
 Qui de nous aime le mieux,
 Qui de nous aime le mieux.

DIALOGUE

D'un Passant & d'une Tourterelle.

LE PASSANT.

QUE fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
 Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce fera ma douleur.



LE SOMMEIL, TRASILLE,
ET L'AMOUR.

DIALOGUE,

Où sur la fin parle un Songe.

LE SOMMEIL.

L'AMOUR tout couvert de sonnettes
Faisant claquer des castagnettes,
Vient dans la chambre, chaque nuit.
Trasille, il fait un si grand bruit,
Qu'enfin si tu ne le fais taire,
Chés toi je n'aurai plus que faire.

TRASILLE.

Mais toi qui fais tant le mutin,
Je t'attens du soir au matin,
Et passe la nuit toute entière,
Sans pouvoir clorre la paupière.
Sommeil, pourquoi ne viens-tu pas
Charmer mes maux par tes appas ?
Méchant, c'est que tu m'abandonnes
Pour suivre certaines personnes
Qui dorment; tandis que je suis
Percuté de mille ennuis.

LE SOMMEIL.

Parle bas, ou bien je te quitte;
Le moindre bruit me met en fuite.

Trafille, cesse de gémir ;
Et tais-toi, si tu veux dormir.

L'AMOUR.

Seigneur Sommeil, Seigneur Trafille,
Ce n'est pas chose si facile :
Vous ne dormirez ma foi pas.

TRASILLE.

Holà qui me tire là bas ?

LE SOMMEIL.

C'est l'Amour, faut-il te le dire ?
Mais il ne fait encor que rire.
Tantôt il fera le lutin ;
Car tu sçais que ce libertin
De ton fusil brule les mèches,
Qu'il tabourine de ses flèches,
Et qu'il rit comme un insensé,
Quand il a tout bouleversé.

TRASILLE.

Trêve, Trêve de raillerie,
Amour, laisse-nous, je te prie.

L'AMOUR.

Ce n'est pas à toi que j'en veux ;
C'est au Sommeil, ce paresseux
Qui se frotte les yeux, qui bâille,
Qui ne fit jamais rien qui vaille,
Et qui ronfle, comme un coquin,
Depuis le soir jusqu'au matin.

Lâche enfant de Dame Paresse,
Qui fais gloire de ta molesse ;
T'ai-je pas cent fois reproché
Ce que fit la belle Psyché,
Quand tu m'endormis auprès d'elle,
Et qu'elle fit bruler mon aile ?
Et même encore l'autre jour
Tu me fis un si méchant tour,
Qu'il réveille toute ma bile.
Ecoute ce qu'il fit, Trafile.
Acante étoit fort amoureux ;
Et je le rendois malheureux ;
Quand un soir, au tems qu'on se couche,
Le Sommeil me ferma la bouche,
Me donna cent coups de pavots,
Et marmotant cinq ou six mots
Me mit la tête sous mon aile,
Et me portant dans la ruelle,
M'endormit ainsi qu'un Poulet.
Là je fus un mois tout complet ;
Si bien que l'innocent Acante
En avoit l'amie si contente,
Qu'il disoit partout, quoiqu'à tort,
Que chés lui l'Amour étoit mort.
Il chantoit partout sa victoire :
Il ne publioit plus ma gloire.
Lui qui par mille vers pompeux
Chantoit auparavant mes feux,

Lorsqu'il crut n'être plus en cage,
 Il ne fit pas le moindre ouvrage,
 Pas même un couplet de chanson,
 Disant que j'étois un Oïson.

LE SOMMEIL.

Ce ne fut pas moi, je te jure,
 Qui te fit alors cette injure.
 La Raison te fit tout cela ;
 Le dépit même s'en mêla.

L'AMOUR.

Toutes leurs harangues sont vaines.
 Acante est rentré dans mes chaînes.
 Là, je le laisse sermonner,
 Se dépitier & raisonner.
 La raison sans cesse raisonne ;
 Et le dépit rend bien souvent
 Plus amoureux qu'auparavant.

TRASILLE.

Amour, ne fois plus en colère :
 Le Sommeil veut te satisfaire.
 Donne-nous un peu de repos.

L'AMOUR.

Hé bien, je vous donne campos ;
 Et près de vous deux je me couche,
 Pour y dormir comme une Souche.

T R A S I L L E.

Et moi j'enrage de bon cœur,
 Car l'Amour est mauvais coucheur.
 Hélas, bons dieux ! comme il gambille !

L' A M O U R.

Ainsi sans cesse je fretille,
 Lorsque je couche avec les gens.

L E S O M M E I L.

Mais tu parois hors de ton sens.
 Tais-toi : je voi venir un songe
 Couvert d'un aimable mensonge,
 Qui va mêler à mes pavots
 Un doux & gracieux repos,
 Et qui nous tiendra compagnie
 Tant que cette nuit soit finie.

Le Songe parle.

Je rens heureux les misérables.
 Je sçai contenter leurs desirs ;
 Et je sçai par de faux plaisirs
 Soulager les maux véritables.
 Je sçai tromper heureusement.
 Mes biens ne sont biens qu'en mensonge ;
 Mais le bonheur le plus charmant,
 Quand il est passé, n'est qu'un songe.

Doux espoir des cœurs amoureux !
 Délices où l'on s'abandonne !
 Dans vos momens les plus heureux ,
 Avez-vous rien que je ne donne ?
 Trafile a toutes vos douceurs :
 Sa fortune est incomparable ;
 Et sans mes charmes imposteurs ,
 Il seroit toujours miserable.

Alors on vit un prompt éclair
 Passer au travers d'un nuage.
 Le songe se perdit en l'air
 Avec cette trompeuse image.
 Trafile interdit & sans voix ,
 Pour voir si l'objet qu'il adore ,
 Viendroit le recevoir encore ,
 Voulut se rendormir cent fois.
 Mais vous, beauté trop adorable ,
 Qui causez seule ses soupirs ,
 Qui connoissez tous ses desirs ,
 Et rendez son sort déplorable :
 Vous qui le pouvez soulager ,
 Vous qui pouvez finir sa peine :
 Devinez-vous pas , inhumaine ,
 Ce que Trafile a pu songer ?



S T A N C E S.

IRIS, on fait courir le bruit
 Que chés vous je fais mon réduit,
 Et que nous sommes bien ensemble,
 S'il est vrai, vous le sçavez bien.
 Chacun le croit, mais il me semble
 Que tous deux nous n'en croyons rien.



Cependant votre honneur est mis
 A tous momens en compromis,
 Pour avoir manqué de conduite.
 Il ne falloit point m'engager
 A vous rendre souvent visite,
 Sans le dessein de m'obliger.



Pour avoir voulu façonner,
 Vous nous avez fait soupçonner
 D'une secrète intelligence.
 Il ne pouvoit arriver pis
 Que ce qu'a fait la médifance,
 Pour complaire à nos ennemis.



Votre jaloux s'en est douté.
 Le mensonge & la verité

Donnent les mêmes défiances,
 Pour agir en femme d'esprit,
 Il faut sauver les apparences,
 Et se moquer de ce qu'on dit.



Tout vous touche indifferemment ;
 Et sans faire choix d'un Amant ,
 Vous souffrez que chacun vous voye.
 Belle Iris , vous vous méprenez ;
 Un heureux donne plus de joye
 Que cent galans infortunés.



Parmi vos bonnes qualités
 C'est sans raison que vous comptez
 Celle d'être fort complaisante.
 Ne l'être pas au dernier point
 N'est pas une chose obligeante.
 Il vaudroit mieux ne l'être point.



Qui ne vous verroit qu'une fois
 En six semaines ou deux mois
 Vous trouveroit assés commode ;
 Mais qui vous verroit plus souvent
 Ne sçauroit vivre à votre mode,
 Sans enrager en vous servant,



Vous êtes civile d'abord.
 Chacun vous plaît ; vous plaisez fort ;
 Vous donnez quelques esperances ;
 Et de cent petits agrémens ,
 Qui sont de trompeuses avances ,
 Vous n'êtes pas chiche aux Amans.



Cet art de vivre ne produit
 Que le chagrin d'être éconduit
 Sitôt qu'on presse davantage,
 Les faveurs que vous accordez
 Sont celles par où l'on s'engage.
 Des autres vous vous défendez.



Vous êtes prude , je le croi :
 Mais , pour votre bien , croyez-moi ,
 Piquez-vous moins de le paroître.
 Si vous tardiez , vous auriez tort ;
 Sans doute vous le pourriez être ,
 Malgré vous , jusques à la mort.



L'âge coule insensiblement ;
 Il nous dérobe l'agrément.
 Dans peu vous ferez moins galante.
 Quelquefois malheureusement
 L'on pense à devenir Amante ,
 Quand on ne trouve plus d'Amant.



Je vous aime, vous le sçavez.
 Les preuves que vous en avez
 Vous devroient assés satisfaire ;
 Mais étant devenu perclus ,
 Vous direz qu'on ne sçauroit plaire
 Qu'avec quelque chose de plus.



Iris, prenez croyance en moi ;
 Je ferai tout ce que je doi
 Pour mériter que je vous serve.
 Sitôt qu'on a donné le cœur ,
 On met aisément sans réserve
 Le reste aux piés de son vainqueur.



Souvent la honte & la fierté
 Ont fait que l'on a rebuté
 Des offres de cette nature.
 Ne tombez pas dans cette erreur.
 L'on est à plaindre, je vous jure,
 Quand on n'est riche que d'honneur.



Resolvez-vous, sans m'amuser ;
 D'accepter ou de refuser
 Le parti que je vous propose.
 Il n'est point d'homme sans défaut.
 Chacun est bon à quelque chose ;
 Je le suis à ce qu'il vous faut.



L'ORANGER A SAPHO.

QU'ON en parle, & qu'on en gronde,
 Chere Sapho, croyez-moi,
 Tout doit aimer dans le monde.
 C'est une commune loi.



C'est en vain que l'on se flatte.
 Enfin il s'y faut ranger.
 Si vous aimez une Chatte ;
 Pour moi j'aime un Oranger.



Encore, êtes-vous heureuse,
 Vous qui n'avez pour rival,
 Dans votre flamme amoureuse,
 Que quelque pauvre Animal.



Si je sens bruler mon ame
 Pour un objet sans pareil ;
 J'ai pour rivaux de ma flamme
 Et l'Aurore & le Soleil.



L'Aurore étalant ses charmes,
 Et tout ce qu'elle a de beau,
 Tous les matins fond en larmes
 Auprès de mon Arbrisseau.



Sur sa verdoyante tête,
 Tournoyant de toutes parts,
 Le Soleil sans cesse arrête
 Ses plus amoureux regards.



Mais son esperance vaine
 D'elle-même se détruit.
 Il n'en aura que la peine,
 Et j'en cueillerai le fruit.



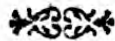
Ainsi jadis, à sa honte,
 Il suivoit incessamment
 Daphné, qui, quoiqu'on en conte,
 Bruloit pour un autre Amant.



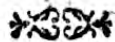
Mon Oranger m'est fidèle.
 Mais quoi? la jalouse erreur
 Est la Compagne éternelle
 D'une amoureuse fureur.



Quelquefois je le negligé,
 Pour mieux éprouver sa foi.
 Je connois qu'il s'en afflige,
 Et ne peut vivre sans moi.



Sa feuille qui se retire
 M'invite à le secourir,
 Et de loih semble me dire:
 Veux-tu me laisser mourir?



Auffitôt mon ame tendre
 Se lasse de sa langueur.
 J'accours, & lui fais reprendre
 Une nouvelle vigueur.



Il sort de sa fleur charmante
 Un doux air, un air charmant,
 Dont mes soins, & mon attente
 Sont payés en un moment.



Jeunes Beautés qu'on redoute,
 Et qui regnez sur les cœurs,
 Vous vous moquerez sans doute
 De ces legeres faveurs.



Mais sous votre injuste empire,
 Les faveurs le plus souvent
 Que font-elles, à bien dire,
 Que de l'air, & que du vent?



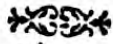
Conterai-je vos caprices
 Qui font perdre tant de pas?
 Vos ruses, vos artifices,
 Que les Arbrisseaux n'ont pas?



Cent fois brulant pour vos charmes,
 Mais resolu de changer,
 J'ai souhaité, non sans larmes,
 De n'aimer qu'un Oranger.



Je l'aime, & quand l'inhumaine,
 Qui me causoit tant d'ennui,
 Voudroit partager ma peine,
 Je n'aimerai plus que lui.



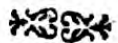
Je tenois ce fier langage,
 Quand ce chef-d'œuvre des Cicux,
 Iris au charmant visage
 Se vint offrir à mes yeux.



Qu'une flamme mal éteinte
 Est facile à rallumer !
 Et qu'avec peu de contrainte
 On recommence d'aimer !



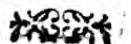
Iris me mit tout en flamme :
 Iris me fit inconstant :
 Iris m'arracha de l'ame
 L'Oranger que j'aimois tant.



Quel moyen d'être rebelle !
 Il fallut s'humilier.
 L'Amour étoit avec elle
 Qui me fit tout oublier.



Connois-tu bien qui nous sommes ;
 Dit l'Enfant impérieux ?
 Volage, apprens que les hommes
 Aiment comme il plaît aux Dieux.



 EPITRE A ACANTE.

S A P H O avoit partagé entre ses amis les poires de son jardin, étant encore sur l'arbre. Celles d'Acante, & d'une Dame très-spirituelle se trouverent sur un même arbre, vis-à-vis d'un Abricotier. La Dame s'en allant à la campagne, pria Acante de lui garder sa poire, pendant son absence. Tel est le sujet de cette Epitre que l'on donne ici, pour faciliter l'intelligence de la réponse qui suit, & qui est d'Acante.

ILLUSTRE Gardien de ma poire !
 Un Dragon eut jadis la gloire
 D'être gardien des pommes d'or.
 Ma poire qui vaut mieux encor,
 Que ne vaut la plus belle pomme,
 Merite les soins d'un grand homme,
 Non-seulement pour sa beauté,
 Mais pour l'honneur d'avoir été,
 Préféablement à toute autre,
 La sœur cadette de la vôtre ;
 Et pour le glorieux destin
 De croître dans le beau jardin
 D'une pucelle de mérite,
 Et d'Apollon la favorite.

*Faites-en donc un peu de cas :
Surtout ne la négligez pas.
Que nul ne lui porte dommage ;
Et que rien ne lui fasse ombrage :
Qu'elle soit toujours au Soleil,
Afin qu'elle ait le teint vermeil ;
Et qu'elle en vaille plus de mille
Comme celle du beau Trasille ;
Pour la vôtre, je n'en dis rien ;
La raison & moi voulons bien,
Que, comme étant la sœur aînée,
Elle soit plus belle & mieux née.*

RÉPONSE D'ACANTE.

EH, bons Dieux ! qui le pourroit croire ?
De si beaux vers sur une poire !
Et fût-elle de saint Lezin,
Quel Voiture ou quel Sarasin
Disputeroit avec ces Belles
De la gloire des bagatelles,
Quand afin de nous mieux charmer,
Elles se mêlent de rimer ?
Pour moi que l'injuste Nature
Ne fit Sarasin ni Voiture,
Je m'y trouve bien empêché.
Mais il faut tenir son marché.
Je n'aime point à me dédire :
Je l'ai dit, il faut vous écrire.

Hélas! que vous écrire encor?
 Ces poires à la robe d'or,
 Si mignonnes, si parfumées;
 Ces deux poires nos bien-aimées,
 Et dont vous faisiez tant de cas,
 Ces poires ne sont plus; hélas,
 Ou ne sont que poires d'angoisse;
 Car, pour si peu que l'on connoisse
 Combien elles eurent d'appas,
 On en pleure, on en créve, hélas!
 C'étoit bien raison que la vôtre
 Eût beaucoup plus d'esprit que l'autre.
 Elle en eut trop pour son malheur,
 Et se perdit avec sa sœur.
 Voici de l'une & l'autre poire
 La triste & lamentable histoire.

Fière de vous appartenir,
 Et gardant en son souvenir
 Vos loix, vos sévères paroles,
 Car ce n'étoient pas poires molles,
 La vôtre, sans se contenter
 De vivre, croître & vegeter,
 Pour s'instruire, & pour profiter
 Ne faisoit jamais qu'écouter.
 Sur-tout elle prêtoit l'oreille,
 Quand cette fille sans pareille,
 Sapho notre grande merveille,

La mere des tendres amours,
 La mere des tendres discours,
 Au jardin tenoit ses grands jours,
 Or elle entendoit que sans cesse
 Chacun y parloit de tendresse :
 Lettre, billet, ou compliment,
 Tout finissoit par tendrement.
 De travers, ou de bonne grace
 Tendre trouvoit par tout sa place :
 Jusqu'à mettre en Landeriri
 Un petit endroit attendri.*
 Que fit-elle ? à force d'entendre,
 Il lui prend une amitié tendre
 Pour un Abricot son voisin.
 Elle l'appelle son cousin,
 Le voit, l'entretient, le caresse :
 Ce n'étoit pourtant que tendresse.
 Souvent en ce doux entretien
 Tout un jour ne lui duroit rien,
 Hors de là l'ennui la dévore ;
 Ce n'étoit que tendresse encore.
 Mais qui peut résister au fort ?
 Comme l'Abricot l'aimoit fort,

* Contrart sage comme un Caton
 A pourtant au cœur, ce dit-on,
 Landerirette,
 Un petit endroit attendri
 Landeriri.

Et que même il n'aimoit rien qu'elle ;
 Qu'il étoit beau, qu'elle étoit belle,
 Et qu'ils se voyoient nuit & jour,
 Leur amitié devint amour.

Je voyois la Poire parée :
 Sa douceur faire la sucrée,
 Ne pouvoir tenir dans sa peau,
 Montrer ce qu'elle avoit de beau,
 Regarder l'Abricot sans cesse.

Qu'est-ceci, lui disois-je, qu'est-ce ?
 Je voi de l'amour sur le jeu.

Bien, je cacherai votre feu :

A votre tour soyez discrète ;
 Et quand quelque nouveau poëte,
 Quelque Cavalier inconnu,

Au Samedi nouveau venu ;

Quelque Dame jeune & galante

Dira : c'est donc là cet Acante.

Je ne sçai pas s'il écrit bien ;

Mais pour le moins il ne dit rien.

Vous qui sçauvez que mon silence

N'est pas toujours ce que l'on pense :

Qui par vos maux, par vos tourmens

Jugerez de ceux que je fens ;

Qui verrez enfin ma pauvre ame

Bruler d'une semblable flamme,

Se ronger d'un pareil fouci :

Poire, n'en dites rien aussi.

Cependant la Poire enflammée
 Croissoit, aimoit, étoit aimée,
 Estimoit son sort bienheureux :
 En vain, pour combattre ses feux,
 Son voisin, l'Arbre de Pyrame,
 Qui porte le deuil de sa Dame,
 Et l'Amante aux pâles couleurs,
 Clytie, & quelques autres fleurs
 Du païs des Metamorphoses,
 Qui sçavent de si belles choses,
 Lui disoit chacune à son tour :
 C'est une peste que l'amour.

Comme une jeune écervelée,
 De mille blondins cajolée,
 Quand sa mere, sur ses vieux ans,
 Lui défend de voir des galans,
 Laisant passer cette tempête,
 Ecoute, rit, hoche la tête,
 Et dit par fois en marmotant :
 Vous en avez bien fait autant.
 La Poire votre favorite
 Lui repliquoit : je vous imite ;
 En arrive ce qui pourra,
 L'Abricot m'aime & m'aimera.
 Quand notre amour seroit publique,
 C'est une amour chaste & pudique,
 Une amour toute Platonique,

Qui sans desir, & sans espoir,
S'attachant aux loix du devoir,
Ne prétend qu'aimer & que voir,
Possédé d'un amour extrême,
L'Abricot n'en dit pas de même;
Il enrage, il fait le mutin,
De ce que son cruel destin
L'attache contre une muraille.
Il veut enfin, vaille que vaille,
Malgré l'espalier & ses cloux,
Voyez si les Amans sont foux,
Courber sa branche pour descendre,
Et près de la Poire se rendre.
Aussitôt de son petit corps
Il y fait cent petits efforts.
La branche à son desir résiste;
Mais dans son desir il persiste,
Et menace de la quitter,
Puisqu'elle veut tant résister,
Elle, sans se mettre en colere,
Trois fois comme une bonne mere,
Lui dit: Hola, mon fils, Hola.
Mais ce fou vous la laisse là,
Il tombe. O Poire infortunée!
Et met fin à sa destinée.
Après lui tu fis cent efforts,
Pour aller joindre son beau corps,
En tombant de la même sorte;
Mais ta branche fut la plus forte;

Et peut-être encore aujourd'hui
 Tu vivrois , & vivrois sans lui ,
 Si bientôt l'amoureux Zephire
 N'eût eu pitié de ton martyre.
 Ce Dieu presque au même moment ,
 Parlant à Flore tendrement ,
 Difoit : si Flore étoit mortelle ,
 Je voudrois mourir avec elle.
 Il entend du bruit à ce mot ,
 Et voit par terre l'Abricot ;
 Il voit que la Poire affligée
 Se débat comme une enragée ,
 Et ne demande qu'à mourir.
 Je veux , dit-il , la secourir.
 En un état si pitoyable ,
 La vie est un mal effroyable.

Alors Zephir entre en courroux ,
 Et n'est plus ce Zephir si doux ,
 Qu'on trouve dans tous nos Poetes ,
 Difant à Flore des fleurettes.
 Il se renforce , & puis devient ,
 Tel qu'Homere , s'il m'en souvient ,
 Le represente en ses ouvrages ,
 Couvrant le Ciel d'épais nuages ,
 Avec ces autres insolens
 Qui ne sont nullement galans.
 Il souffle ; & la Poire abatus
 Rend graces au coup qui la tue.

Comme elle , avec même douceur
Tombe aussi ma Poire sa sœur,
Qui l'aimoit d'un amour extrême,
Et presqu'autant que je vous aime.
Ainsi qu'un gros morceau d'Aimant
Attire une aiguille aisément,
Et cette aiguille encore une autre :
Ainsi ma Poire suit la vôtre
Qui roule , & se rend aussitôt
Auprès de son cher Abricot.
Sapho de ses mains charitables
Releve ces trois misérables ;
Et pour s'être si bien aimés,
Veut que leurs corps soit embaumés,
Et mis ensemble en marmelade.

Quiconque d'amour est malade,
Qu'il se garde bien d'en tâter :
Il verroit son mal augmenter ,
Peut-être jusqu'à l'emporter.
Hazard pourtant, je vous le jure ;
Je tenterai cette aventure ;
Car enfin, si je meurs pour vous,
Mon sort me semblera trop doux.



DIALOGUE

ENTRÉ ACANTE ET LA FAUVETTE.

ACANTE.

PUISQUE Sapho n'est point ici,
Fauvette son plus cher souci,
Prends un peu le soin, je te prie,
D'entretenir ma rêverie.

LA FAUVETTE.

Moi ? j'entretiendrois un ingrat,
Qui fait quand il veut un grand plat
D'un Abricot, & d'une Poire,
Et qui ne fait rien pour ma gloire ?

ACANTE.

Cette Poire & cet Abricot,
Ma mignonne, ne disoient mot ;
Mais toi tu te chantes toi-même ;
Et mon orgueil seroit extrême,
Si je prétendois par mes vers
Egaler tes charmans concerts.
Pour un dessein si temeraire,
Lambert même, & sa sœur Hilaire
N'en sçavent pas encore assés.
Deux Rossignols, ces jours passés,
Se le mirent en fantaisie :
L'un en creva de jalousie,

L'iiij

Se voyant par toi surmonter ;
Et l'autre en creva de chanter.

L A F A U V E T T E .

Il n'en est rien ; mais je l'avoue ;
Faux , ou vrai , j'aime qu'on me loue .
Chacun est de même , je croi .
Parle donc : que veux-tu de moi ?

A C A N T E .

Est-il vrai , célèbre Fauvette ;
Qu'en ce lieu faisant ta retraite ;
Déjà depuis près de vingt ans ,
Tu reviennes tous les Printems ;
Qu'un petit animal volage ,
Un petit oiseau de passage ,
Parmi tant de legereté ,
Conserve tant de fermeté ?
Quel charme secret te rappelle ?
Cette touffe d'arbres est belle ;
Mais le monde a tant d'autres lieux ;
Où tu serois encore mieux .

L A F A U V E T T E .

J'ai parcouru la terre & l'onde :
J'ai vû les quatre coins du monde ,
Sans voir en tous ces longs détours ;
Ce qu'on voit ici tous les jours .
J'ai bien vû des filles sçavantes ,
Mais qui n'étoient que des pédantes ;

Des filles de grande vertu,
 Dont l'esprit étoit bien tortu ;
 Des filles d'esprit un peu folles,
 Dont l'esprit n'étoit qu'en paroles.
 Mais une fille sans défaut,
 De qui le cœur fût noble & haut ;
 La vertu presqu'inimitable,
 L'esprit grand, solide, admirable ;
 Sage, éclairé, poli, charmant,
 On le chercheroit vainement
 Par tous les quatre coins du monde ;
 Car Sapho n'a point de seconde.

A C A N T E.

Il est vrai ; mais l'ambition
 Est une étrange passion.
 Et qui croira que de ta vie,
 Il ne t'ait pris aucune envie
 D'aller en un plus beau séjour
 Charmer nos Grands, faire ta cour ?

L A F A U V E T T E.

Bien des Grands, au siècle où nous som-
 mes,
 Sont petits, comme d'autres hommes.
 Et la plupart . . .

A C A N T E.

Hola tout beau ;
 Fauvette, ton petit cerveau,

Sans prendre garde aux conséquences,
 S'emporteroit en médifances.
 Je connois les Grands, & j'en voi
 Que j'estime auffi peu que toi ;
 Mais j'en ſçai plus de quatre encore
 Qui meritent qu'on les honore.
 Et toi qui n'en fais point de cas,
 Dis-moi, ne le connois-tu pas,
 Celui que ta Sapho révère,
 Des Mufes l'Amant & le Pere,
 Grand en eſprit, grand en bonté,
 Et grand en generofité,
 Fâcheux en un point, je l'avoue,
 C'eſt qu'il n'aime point qu'on le loue ?

L A F A U V E T T E .

Il a beau faire, cependant
 De l'Orient à l'Occident,
 En France, aux Nations étrangères,
 Tout réſonne de ſes louanges,
 Et tous les jours par mon devoir
 Je ſuis prêt de l'aller voir.
 Mais on m'a dit que cent affaires,
 Au bien de l'Etat néceſſaires,
 Le partagent inceſſamment :
 Qu'il faut que bien adroitement
 Ses moindres momens il diſpenſe,
 Pour pouvoir donner audience
 A cent & cent Particuliers,
 Aux gens de Robe, aux Cavaliers,

Au Peuple, à la Cour, aux Poëtes ;
Et point du tout pour les Fauvettes.

A C A N T E.

Il t'écouterà toutefois :
Prépare seulement ta voix,
Et quelques chansons des plus belles :
Je lui dirai de tes nouvelles ;
Mais en échange, Oiseau charmant,
Parle-moi plus sincèrement.
Sapho, dis-tu, cette merveille
Qui n'aura jamais de pareille,
Te fait aimer ce petit bois :
Et ne sçait-on pas qu'autrefois,
Quand cette lumière éclatante,
De ses propres clartés contente
Se cachoit encore à nos yeux,
Ou n'éclairoit qu'en d'autres lieux,
Ce bois, ta première demeure,
Te revoyoit comme à cette heure ?

L A F A U V E T T E.

O dieux, en quelle extrémité
Me met ta curiosité !
Veux-tu que les races futures
Se moquent de mes aventures,
Et qu'on les vende au premier jour
Avecque l'Almanach d'Amour ?
Mais tes promesses sont trop grandes.
Apprens ce que tu me demandes,

Et s'il se peut, tiens le caché.
Vingt ou trente ans avant Pŷché,
L'Amour qui n'aimoit rien encore,
Avec ce feu qui tout dévore,
Se divertissoit dans les Cieux
A tourmenter les autres Dieux.
Ni le Trident, ni le Tonnerre,
Ni le bras du Dieu de la Guerre,
Ni l'adresse, ni le sçavoir
Ne resistoient à son pouvoir ;
Et bien souvent du plus aimable
Il faisoit le plus miserable.
Apollon étoit rebuté,
Quand Vulcain étoit bien traité,
Les Heures portières fidelles
De ces demeures éternelles,
Qui sans autres soins importants
Ne songent qu'à passer leur tems,
Un jour, pour punir son caprice,
Par quelque agréable malice,
Dirent qu'il falloit à son tour
Donner de l'amour à l'Amour.
Elles sont deux fois douze en nombre,
De qui l'humeur n'a rien de sombre,
Jeunes, fraîches, pleines d'appas,
Marchant toutes d'un même pas,
Toutes sœurs, toutes d'un même âge,
Même taille, même visage ;

Même feu brille dans leurs yeux,
Et rien ne se ressemble mieux,
Dans leur monde, ni dans le nôtre,
Que fait une heure avec une autre,
Leur Pere même fans pareil,
Soit Jupiter, soit le Soleil,
Car l'histoire en est incertaine,
Ne les distingue qu'avec peine.
Cent fois il s'est embarrassé,
Prenant Irene pour Dircé;
Souvent il appelle Ortesie,
Qu'on lui réponde : c'est Masie.

Une de ces aimables Sœurs
Fit un grand amas de douceurs,
De mots obligeans, de caresses,
De soins, d'amitiés, de tendresses,
De ces regards faux & charmans,
Qui pour les credules Amans
Disent tout ce qu'un cœur desire,
Et pourtant ne veulent rien dire.

Elle choisit & tems & lieu,
Pour attaquer ce petit Dieu,
Qui peut dompter les plus rebelles;
Et bien que de mille autres Belles
Il eût sçû défendre son cœur,
Soit qu'il fût de meilleure humeur,
Soit que son heure fût venue,
L'Heure lui donna dans la vue,

Helas, dit-il, en soupirant,
A la fin une Heure m'apprend ;
Par le vouloir des Destinées,
Ce que n'avoient pû tant d'années,
Que mes flammes, que mes liens,
Etoient des maux, étoient des biens ;
Et ce que mon cœur insensible
Trouvoit encore moins possible,
Des maux qui se font desirer,
Des biens qui nous font soupirer.

Puis il lui parle de ses charmes,
N'épargne prieres, ni larmes,
Exprime mille ardens desirs
Par autant de brulans soupirs,
Et dit en son nouveau martyre
Tout ce qu'aux autres il fait dire.

L'Heure feint de s'en irriter,
Un moment après d'en douter ;
Puis de le croire, & de se rendre.
Enfin d'une voix douce & tendre :
Soyez, dit elle, en le quittant,
Soyez amoureux & constant,
Et sçachez qu'un amour fidelle
Ne trouva jamais de cruelle.

D'aise l'Amour est transporté.
Sa nouvelle félicité
Se répand sur tout son Empire :
Rien n'y gemit, rien n'y soupire ;

Les plus infortunés Amans
En plaisirs changent leurs tourmens ;
Et la plus cruelle souffrance
Devient heureuse en esperance.
A peine le Soleil levant
A commencé le jour suivant ,
Que l'Amour s'éveille , se presse
D'aller voir sa belle Maitresse ;
Et comme un petit insensé
Cherche les yeux qui l'ont blessé.

Mais parmi tant de sœurs aimables ,
Il trouve tous les yeux semblables.
Chacune a les mêmes traits ,
Et le blesse des mêmes traits.
Chacune lui semble sa Belle ;
C'est elle , & si ce n'est pas elle.
En vain du geste & du regard
Il veut attirer à l'écart
Celle dont il étoit esclave ;
Chaque Heure d'un pas lent & grave ,
Feignant d'ignorer son ennui ,
Passoit & se moquoit de lui.

Il s'éloigne , & dit en lui-même
Que peut-être l'Heure qu'il aime ,
Pour le combler de ses faveurs ,
Se dérobera de ses Sœurs.
Déjà son ame impatiente
Se consume dans cette attente.

Jamais on ne fit tant de vœux :
 Jamais dans l'Empire amoureux
 Heure ne fut tant attendue,
 Que le fut cette Heure perdue.

Tout triste, tout honteux, tout las,
 L'Amour retourne sur ses pas.
 Alors toutes les Sœurs ensemble
 Lui disent: Amour que t'en semble ?
 Est-il pas bien doux d'être Amant ?
 Les Heures n'aiment qu'un moment.
 Mais, pour toi, s'il t'en prend envie,
 Tu peux aimer toute ta vie.

L'Amour, après un tel affront
 Epreuve un changement bien prompt.
 Il n'a plus que de la colere,
 Et rien ne le peut satisfaire.
 Pour punir la facilité
 Qui l'avoit faussement flaté,
 Il veut, & ses loix sont bien rudes,
 Que ces Sœurs qui font tant les prudes,
 Qui dédaignent tant son amour,
 Brûlent d'autres feux tour à tour:
 Qu'on trouve une Heure en la journée,
 Foible, facile, abandonnée,
 Qui ne sçache rien ménager;
 Et c'est là l'Heure du Berger.

Mais quoi ! sa flamme méprisée
 Dans le Ciel serroit de risée.

Il quire

Il quitte le séjour des Dieux ,
 Et pour laisser en mille lieux
 Quelque marque de sa vengeance ,
 Contre la perfide inconstance :
 O vous , qui par de lâches tours
 Troublez l'Empire des Amours ,
 Dit-il, vains diseurs de fleurettes ,
 Volages , inconstans , coquettes ,
 Esprits changeans , foyez changés ;
 Et que les Amours soient vengés.

Il dit ; & sa seule parole
 Allant de l'un à l'autre Pole ,
 De mille & mille Amans legers
 Fit autant d'oiseaux passagers.

Ceux à qui les amours nouvelles
 Ont toujours semblé les plus belles ,
 Comme ces oiseaux inconstans ,
 Cherchent en tous lieux le printems.
 Ceux que la froide indifférence
 Seule porta dans l'inconstance ,
 Vont cherchant les climats glacés ,
 Et par le beau tems sont chassés.

On vit sur la terre & sur l'onde
 Floter la troupe vagabonde
 De ces volages emplumés.
 Les uns en Cailles transformés
 Voleterent les ailes basses.
 Les autres devenus Bécasses

Se trouverent un pié de nés.
Quelques-autres plus étonnés,
Que s'ils fussent tombés des nues,
Se trouvèrent tout-à-fait Grues.
Faut-il te dire mon malheur!
Prends-tu plaisir à ma douleur?
Nè bien, pour être un peu coquette,
Je devins moi-même Fauvette.

Mais c'étoit en mes jeunes ans
Que j'avois des desirs changeans.
Le tems m'a fait être plus sage.
Je consulte quand je m'engage;
Mais dès que j'en ai fait serment,
J'aime ensuite éternellement.
Pour témoigner ma repentance
Au Dieu vengeur de l'inconstance,
Tout changement m'est odieux,
Jusques au changement de lieux.
Si ma cruelle destinée
Me fait errer toute l'année;
Au moins, quand la belle saison
Reviendra sur votre horizon,
Ce bois, ma première demeure,
M'aura jusqu'à ce que je meure;
Ou que par un destin plus doux
L'Amour appaise son courroux,
Soit enfin touché de ma peine,
Et me rende la forme humaine.

A C A N T E.

Qu'il le fasse ; j'en suis content.

Entre nous, Fauvette, pourtant
 Ta constance n'est qu'une fable.
 Coquette est un mal incurable.
 Qui coqueta dès le berceau
 Coquetera jusqu'au tombeau.
 Nous sçavons toute ton histoire.
 Penfes-tu nous en faire accroire ?
 Nous prends-tu pour des Allemans ?
 Un Poete des plus galans,
 Et qui se connoît en coquetes
 Nous a conté tes amourettes
 Avec le petit Roitelet.
 Et que dis-tu de ce poulet ?
*Je sçai que je ne suis pas belle ,
 Mais je chante passablement ;
 Et quand on m'aime tendrement ,
 J'aime comme une Tourterelle.*

L A F A U V E T T E.

Je sçai qu'on peut malaisément
 Cacher un amoureux tourme
 Mais plus malaisément encore
 Ne point aimer qui nous adore.

A C A N T E.

Tu fais bien ; car en peu de mots,
 Les constans ne sont que des sots.
 Chere Fauvette, quand j'y pense,
 Ta peine est une récompense,

Tu peux d'un desir curieux
 Visiter la terre & les cieux,
 Voir les villes & les provinces ;
 Les differens séjours des Princes.
 Point d'affaires , & point de Cour :
 Jamais de violent amour :
 Jamais de pensée importune
 Pour la gloire , ou pour la fortune :
 Sans autrement te tourmenter ,
 Qu'à prendre l'air , & qu'à chanter ,
 Faissant de journée en journée
 Un printems de toute l'année.

L A F A U V E T T E .

Ah , que tu connois peu nos maux !
 Et nos peines , & nos travaux !
 Trembler sans cesse pour sa vie
 De mille ennemis poursuivie :
 Trouver en cent climats divers ,
 Non un Printems , mais cent Hivers :
 Passer les mers les plus profondes ,
 En danger de cheoir dans les ondes ,
 Si l'aile vient à nous manquer ,
 Ou la tempête à nous choquer :
 Bâtir & rebatir sans cesse :
 Chaque jour , quand la faim nous presse ;
 Depeupler tous les environs
 De Mouches & de Mouchérons :
 Voilà nos plus doux exercices ,
 Et nos plus charmantes delices .

Crois-moi : je te le dis encor ;
 Tout ce qui reluit n'est pas or ;
 Et le plus souvent l'inconstance
 N'est heureuse qu'en apparence.
 Aime toujours fidèlement,
 Et prends bien garde seulement,
 Que Zenocrate, (a) s'il n'est sage,
 Ne devienne oiseau de passage.

SUR LA MORT D'UNE PIGEONNE
 qu'aimoit Sapho, & qu'elle avoit
 nommée Mignonne.

QUAND la Pigeonne aux abois
 Eprouvoit les dures loix
 Qui ne distinguent personne :
 Sapho d'un tendre discours,
 Pleurez, disoit-elle, Amours :
 Pleurez l'aimable Pigeonne.



Les Menages, les Gombauds,
 Aux chants amoureux & hauts,
 Dont le bruit partout résonne,
 Appelés à son secours
 Redisoient : pleurez amours,
 Pleurez l'aimable Pigeonne.



(a) L'Auteur de l'Almanach d'Amour qui a dit de
 lui-même :

Zenocrate toujours amoureux & volage,
 Courant les mers d'Amour de rivage en rivage.

Au petit bois enchanté,
 L'Oiseau qu'on a tant vanté, (a)
 Malgré l'Hiver qui l'étonne,
 Dit de son ton le plus doux :
 Pleurez, Amours, avec nous,
 Pleurez l'aimable Pigeonne.



La Tendresse aux yeux charmans
 S'écrie à tous les momens :
 Adieu pour jamais, Mignonne.
 Perissent tous les Jaloux !
 Pleurez, Amours, avec nous,
 Pleurez l'aimable Pigeonne.



Touchés de ses doux accens,
 Venus & ses chers Enfans
 Ouvrent son cercueil d'ivoire,
 La font un Astre nouveau, (b)
 Qui brille, également beau,
 Dans le Ciel, & dans l'Histoire.



En cet état glorieux
 Elle a regret à ces lieux,

(a) La Fauvette qui revenoit tous les ans dans le jardin de Sapho, & qui a été si célébrée par differens Poëtes.

(b) On venoit de découvrir la Comete que plusieurs assuroient être une Etoile.

Merveille d'un cœur fidèle !
 Et de cent petits élans
 Agitant ses feux tremblans,
 Croit encor battre de l'aile.



Encore son tendre amour
 Soupire après le retour.
 Encor le desir la presse
 De voleter sur le sein,
 Et de manger dans la main
 De sa charmante Maitresse.



Le Cygne (*a*) aux feux argentés
 Etalant mille beautés,
 Lui vient offrir sa franchise,
 Mais, ô Cygne infortuné !
 Son petit cœur mutiné
 Hait tes feux, ou les méprise.



L'Aigle (*b*) plus imperieux,
 Veut que le séjour des Cieux

(*a*) Le Cygne, ou la Poule est l'une des vingt-une Constellations Septentrionales. Elle est composée de 17 Etoiles; une de la seconde, cinq de la troisième, neuf de la quatrième, & deux de la cinquième grandeur.

(*b*) Constellation Septentrionale, composée de neuf Etoiles; une de la seconde, quatre de la troisième, une de la quatrième, & trois de la cinquième grandeur.

Et l'appaise, & la console :
 Mais pour un cœur enflammé,
 Hors d'aimer, & d'être aimé,
 Qu'est-ce qui n'est point frivole ?



Sapho seule me charmoit,
 Sapho seule m'enflammoit,
 Dit-elle. Hélas ! quelle grace,
 D'épouvanter de mes feux
 L'Astrologue malheureux,
 Ou la vaine populace !



Pigeonne console-toi.
 Un Roi, mais le plus grand Roi
 Qu'on puisse ou chérir, ou craindre,
 Apollon s'en est vanté,
 Louant ta fidélité
 Trouvera ton sort à plaindre.



Et que de jeunes Heros,
 Impatiens du repos,
 Pour de semblables louanges
 Iroient encore une fois
 Etendre le nom François
 Chés les Nations étrangères !



Tu l'as vû, Croissant altier,
 Qui bravois le monde entier.
 Leur Legion foudroyante (a)
 Vint arrêter ton destin,
 Qui ne faisoit qu'un butin
 De l'Allemagne tremblante.



Quel bruit ! que de sang versé ! (b)
 L'un blessant qui l'a blessé
 Contente sa noble envie :
 L'autre meurt dans son Drapeau ; (c)
 Et, s'il l'emporte au tombeau,
 Ne compte pour rien sa vie.



François, c'est trop attendu.
 Ah ! le Barbare éperdu

(a) Allusion à la Legion chrétienne qui l'an de J. C. 176 remporta sous Marc Aurele une victoire complete, sur les Marcomans, les Quades, les Sueves, & autres Peuples du Septentrion.

(b) Combat de S. Godar ou du Raab donné le 1 Août 1664. Louis XIV. avoit envoyé en Hongrie 4000 François sous la conduite de Messieurs de Colligny & de la Feuillade. Celui-ci chargea les Janissaires avec tant de vigueur qu'il les renverta ; car M. de Colligny ne se trouva point à cette action, dont les François eurent tout l'honneur.

(c) Le jeune Sillery simple Enseigne au Regiment de Turenne ; mais ayant pour Bisayeul le Chancelier de ce nom, & qui se sentant blessé, de peur que les Ennemis n'emportassent son Drapeau, après avoir en vain appelé quelqu'un des siens pour le lui remettre, s'envelopa & se roula dedans en mourant.

Cherche en vain Forts & Rivières.
 Je voi ses yeux éblouis.
 Et le grand nom de Louis
 Marche devant nos Bannieres.



Le Bassa (a) plein de valeur
 S'abandonne à la douleur ;
 Et le Visir pâle & blême (b)
 Près d'attenter sur ses jours
 Prend Mahomet pour recours,
 Le reclame, & le blasphème.



*Prophète, ou lâche imposteur,
 Si tu n'es foible, ou menteur,
 Dit-il, qui t'oblige à feindre ?
 N'est-ce point assés de sang ?
 Ah ! c'est l'heure, & le Roy Franc
 Que nous avions tant à craindre,*



Muse, tu voles trop haut ;
 Ce n'est pas là ce qu'il faut.
 J'aime l'ardeur qui te presse :
 Je voudrois t'y convier.
 Mais qui te fait oublier
 Ta Pigeonne & ta foiblesse ?



(a) L'un des Bassas fut tué, & les Turcs perdirent
 dans ce combat près de 8000 hommes.
 (b) Cuprogli.

GALANTES.

En vain tu cheris mon Roi,
Le Laurier n'est pas pour toi.
C'est assés d'être galante ;
Et qu'après nos tristes jours
On dise : pleurez, Amours,
Pleurez l'amoureux Acante.

PLACET AU ROY.

*M. Pellisson étant à la Bastille fit présenter
ce Placet au nom de la Pigeonne de Sapho.*

SIRE, une pauvre Pigeonne,
Innocente, franche, & bonne,
Attend pour le moins de vous
Ce qu'obtiennent les Filoux,
Quelque moment d'audience ;
Non pour demander vengeance.
Soumise aux ordres du Ciel,
Elle voit d'un cœur sans fiel
Le Jaloux, de qui l'envie
A sçû la priver de vie.
Elle ne vient point aussi,
D'un ambitieux fouci,
Charmer toutes les oreilles
Du grand bruit de vos merveilles,
Un Cygne au bord du tombeau
N'a pas le chant assés beau ;

N ij

Et s'il vouloit l'entreprendre,
Seroit contraint de se rendre.
En un mot, Prince charmant,
On lui fait un monument.
Mais on est en grande attente
D'un homme qu'on nomme Acante;
D'un homme à plusieurs métiers :
Très connu des Financiers,
Et très connu des Poetes,
Qui fait parler les Fauvettes ;
Qui peut l'immortaliser,
Qui peut, c'est beaucoup oser,
Je ne sçai s'il le faut croire,
Ajouter à votre gloire.
On sçait qu'il est detenu.
Jusqu'à ce qu'il soit venu,
Elle erre sans sepulture ;
Et de son petit murmure,
Pleine de temerité,
Trouble votre Majesté.
Sire, rendez-le, de grace,
Aux vœux de tout le Parnasse.
Tout le regne des Oiseaux
En fera des chants nouveaux.
Cygnes, Rossignols, Fauvettes,
Dans leurs peines plus secretes,
Après un si bon succès,
Vous donneront leurs placets,

Chantans jusques sous le Pole

Cette agréable parole :

Aimons - le d'un cœur soumis.

Malheur à ses ennemis.

Les plus fiers oiseaux de proye,

Moitié crainte, moitié joye,

Aux placets auront recours.

Même avant fort peu de jours,

Nous y verrons venir, Sire,

Jusqu'à l'Aigle de l'Empire.

LA GROTTTE DE VERSAILLES,

IDYLL E

MISE EN MUSIQUE.

Une troupe de Bergers qui jouent de divers instrumens, viennent dans la Grotte pour y faire un concert champêtre.

Recit chanté par deux Bergers.

I. BERGER.

ALLONS, Bergers, entrons dans cet heureux séjour.

Tout y paroît charmant, Louis est de retour.

Il sort des bras de la Victoire,

Et vient assembler à leur tour

Les plaisirs égarés dans les bois d'alentour.

I I. B E R G E R.

Il se plait en ces lieux à perdre la mémoire
 De la grandeur qui brille dans sa Cour.
 Cessons de parler de sa gloire.
 Il n'est permis ici de parler que d'amour.

Le Chœur des Bergers repete :

Allons, Bergers, entrons dans cette heureux
 séjour.
 Tout y paroît charmant, Louis est de retour.

*Chanson chantée par un Berger & répétée
 par le Chœur :*

Dans ces charmantes retraites
 Accordons nos chalumeaux,
 Nos pipeaux,
 Nos musettes,
 Au ramage des oiseaux ;
 Et chantons nos amourettes
 Au doux murmure des eaux.

*Autre Chanson chantée par deux Bergers à qui
 deux Flutes répondent.*

Goutons bien les plaisirs, Bergere,
 Le temps ne dure pas toujours.
 La moisson la plus chère
 Est celle des amours.
 Elle ne se peut faire
 Qu'au Printemps de nos jours.

Le Chœur des Bergers repete :

Dans ces charmantes retraites
 Accordons nos chalumeaux,
 Nos pipeaux,
 Nos musettes,
 Au ramage des oiseaux ;
 Et chantons nos amourettes
 Au doux murmure des eaux.

*Dialogue chanté par deux Bergers à qui
 deux Flutes répondent.*

I. BERGER.

Sortons de ces deserts ; détournons-en nos pas.

II. BERGER.

Pourquoi quitter si-tôt ces endroits pleins de
 charmes ?

I. BERGER.

L'Amour est dans ces lieux, avec tous ses appas.

II. BERGER.

Ah ! qu'il est doux ici de lui rendre les armes !
 Où pourrions-nous aller où l'Amour ne fût pas ?

Les deux Bergers ensemble.

Voyons tous deux en amour
 Qui de nous sçaura prendre
 L'ardeur la plus tendre.

Ne craignons point le tourment
 Qu'un cœur amoureux doit attendre.
 C'est un mal trop charmant
 Pour s'en défendre.

I. B E R G E R.

Aimons, puisqu'il le faut, dans ces heureux des-
 serts.

II. B E R G E R.

L'amour dans ces beaux lieux n'a que d'aima-
 bles chaînes.

I. B E R G E R.

Il a de quoi payer le repos que je perds.

II. B E R G E R.

Il n'est pas de plaisirs si charmans que ses peines.
 La liberté n'a rien de si doux que ses fers.

Ensemble.

Voyons tous deux en amour
 Qui de nous sçaura prendre
 L'ardeur la plus tendre.
 Ne craignons point le tourment
 Qu'un cœur amoureux doit attendre.
 C'est un mal trop charmant
 Pour s'en défendre.



*Autre Chanson chantée par un Berger, & répétée
par le Chœur.*

Chantez dans ces lieux sauvages,
Chantez Rossignols heureux ;
Mêlez vos tendres ramages
Parmi nos chants amoureux.

L'amour dans nos chaînes

Flatte nos desirs.

Nous chantons nos peines,

Chantez vos plaisirs.

*Les Rossignols mêlent leur ramage au concert de plusieurs instrumens, & les Bergers répondent
par cette Chanson :*

Ces oiseaux vivent sans contrainte,

S'engagent sans crainte ;

Leurs nœuds sont doux.

Tout leur rit, tout cherche à leur plaire.

Nous devons en être jaloux :

La raison ne nous sert de guere.

En amour ils sont tous

Moins bêtes que nous.

Autre Couplet.

Dans leur chant ils disent sans cesse

Que l'amour les blesse.

D'aimables coups.

Tout leur rit, tout cherche à leur plaire.

Nous devons en être jaloux :

La raison ne nous sert de guere.

En amour ils sont tous
Moins bêtes que nous.

*Autre Chanson chantée par une Bergere que des
Flutes douces accompagnent.*

Dans ces deserts paisibles ,
Rochers , que votre sort est doux !
Vous êtes insensibles.
Trop heureux qui l'est comme vous !

*La même Bergere continue à se plaindre , & en
élevant sa voix , & la tournant du côté de
l'Echo , elle l'oblige enfin à lui répondre.*

L A B E R G E R E .

Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureux empire ;
Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureuse loi ;
Helas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ?

L' E C H O .

Moi.

L A B E R G E R E .

Helas !

L' E C H O .

Helas !

L A B E R G E R E .

Qui fut jamais plus à plaindre que moi ?

L' E C H O .

Qui fut jamais plus à plaindre que moi ?

GALANTES.

155

LA BERGERE.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

L'E C H O.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

LA BERGERE.

N'en doutons plus ; ce sont les Echos d'alentour.

L' E C H O.

Ce sont les Echos d'alentour.

LA BERGERE.

Jusqu'au cœur des rochers de ce charmant séjour,
Leur plainte nous apprend que l'Amour est à
craindre.

L' E C H O.

Que l'Amour est à craindre.

*Le Chœur des Bergers accompagné de tous les in-
strumens, du chant des Rossignols, & des repe-
titions des Echos, finit par les vers suivans.*

Chantons tous en ce jour ;

Redisons tour-à-tour ;

Que le chant des oiseaux nous seconde ;

Que l'Echo nous réponde.

Chantons en ce jour

Chantons qu'il n'est rien dans le monde

Qui soit insensible à l'amour.

L'AUTEUR de la comparaison de la Musique Italienne & de la Musique Francoise (a) met cette Idylle fort au dessus de l'Idylle de Sceaux, parce qu'outre le merite des paroles qui sont le chef-d'œuvre de l'Auteur, elle l'emporte aussi du côté de la Musique. » Racine dans son » Idylle se pique de termes forts, & de » rimes riches, au lieu de viser à une » douceur coulante dont le Musicien a » besoin. D'ailleurs il a manqué à égayer » le goût grec, à y répandre un air riant, » & surtout un air galant que demande » notre Poésie chantante; & Pellisson a » sçu donner à son Idylle un vrai tour » de galanterie champêtre qui devoit ani- » mer autrement la Musique de Lully. Il ne m'appartient pas de prononcer sur le merite des deux Idylles. Elles ont l'une & l'autre de grandes beautés; mais on lit avec plaisir l'Idylle de Sceaux, & l'on chante encore aujourd'hui la Grotte de Versailles.

(a) Dialogue IV.



 RE'PONSE A UN PLACET.

Le M. de Dangeau avoit présenté le Placet suivant à la Reine, pour lui demander la permission d'entrer dans la Chambre des Filles.

*D*ANGEAU vous demande une grace,
 Grace qui ne vous coûte rien,
 Mais il n'est point d'effort que sa Muse ne fasse
 Pour obtenir un si grand bien.
 En me donnant cet avantage,
 Vous contenterez tous mes vœux.
 Je n'en serai pas plus heureux ;
 Mais j'en passerai pour plus sage.
 En me donnant permission
 Vous pouvez établir ma réputation
 Sans que cela nuise à personne.
 Que craindroit votre Majesté ?
 Tous les exemples qu'elle donne
 N'inspirent que l'honnêteté.

M. Pellisson y fit cette réponse :

Vous demandez si bien, qu'on ne peut refuser.
 On consent à votre demande.
 Mais cependant on vous commande
 D'être content du droit, & de n'en point user.

Cherchez-vous ce qu'on apprehende ?
 S'il faut ne vous rien déguiser,
 La raison en est juste & grande.
 Vous demandez si bien, qu'on ne peut refuser.

Q U A T R A I N. (a)

O Û peut-on trouver des Amans
 Qui nous soient à jamais fidelles ?
 Il n'en est que dans les Romans,
 Ou dans les nids des Tourterelles.

C H A N S O N.

A Q U O I servent tant de charmes,
 Iris, si vous n'aimez rien ?
 Quoi nos plaintes & nos larmes
 Vous font-elles quelque bien ?
 Souvent c'est une infortune
 De se laisser enflammer ;
 Mais la vie est importune
 Qui se passe sans aimer.



(a) Ce Quatrain est tiré d'une Lettre de Mademoiselle de Scudery à M. de Buffly, datée du 13 Fevrier 1676.
Lettres de Buffly, Tome II.

La plus sage & la plus belle
 Peut trouver un inconstant,
 Et l'Amant le plus fidelle
 En peut rencontrer autant.
 D'une plainte si commune
 On a droit de s'allarmer.
 Mais la vie est importune
 Qui se passe sans aimer.

A U T R E.

DOI-JE vous aimer, Silvie ?
 Dites-le moi tout de bon,
 Doi-je vous aimer ou non ?
 Depuis peu j'en meurs d'envie,
 Je suis las de n'aimer rien.
 Mais je n'aimerai de ma vie,
 Si ce n'est qu'on m'aime bien.



Parmi vous c'est être prude
 Que d'engager un Amant
 Pour rire de son tourment.
 Vous n'êtes qu'ingratitude ;
 Mais vous avez mille appas.
 Ah que l'on souffre ! ah qu'il est rude
 D'aimer & de n'aimer pas !

A U T R E.

EN VAIN j'évite vos beaux yeux,
 Mon amour me suit en tous lieux,
 C'est une erreur extrême,
 Qui ne veut point aimer, il aime.



Il est trop aisé d'enflammer
 Un cœur tout résolu d'aimer.
 Le mien n'est pas de même.
 Je ne veux point aimer, & j'aime.



L'amour surprend également
 Celle qui s'engage aisément,
 Et celle qui raisonne.
 Qui n'y croit point donner, y donne.

A U T R E.

QUE ferons-nous mon cœur au mal qu'il
 dévore?
 Il est fâcheux de n'aimer rien,
 Fâcheux d'aimer, & plus fâcheux encore
 De n'être point aimé, lorsque l'on aime bien.



Je vois

Je vois de tous côtés le plaisir & la peine.

Mais que sert-il d'en disputer ?

Aimons, aimons. O beaux yeux de Climene !
Qui vous voit un moment n'a plus à consulter !

A U T R E .

L'AUTRE jour près de ce rivage,

Alcidon ce Berger si beau,

Au bruit de l'eau,

Chantoit dessus son chalumeau

Faut-il, Bergere volage,

Qu'un Amant

Qui connoit ton changement :

T'aime si constamment ?



J'ai trouvé sous ce vert ombrage

Près de toi le jeune Tircis

Cent fois assis,

Contant ses amoureux soucis.

Faut-il, Bergere volage,

Qu'un Amant

Qui connoit ton changement,

T'aime si constamment ?



Tous les jours dans le même herbage
 Ses troupeaux se mêlent aux tiens ;
 Ses entretiens
 Te semblent plus doux que les miens.
 Faut-il , Bergere volage ,
 Qu'un Amant
 Qui connoit ton changement ,
 T'aime si constamment ?



Sur tous les Bergers du village ,
 Sur tous les Chasseurs de nos bois ,
 Il a ta voix.
 Lui seul est heureux sous tes loix.
 Faut-il , Bergere volage ,
 Qu'un Amant
 Qui connoit ton changement ,
 T'aime si constamment ?



Alcidon tenoit ce langage ,
 Quand sa belle qui l'entendit ,
 Se défendit ,
 Et d'un air amoureux lui dit :
 Je ne fus jamais volage ,
 Et l'Amant
 Qui m'accuse injustement
 Est aimé constamment.

A U T R E.

PHILIS, ne vous trompez pas,
 Vous croyez qu'à vos appas
 Tous les cœurs se viennent rendre ;
 Mais si vous voulez le mien,
 Songez bien
 Qu'aussitôt qu'on veut tout prendre
 On ne prend rien.



Tu me dis, foible raison,
 Qu'en ma nouvelle prison
 Je dois craindre un long martyre ;
 Je m'en doute, je l'attens,
 Je le sens.
 Mais, hélas ! que veux-tu dire ?
 Il n'est plus temps.

A U T R E.

QU'É l'on vivroit heureusement
 En vous aimant,
 Si vous étiez moins inhumaine ;
 Mais il vous faut un autre Amant.
 Pour moi je crains étrangement
 Tous les plaisirs qui donnent tant de peine.



Oij

S'il faut endurer constamment
 Un long tourment
 Pour une esperance incertaine ;
 Philis, cherchez un autre Amant :
 Pour moi je crains étrangement
 Tous les plaisirs qui donnent tant de peine.

A U T R E.

VOUS qui pensez qu'une absence éternelle
 Peut changer un cœur enflammé :
 Je le voi bien, vous n'avez point aimé.
 L'Absence ne peut rien sur une ame fidelle.



Quittez, quittez cette erreur criminelle ;
 Elle fait injure à ma foi.
 Aimez, Iris, vous direz comme moi :
 L'Absence ne peut rien sur une ame fidelle.

A U T R E.

VOUS ne voulez que respect & qu'estime ;
 Et vous aimer, c'est courir au trépas.
 Eh bien, Philis, je croi que c'est un crime
 D'oser aimer tant de divins appas.
 Mais c'en est un plus grand de ne les aimer pas.



GALANTES.

163

La liberté que je trouvois si belle
Me quitte enfin sans espoir de retour.
Je le sçai bien, aimer une cruelle
C'est un tourment qui dure plus d'un jour ;
Mais c'en est un plus grand de vivre sans amour.

AUTRE.

A MOUR, si comme ami tu veux entrer chés
moi,
J'y consens ; mais pose les armes ;
Fai-moi goûter en paix tes douceurs & tes char-
mes.
Mais si pour vivre sous ta loi
Il faut souffrir, se plaindre, & répandre des lar-
mes,
Adieu, cruel ; retire-toi.

AUTRE.

C E N'EST point votre cruauté,
Phylis, quoi qu'elle soit extrême,
Qui m'a fait soupirer après ma liberté ;
Et si j'ai désiré d'être encore à moi-même,
C'est que mourant d'amour, malgré votre cour-
roux,
Je voudrois chaque instant me redonner à vous.

A U T R E .

HA T E Z , belle Philis , hâtez votre retour.
 Mes yeux baignés de pleurs ne voyent plus
 le jour ,

Depuis qu'ils ne sont plus éclairés par les vôtres ;
 Et cependant mon desespoir
 N'est pas tant de ne les plus voir
 Que de ce qu'ils sont vûs par d'autres.

A U T R E .

MO N cœur fait encore des vœux
 Pour un objet aussi beau qu'insensible.
 Il m'est impossible
 D'éteindre mes feux.

Ma destinée est de mourir pour elle ;
 J'en suis content , & sans être infidelle ,
 Sous son cruel empire
 Je finis mes jours.

Mais que veux-je donc dire
 Par ce sot discours ?

Non , c'étoit l'autre année
 Cette triste destinée
 Ce rigoureux trépas ,
 Et je n'y pensois pas.



Belles , aprenez ma chanson.
 Je ne dis pas qu'elle soit des plus belles ;
 Mais pour les cruelles
 C'est une leçon.
 Trois mois, six mois, huit mois, toute une année
 Un pauvre Amant aura l'ame obstinée ;
 Il benira ses peines ,
 Dira hautement
 Qu'il portera vos chaînes
 Eternellement ;
 Mais bien qu'il vous le jure ,
 Si votre rigueur vous dure ,
 Ta la la la la la
 Il vous plantera là.

A U T R E.

J U G E Z si ma peine est extrême ,
 Philis , je vous sers constamment.
 Vous me fuyez incessamment ,
 Et je sçai qu'un autre vous aime.
 Jugez si ma peine est extrême.



Helas ! ne suis-je pas à plaindre ?
 Sans cesse on me voit soupirer.
 Je n'ai jamais lieu d'esperer ,
 Et j'ai toujours sujet de craindre.
 Helas ! ne suis-je pas à plaindre ?

A U T R E ,

Sur l'air de la Duchesse.

IL me faut donc faire des vers.
 Sapho le veut, Philoxène en demande
 Des vers de commande
 Sur l'air de Des - airs.
 Pour mon malheur, on vous y met encore,
 O Doralice, & vous ô Cleodore.
 Helas ! combien j'endure
 Pour vous obliger !
 Cette sotté mesure
 Me fait enrager.
 Un malheureux Poete
 Ne s'y trouve qu'une bête.
 Mais un Poete amant
 Y perd l'entendement.





P O E S I E S

D E

M. P E L L I S S O N .



L I V R E C I N Q U I E M E .

P O E S I E S D I V E R S E S .

O D E

S U R L E S B Â T I M E N S D U L O U V R E ;

A M . L E D U C D E M O N T A U Z I E R .



M O N T A U Z I E R , ton rare
merite,
L'honneur, la douce probité,
L'inébranlable fermeté,

Des vertus la plus noble élite,
Les doubles Lauriers toujours verts,
Amour, Ardenice, Julie,
Empêcheront qu'en l'Univers
Jamais ton beau nom ne s'oublie.



Heureux qui joins à tant de gloire
 Le haut suffrage de ton Roi
 Qu'on a vû garder de ta foi
 Une si fidèle mémoire !
 Telle qu'une fleur sans Soleil
 Aussitôt morte que venue
 Languit dans un morne sommeil
 La vertu qu'il n'a point connue.



Regarde ces masses hautes
 Que la Seine admire en ses bords,
 Le Louvre dedans & dehors,
 Ses cours, ses jardins, ses fontaines,
 Jette les yeux de toutes parts.
 Tout rit en le voyant paroître ;
 Tout embellit de ses regards,
 Et vit de l'amour de son Maître.



Tours & colonnes sans pareilles,
 Grand palais du plus grand des Rois,
 Mon cœur repasse mille fois
 Le long ordre de vos merveilles ;
 Mais plus il y vient & revient,
 Plus dans votre orgueil légitime
 Il voit la main qui vous soutient,
 Il sent l'esprit qui vous anime.



Ainsi quand le Maître du monde
 Parla d'un ton imperieux,
 Le Soleil brilla dans les Cieux,
 La Terre s'éleva sur l'onde;
 Les fleuves, les monts, & les bois,
 Les climats, & leur vaste espace
 Aussi diligens que sa voix
 Occupèrent chacun leur place.



Soit que notre France ravie
 Admire son Louis en vous;
 Ou soit que le voisin jaloux
 Vous regarde d'un œil d'envie:
 Croissez aux yeux de l'Univers,
 Vaste & laborieux ouvrage!
 Et disputez avec mes vers
 A qui durera davantage.

ODE A M. CHANUT.

CHANUT, avant que la vieillesse
 Nous approche du monument,
 Il faut mêler adroitement
 Des momens de folie à des jours de sagesse.
 Croi-moi, la sévère raison
 Est quelquefois hors de saison.



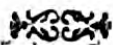
Je connois la rare prudence ;
 Je connois les soins redoublés
 Qui jusques aux climats gelés
 Ont établi ta gloire & celle de la France ;
 Mais j'ignore , à n'en point mentir ,
 Si tu sçais bien te divertir.



Que t'importe que l'Allemagne ,
 En ce fatal événement ,
 Souffre , ou rejette noblement
 L'insupportable joug de l'orgueilleuse Espagne ;
 Si toi-même de ton côté
 Tu n'es jamais en liberté ?



La santé mere de la joye
 Ne se nourrit que de plaisirs ;
 Tous ces ambitieux desirs ,
 Tous ces vastes pensers dont nous sommes la
 proye ,
 Que font-ils que rendre nos jours
 Et moins fortunés , & plus courts ?



Notre Heros incomparable
 A peine échapé du danger
 T'avertit allés de songer
 Qu'un travail sans relâche à la fin nous accable ;
 Et que gloire , grandeur , ni bien
 Alors ne guerissent de rien.



Déjà ta douleur & la mienne
 N'espéroient plus aucun secours.
 Déjà nos jours suivoient les jours ;
 Déjà notre ombre pâle accompagnoit la sienne ;
 Quand le ciel encore une fois
 Se rendit aux vœux des François.



Qu'il vive ; & qu'entre ses merveilles
 On conte à la posterité
 L'agréable facilité
 De joindre aux nobles soins, aux glorieuses veilles,
 Aux travaux toujours renaissans,
 Des plaisirs toujours innocens.



Tel on voit dans sa course ronde
 L'Astre qui tourne incessamment,
 Sans abandonner un moment
 Le glorieux souci d'illuminer le monde,
 Prendre mille autres soins divers
 En mille endroits de l'Univers.



Là sous les voutes souterraines
 Ses rayons forment les trésors ;
 Ici par de moindres efforts
 Des trésors de l'année ils couronnent les plaines ;
 Ou peignent de mille couleurs
 Les papillons comme les fleurs.



Les vers charment ce grand génie ;
 Tu peux le charmer par tes vers ;
 Tous les secrets t'en sont ouverts :
 Tu sçais tout ce que peut leur nombreuse harmo-
 nie.

Mais souvien-toi que pour charmer
 Ils doivent nous parler d'aimer.



Chante ce que l'indifférence
 A de triste & de languissant ;
 Les plaisirs d'un amour naissant ;
 Par quels secrets appas la flateuse espérance,
 Au milieu des plus longs tourmens,
 Trompe les credules Amans.



Crains-tu que ta sagesse extrême
 Ne veuille pas y consentir ?
 Non ; tu peux, sans la démentir,
 Te plaindre, en te jouant, de ces douleurs qu'on
 aime.
 Quand tu les chanteras pour moi,
 Je les ressentirai pour toi.



E P I T R E

A M. le Duc de Saint Aignan.

CELUI que les neuf sœurs nous avoient fait
attendre,

Celui que j'esperois, & ne pouvois comprendre,
Ce Roi dont le grand nom doit remplir l'U-
nivers,

Ce grand Roi, Saint Aignan, tu le vois, tu le fers.

Je ne sçai quel génie, ou quelle folle audace,
Jeune & libre d'ennuis me guidoit au Parnasse,
Plein de nobles transports, charmé de hauts
desseins,

Sur les pas moins foulés des Grecs & des Romains;
Quand l'une de ces Sœurs qui te sont si connues
De leur antre secret m'ouvrit les avenues.

Antre, ou palais, ou Temple, ou songe, ou
verité;

Mais qui n'est qu'harmonie, & lumiere & beauté,

Où l'esprit admirant merveille sur merveille
Ignore ce qu'il voit, & s'il dort, ou s'il veille.

Là vivent sur l'airain & l'esprit, & le corps,

Et les faits glorieux des heros déjà morts.

Là brillent à l'envi ces grands noms qu'on révère,

Riches originaux de Virgile & d'Homère,

Achille, Hector, Enée, & parmi tant de Rois

Nos Charles, nos Louis, nos Henrys, nos François,

Sages, pieux, vaillans , & qui firent leur gloire
De sçavoir honorer les filles de mémoire.

Là ceux que l'avenir aura pour ornement
Paroissent lumineux , quoiqu'en éloignement,
Ainsi qu'en un miroir quelque image éclatante,
Ou le flambeau du jour sous l'onde étincelante.

O Déesse , disois-je , entre ceux que je vois ,
Est-ce le Dieu du Temple , ou le Roi de ces Rois ;
Celui qui vient à nous , que la gloire environne,
Dont la brillante épée efface la couronne,
Dont le regard humain , & la noble fierté
Ont sçû joindre l'amour avec la majesté ?

Je vois à son aspect s'écarter les nuages.
Que de peuples divers lui rendent leurs hommages !

L'avenir, le passé, ce qu'on voit aujourd'hui,
Si j'en crois à mes yeux n'ont les yeux que sù
lui.

Tu le verras , dit-elle , en ses jeunes années ;
Ce Roi qu'à tes François gardent les destinées ,
Le quatorzieme en nom , le premier en grandeur
Surprendre l'Univers de sa vive splendeur.

Qui pourra vous compter Combats , Sieges ;
Batailles ?

Qui pourra vous dépeindre , affreuses funeraillès ;
Par qui sera soumis quiconque ose tenter ,
Si malgré les destins on peut lui résister ?
Et toi Royal triomphe , ornement de l'histoire ;
Qui menes en un char l'Amour & la Victoire ?

Vous l'admirez , Mortels , vos yeux sont éblouis :
 Attendez toutefois , ce n'est point tout Louis.
 Plus grand que ses Ayeux , mais moindre que
 lui-même ,

Il cache la moitié de sa lumière extrême ;
 Il vous cache les soins d'un sage Potentat ,
 Et les profonds penfers du bien de son Etat.

L'image de sa gloire incessamment présente,
 Sollicite & retient son ame impatiente ,
 Suspend ses grands desseins , l'oblige à consulter
 Sur le moment fatal de les faire éclater.

Mais il vient ce moment ; déjà la Renommée
 Pleine du seul Louis , du seul Louis charmée ,
 Au Tibre , au Nil , au Gange a pris soin d'ensei-
 gner

Qu'après avoir sçu vaincre , il commence à ré-
 gner.

Ainsi le feu divin qui voloit dans la nue ,
 Plus fort , plus surprenant , quand son heure est
 venue ,
 Tonne , éclaire , foudroye en mille & mille lieux ,
 Fait trembler les mortels , l'air , la terre , & les
 Cieux.

Ainsi durant la nuit l'ame de ce grand monde
 Veillant semble dormir dans une paix profonde ;
 Puis quand le jour paroît , par cent & cent ressorts ,
 Et sans cesse agitant les membres de ce corps ,
 Fait sentir ses effets & sa vigueur puissante ,
 Une & toute en tous lieux également présente.

L'ordre, l'autorité, le saint pouvoir des Loix,
 Et les graces, l'appui comme l'honneur des Rois,
 Reprennent désormais leur première nature,
 Et Louis est par-tout, non sa vaine peinture.

Ah ! mes chers nourrissons, de la gloire amou-
 reux,

Ce Héros va vous rendre heureux & malheureux.
 Son équitable estime, & ses bontés Royales
 Iront vous rechercher jusqu'aux mers glaciales ;
 Jusqu'aux lieux du Soleil incessamment brûlés,
 Si le Ciel en ces lieux vous avoit reculés.

Mais malgré les faveurs, malgré vos longues
 veilles,

Vos travaux ramperont auprès de ses merveilles
 Que nos propres concerts ne pourroient égaler,
 Si d'une voix humaine il falloit en parler.

Courage toutefois, suivez-le en sa carrière ;
 Voici de vos beaux chants la plus noble matière.
 Après un court repos je voi d'autres combats,
 Et des Sceptres soumis, & des Trônes à bas.

Je voi les grands progrès dont l'Europe s'étonne,
 Où sa brillante épée efface sa couronne.

Monts, Ports, Havres, Cités, Fleuves, & Regions
 S'ouvrent à sa valeur plus qu'à ses legions.

Je voi cette autre paix & dernière & seconde
 Que Louis conquérant doit redonner au monde.

Ainsi dit la Déesse ; une douce fureur,
 A ces derniers accens, maîtresse de mon cœur

E grava pour jamais ces discours incroyables.

Tu le vois, Saint Aignan, les Dieux sont véritables.

Ee qu'ils avoient promis, ils ont sçû le tenir;

Et déjà le passé répond de l'avenir.

O D E .

Pour le tombeau de M. le Marquis
de Pizany.

MUSE, n'es-tu point lassée
De ne chanter que l'Amour ?

Une plus haute pensée

Doit t'occuper à son tour.

Quoi ! tant de cœurs magnanimes

De Mars les nobles victimes

N'ont-ils rien fait d'assés beaux ?

Et leur fameuse vaillance

Est-elle indigne qu'on pense

A l'affranchir du tombeau ?

✱✱✱

C'est trop pour cette infidelle

Avoir souffert de douleurs ;

C'est trop long-temps auprès d'elle

Perdre nos vers & nos pleurs.

Cette ame vaine & changeante

Verra contre son attente

Son orgueil assés puni,
 Si méprisant tous ses charmes
 Nous n'avons ni vers ni larmes
 Qu'en l'honneur de Pizany.



Qu'on ne tâche point d'écrire
 Avec un pénible effort,
 Sur le marbre & le porphyre
 Quel fut le lieu de sa mort.
 Dans la superbe Allemagne
 Et Norlingue & sa campagne
 Diront assés hautement :
 Pizany comblé de gloire,
 Dans le sein de la victoire,
 Fit ici son monument.



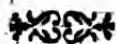
Qu'il étendit sur la plaine
 D'horribles monceaux de corps !
 Que sa valeur plus qu'humaine
 Y fit de puissans efforts !
 Combien de sang épanchèrent,
 Combien de larmes coutèrent
 Les Guerriers qu'il mit-à-bas !
 Mais quel sang, & quelles larmes,
 De ce miracle des armes
 Peuvent payer le trépas !



D'une démarche guerrière
On le voit par-tout aller,
Où la flamme & la poussière
Semblent de loin l'appeller.
Ni le bruit, ni le carnage
Ne changent point son visage;
Et d'un cœur vraiment Romain,
Pendant qu'il frappe & qu'il tue,
Son ame en foi retenue
Conduit les coups de sa main.



Telle qu'on voit la Tempête
Pardonner aux Arbrisseaux,
Choquer la pompeuse tête
D'un Chêne aux larges rameaux;
Tels pleins de rage & d'envie
Les Ennemis sur sa vie
Font leur principal effort;
Et ressentant sa vaillance
Ont une ferme espérance
De tout vaincre par sa mort.



Lui qui regarde avec joye
Les effets de sa valeur,
De mille coups les foudroye
Mêlant son sang dans le leur;
Et quand le nombre l'accable,
De la mort épouvantable

Se voyant environner,
 Il l'attend, & l'envisage
 Avec autant de courage
 Qu'il venoit de la donner.



Ce prince de qui les armes
 N'ont trouvé rien d'allés fort,
 Et de soursirs & de larmes
 Honore sa belle mort.
 Puis songeant avec colere
 Aux pleurs dont sa triste mere
 Viendra sa tombe arroser :
Il meurt, dit-il, Artenice ;
Mais voyez quel sacrifice
Va ses Manes appaiser.



Il le dit, & son épée
 Ne frapant jamais en vain,
 Au sang ennemi trempée
 Exécute son dessein.
 L'ombre part pleine de gloire,
 En regardant la victoire
 Que les siens vont remporter.
 Artenice incomparable !
 Quelle fin plus favorable
 Pouviez-vous lui souhaiter ?



Par raison, non par envie
 Le sort permet rarement
 Qu'une belle & longue vie
 Nous conduise au monument,
 Lui qui fait nos destinées
 Accorde à l'un des années,
 A l'autre un nom glorieux.
 Doutez-vous qu'un tel courage
 N'eût choisi dans ce partage
 Ce que lui donnent les Cieux ?

STANCES.

Monseigneur le Dauphin parle.

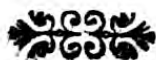
JE S U I S, digne fils d'un grand Roi,
 Connu sur la terre & sur l'onde.
 Des vers aussi jolis que moi
 Seroient les plus jolis du monde.



Je n'ai point encore d'amour ;
 Et je n'en veux point de commune,
 Mais je prévoi que quelque jour
 J'aurai deux maitresses pour une.



Je ne craindrai point leur rigueur,
 Nous ferons une belle histoire.
 Leur nom est déjà dans mon cœur,
 Ce sont la Raison & la Gloire,



Il me semble que je les voi
 Qui m'appellent & qui m'attendent ;
 Je veux faire comme le Roi ,
 Qui fait tout ce qu'elles commandent.

R E P O N S E

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ;

Par M. de Montplaisir.

DI G N E fils du plus grand des Rois ,
 La gloire & la raison sont deux charmantes Reines ;

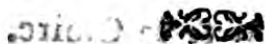
Et j'estime le noble choix
 Que votre amour a fait de ces deux Souveraines ;



Vous aurez des momens bien doux
 Dans l'aimable entretien de ces belles Princesses ;
 Mais un Prince aussi beau que vous
 Ne fera pas content de deux seules Maitresses ;



Parmi celles dont la beauté
 Peut prétendre de plaire à votre ame charmée ;
 J'espere que la Verité
 Sera de vous un jour tres cherement aimée.



Elle

Elle est belle sans ornement ;
 Elle est simple & sans fard , elle n'est pas com-
 mune ,
 Et ne chante que rarement
 Aux lieux où l'intérêt encense la fortune.



Là les amis fourbes & faux
 La déguisent toujours ainsi que font les songes ;
 Qui cachent souvent de vrais maux
 Sous des biens apparens , & de plaisans menson-
 ges.



Mais elle pourra vous charmer
 Et vous rendre content dès que vous l'aurez vue :
 Et si vous la voulez aimer ,
 Vous aurez du plaisir à la voir toute nue.



La gloire en fait tout son support ,
 Et sans elle n'est rien qu'un faux éclat qu'on van-
 te.

La raison même a toujours tort ,
 Dès qu'elle s'en écarte ; & n'est que la suivante.



Les vertus ont assés d'appas ,
 Pour aspirer de même à votre confiance.

Les Heros marchant sur leurs pas
 Suivent avec plaisir celui qui vous devance.



Votre cœur sans manquer de foi,
 Peut bien se partager entr'elles & la gloire.
 Si vous faites comme le Roi,
 Elles feront un jour votre éloge en l'histoire.

A M. LE DUC D'ANJOU, (a)

Deux jours après sa naissance.

PRINCE qui m'aviez délogé, (b)
 Commençant à faire des vôtres :
 Ah quand vous serez plus âgé,
 Vous en délogerez bien d'autres.



La Muse prompt à mon secours,
 En cette nouvelle aventure,
 Me fit voir de vos plus beaux jours
 La vive & brillante peinture.



Je vis des ennemis batus ;
 Après défaite sur défaite,
 Au seul éclat de vos vertus,
 Déloger souvent sans trompette.



(a) Aujourd'hui le Roy d'Espagne, Philippe V.

(b) M. Pellisson étant allé de S. Germain à Paris un Dimanche, jour de la naissance de M. le Duc d'Anjou, on le délogea pour loger la Sous-Gouvernante Mademoiselle de Paliers. Le Roi eut la bonté de lui faire rendre son logement le lendemain, & même de le lui faire marquer pour l'avenir.

L'indifférence & la fierté
 Délogoient de cent cœurs rebelles ;
 Et plus d'un rival maltraité
 Délogoit encore après elles.



Cent jeunes Princes comme vous
 Cédoient à votre noble audace.
 L'unique Dauphin entre tous
 Conservoit sa première place.



Louis au plus haut des grandeurs
 Tenoit vos récompenses prêtes ;
 Et du Trône des Empereurs
 Il vous partageoit les conquêtes.



Qu'il me paroïssoit éclatant !
 Qu'il se faisoit bien reconnoître !
 Que l'Univers étoit content
 De n'avoir en vous trois qu'un maître !



Les moindres rayons de ses yeux
 Chassoient la tristesse importune.
 Les Graces suivoient en tous lieux
 Menant la Gloire & la Fortune.



Moi-même au milieu des beaux arts
 Je vis, ou crus voir mon image
 Briller de l'un de ses regards,
 Au sortir d'un affreux nuage.



Le vois-tu ce Roy, ce Heros ?
 Me dit la Déesse sçavante ?
 Lui seul doit faire le repos
 L'honneur & le destin d'Acante.



Hate-toi, vole à saint Germain.
 Que ce propre jour de Dimanche
 Pour toi, comme pour un Romain
 Soit marqué d'une pierre blanche. (a)



Si quelque jour nous te faisons
 L'un des grands Fouriers de la Gloire,
 Pour aller marquer les beaux noms
 Au fameux Temple de memoire ;



Ces deux jeunes enfans de Mars
 Y feront en gros caractère,
 Un peu plus haut que les Césars,
 Mais un peu plus bas que leur Pere.

(a) Allusion à la Craye. Les Romains marquoient
 d'une pierre blanche les jours heureux.

Cressa ne caret pulera dies notâ. Horat.

VERS A M. MENAGE,

Faits en courant la Poste.

ORIGINE DE LA POSTE.

J'E ne sçai pas faire des vers,
 Comme Pétrarque & l'Arioste,
 Qui volent partout l'Univers,
 Mais j'en fais qui courent la poste.



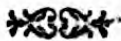
Entre Villeneuve & Jarçon,
 Sur un pégase d'importance,
 Je ne pense qu'à ma chanson,
 Et galope sans que j'y pense.



Vous en pourriez bien faire autant,
 Amoureux & docte Ménage,
 Mais vous auriez peine pourtant
 A courre d'aussi bon courage.



Que ce fût d'un rude Vilain
 Que la poste eut son origine ! (a)
 Il avoit trois plaques d'airain,
 Mais autre part qu'à la poitrine.



(a) Illi robur & 2s triplex
 Circa pectus erat. Horat. lib. 1, Od. 3.

Mais non, ne vous y trompez pas,
 C'est d'un amant plein de tendresse,
 Qui ne pouvoit aller le pas,
 Quand il alloit voir sa maitresse.



Vous me direz en grand Docteur,
 Qu'en ce point je ne suis qu'un âne,
 Que Cyrus en fut l'inventeur ;
 Mais Cyrus alloit voir Mandane.



D'autres disent qu'en la quittant,
 L'absence lui fut si cruelle,
 Qu'il s'en alla toujours *postant*,
 Pour revenir plutôt chés elle.



Je m'y trouve bien empêché.
 Mais bon soir, illustre Ménage.
 Si mon cheval n'eût pas bronché,
 J'aurois fait un plus long ouvrage.

P R O L O G U E

De la Comedie des Fâcheux.

LA Comedie des Fâcheux fut composée par Moliere au mois d'Août 1661, pour le divertissement de Louis XIV. & à l'occasion de la Fête que lui don-

oit le Surintendant Fouquet dans sa belle
raison de Vaux.

Dès que la toile fut levée , Moliere
arut sur le Theatre en habit de ville ,
& s'adressant au Roy d'un air surpris ,
fit des excuses sur ce qu'il manquoit
de temps & d'Acteurs , pour donner à
M. le divertissement qu'elle sembloit
attendre. En même temps , au milieu
de vingt jets d'eau naturels s'ouvrit une
cavité admirable , & la Naïade qu'elle
enfermoit s'étant avancée sur le Theâ-
tre , prononça d'un ton heroique ces vers
qui servent de prologue.

Pour voir (a) en ces beaux lieux le plus grand
Roy du monde ,

Mortels , je viens à vous de ma grotte profonde.

Faut-il en sa faveur que la terre , ou que l'eau

Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?

Qu'il parle , ou qu'il souhaite : il n'est rien d'im-
possible.

Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?

Son regne si fertile en miracles divers

N'en demande-t-il pas à tout cet Univers ?

Jeune , victorieux , sage , vaillant , auguste ,

Aussi doux que sévère , aussi puissant que juste :

Régler & ses Etats , & ses propres desirs ,

Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs ,

(a) C'est une Nayade qui parle.

En ses justes projets jamais ne se méprendre ;
 Agir incessamment , tout voir & tout entendre ;
 Qui peut cela peut tout ; il n'a qu'à tout oser ,
 Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
 Ces Termes marcheront ; & si Louis l'ordonné ;
 Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
 Hôtelles de leurs troncs , moindres divinités ,
 C'est Louis qui le veut ; sortez Nymphes , sortez.
 Je vous montre l'exemple : il s'agit de lui plaire.
 Quittez pour quelque tems votre forme ordinaire ;
 Et paroissions (a) ensemble aux yeux des Specta-
 teurs ,

Pour ce nouveau Théâtre autant de vrais Acteurs.

Vous, soin de ses Sujets, sa plus charmante étude,
 Heroique souci ; Royale inquietude !
 Laissez-le respirer , & souffrez qu'un moment
 Son grand cœur s'abandonne au divertissement.

Vous le verrez demain d'une force nouvelle,
 Sous le fardeau public où votre voix l'appelle,
 Faire obeir les loix , partager les bienfaits,
 Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
 Maintenir l'Univers dans une paix profonde,
 Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
 Qu'aujourd'hui tout lui plaise, & semble consentir
 A l'unique dessein de le bien divertir.

Fâcheux ; retirez-vous ; ou , s'il faut qu'il vous
 voye ,

Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

(a) Plusieurs Dryades, accompagnées de Faunes & de
 Satyres sortent des Arbres & des Termes. On

*On avoit dressé le Théâtre au bas de l'allée
des Sapins.*

D'abord (a) aux yeux de l'Assemblée
Parut un rocher si bien fait
Qu'on le crut rocher en effet.

Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une Nymphé gentille
Qui ressembloit à la Bejar,
Nymphé excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.

Aussi recita-t-elle avec beaucoup de grace
Un prologue estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire;
Car il est de la façon
De notre ami Pellisson.

Ainsi, bien que je l'admire
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis.

Dans ce prologue la Bejar qui représente la Nymphé de la Fontaine, où se passe l'action, commande aux Divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, & de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de sa Majesté. Aussitôt les Termes & les Statues qui font partie de l'ornement du Théâtre se meuvent,

(a) La Fontaine, Oeuvres diverses, tome 3. p. 299.

Tome I.

R

& il en fort je ne sçai comment des Faunes & des Bacchantes qui font l'une des entrées du Ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un Terme, & danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la comédie dont le sujet est un homme arrêté par toute sorte de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.

E L E G I E

Sur la disgrâce de M. Fouquet.

MU S E S , dont l'amitié fidèle & genereuse
 N'abandonna jamais la vertu malheureuse ;
 Oronte dont le sort faisoit tant d'envieux ,
 Oronte idolâtré de la foule importune ,
 Oronte dont le cœur surpassa la fortune ,
 Oronte le premier entre les généreux ,
 Oronte , votre Oronte enfin est malheureux .
 Parlez en sa faveur , & quand l'injuste Envie
 Ternit d'un noir venin le lustre de sa vie ;
 Quand le lâche intérêt qui s'accommode au tems
 Appelle ses vertus des défauts éclatans ;
 Quand la foible amitié douteuse & chancelante
 N'en parle qu'à l'oreille , & d'une voix trem-
 blante :

Chantez comme autrefois avec la même ardeur
 Ce qu'il aura toujours de constante grandeur :
 Opposez vos concerts au vain bruit de l'orage ,
 Et d'un Roy magnanime appeidez le courage .

Celui dont vous plaignez le sort infortuné,
 Vous l'avez vû cent fois d'honneurs environné,
 Qui vous tendoit la main, & prévenant vos
 plaintes,
 Soulageoit les douleurs dont vous étiez atteintes.
 D'un cœur né pour la gloire, & pour les beaux
 desseins,

Il chercha le mérite entre tous les humains.

Quel art un peu fameux, quel nom un peu su-
 blime

N'a reçu quelquefois des fruits de son estime ?

Que n'a point embrassé sa générosité ?

Esprit, sçavoir, valeur, sagesse, ou piété ?

Et qu'a-t-on vû de grand, & de noble, & d'aima-
 ble,

Qui n'ait trouvé sans cesse Oronte favorable ?

Jamais les malheureux implorans son secours

Ne furent rebutés d'un insolent discours :

Ami de la raison, & touché de ses charmes,

Il ne la vit jamais, qu'il ne rendît les armes.

Jamais il ne quitta la douce humanité,

La modeste pudeur, & la sage équité.

Mais les discours du peuple, & le bruit de la

France,

Admirant son malheur condamnent sa prudence!

Esprits nés de la terre, à la terre attachés,

Qui ne connoissez rien que ce que vous touchez :

Je vous voi sans dépit, ainsi que sans envie

Suivre les sentimens qui réglent votre vie.

Suivez-les, Dieu le veut ; & c'est votre repos ;
 Mais ce n'est point à vous à juger des heros.
 Vous les connoissez mal, & votre ame flotante
 En croit aveuglément une aveugle inconstante.

Quand un de ces heros vient la terre honorer,
 Je ne sçai quoi de grand prend soin de l'inspirer ;
 Je ne sçai quoi l'élève audessus de lui-même :
 Une chaîne fatale, une force suprême,
 Un charme tout puissant, un généreux poison
 Le force à mépriser la vulgaire raison ;
 Et dédaignant d'aller par la route commune,
 Il hazarde cent fois César & sa fortune.
 Puis quand un beau succès couronne ses desseins,
 Il est l'étonnement & l'amour des humains,
 La gloire de ses jours, l'honneur de sa patrie,
 Et des siècles suivans la juste idolâtrie.

Par ce chemin si noble, & si peu fréquenté,
 Oronte n'aspiroit qu'à l'immortalité.
 Le Destin l'avoit mis au milieu des richesses ;
 Mais jamais de son cœur il ne les fit maitresses.
 Il n'imita jamais ces ayares mortels
 A qui votre prudence élève des autels.
 Ces ames du commun, ou basses, ou prudentes ;
 Pareilles aux Fourmis grosses, noires, rampant
 tes,

Que le peuple Indien admire sur ses bords,
 Entassant & gardant les précieux thrésors,
 Sans avoir d'autre objet, ô fureur sans seconde ;
 Que de les dérober à l'usage du monde,

D'un esprit élevé négligeant l'avenir,
 Il toucha les thrésors, mais sans les retenir ;
 Il en fut le canal ; c'est tout ce qu'on peut dire,
 Pour les rendre à l'instant à tout ce vaste Empire:
 Pensant à soutenir l'indigente vertu ,
 A relever par-tout le merite abbatu ;
 A l'éclat des beaux arts, à l'honneur de la France ,
 Il ne se réserva que la seule esperance ,
 Esperance fondée en son cœur, en sa foi ,
 En son rare génie , aux bontés de son Roi.

Mais son Roy ne le voit que d'un œil de colére !

Je me tais , & je sçai que je n'ai qu'à me taire.
 Le Ciel qui fait les Rois leur montre leur devoir ,
 Leur donne sa lumiere, ainsi que son pouvoir.

Sage Roy , juste Roy , grand Roy , Roy veritable ,

S'il a pû vous déplaire, Oronte est trop coupable.
 Mais si dans son erreur, flaté de vos bontés,
 Il couroit à sa perte, à pas précipités ;
 S'il n'a pû soupçonner votre juste colére ;
 S'il bruloit dans le cœur du desir de vous plaire ;
 Si ce cœur noble & franc, d'un zèle abandonné,
 Tenant tout de vos mains, pour vous eût tout donné ;

Si de ce zèle ardent il vous servit sans cesse :
 Pardonnez au pouvoir de l'humaine foiblesse
 Qui mêle nos défauts à nos perfections,
 Et la sagesse même aux folles passions.

Le Roy de tous les Rois, tout puissant & tout
sage

De qui votre grandeur est la vivante image,
De son thrône élevé regardant les humains
Ne voit rien que d'impur aux œuvres de leurs
mains.

Tout lui semble pervers, & digne de l'abîme,
Et ses yeux pénétrants ne trouvent rien sans cri-
me.

Cent fois dans sa fureur, lâchant le frein des eaux
Il nous inonderoit de déluges nouveaux,
Si son arc dans le Ciel, constant & variable,
Ne lui representoit sa promesse immuable.
Cent fois il hâteroit, hélas trop justement,
Le redoutable jour du grand embrasement,
S'il pouvoit revoquer comme des loix humaines
Ses decrets solennels, & ses loix souveraines;
Par qui devant les tems, devant terres ni mers
Il régloit le destin du changeant Univers.
Cent fois las de souffrir cette race exécration,
Il refout de punir au moins quelque coupable;
Il va le perdre enfin ce pecheur obstiné.
Il l'a dit; il le veut; l'arrêt en est donné.
La foudre est en sa main déjà toute allumée,
De sa bouche ne sort que flamme & que fumée.
Mais alors ce pécheur d'un cœur humilié
Se souvient, ah trop tard, qu'il l'avoit oublié.
Il s'accuse, il se hait; & sa propre justice
Le condamne lui-même au plus cruel supplice.

Ce n'est pas ce qu'il craint , dans son triste mal-
heur ;

Son crime , & non sa peine , est toute sa douleur.

Non , il n'est point trop tard : atten , pécheur,
espère ;

Ce Dieu dans sa fureur se souvient qu'il est père.

Sa fureur dispaçoit ; tes pleurs l'ont defarmé.

Tes fautes l'irritoient ; mais tu l'as réclamé.

Apprens à l'avenir à craindre sa puissance.

Admire ses bontés : adore sa clemence

Qui te rend , tant son cœur est pitoyable & doux ,

Pour des siècles d'offense un instant de courroux.

Imitez son exemple , ô Prince magnanime ,

Ici le repentir est plus grand que le crime.

Oronte dans les fers , privé de tout appui ,

Consumé de douleurs , prêt à mourir d'ennui ,

Ne regreta jamais ces esperances vaines

Qui firent si longtems ses plaisirs & ses peines.

Il ne regrette point les trésors decevans ;

L'encens empoisonné des lâches courtisans ;

Ni la sage Daphné qu'il rend si miserable ,

De ses jours plus serains compagne inseparable ;

Ni leurs tendres enfans , de tous abandonnés ,

O trop heureux enfans , ou trop infortunés !

Ni ses ingrats amis , ni sa gloire passée.

Son Roy seul irrité revient en sa pensée.

C'est tout ce qui l'afflige ; il ne pense qu'en vous ;

Et voudroit bien mourir , mais sans votre cour-

roux.

Gardez-le ce courroux , mais pour d'autres victi-
 mes ,
 Mais pour des ennemis , plus grands , plus légi-
 times ;
 S'il vous faut quelque jour , au gré de vos souhaits,
 Après les fruits entiers d'une plus longue paix ,
 En faveur de l'Hymen pardonnant à l'Espagne ,
 Ainsi qu'un fier torrent inonder l'Allemagne ;
 Puis parmi les fureurs des belliqueux hazards ,
 Jusqu'au Thrône Ottoman poussant vos éten-
 dards ,
 Renverser à vos piés quiconque a l'insolence
 D'opposer à vos coups sa vaine résistance ,
 Rompre les escadrons , percer de rang en rang
 Suivi de larges flots de l'infidèle sang .
 Tel qu'un jeune Lion dans les plaines humides
 Sort , le cœur affamé de nobles homicides ,
 Et suivant sa fureur entasse par monceaux ,
 Malgré leurs vains efforts , Chiens , Pasteurs ,
 & Taureaux ,
 Jusqu'à ce que ses yeux certains de sa victoire
 Ne découvrent plus rien qui ne marque sa gloire .
 Libre de passions , & libre d'intérêts ,
 Je ne suis qu'à demi du rang de vos sujets .
 Mais depuis deux hivers admirant votre vie ;
 Mon cœur se sent touché d'une plus noble envie .
 Si je puis quelque jour d'un vol audacieux ,
 M'élever de la terre , & m'approcher des Cieux ;

Si je puis quelque jour , charmé de vos merveilles
Montrant à l'Univers , après de longues veilles ,
Ce que peut un esprit nourri dans les beaux arts,
Egaler votre histoire à celle des Cefars :
Ne me dérobez point ce beau trait de clemence ;
Je l'attens, & mes vœux sont les vœux de la France.

Mais quand ces vœux secrets n'osent se hasarder,
C'est ce que votre gloire ose vous demander ;
C'est ce que vous demande une troupe affligée
Qui ne merite pas de se voir négligée ,
Les Lettres & les Arts , la douce Humanité ;
La modeste Pudeur , & la sage Equité.

Mais vous dont l'amitié fidèle & généreuse ,
N'abandonna jamais la vertu malheureuse ,
Muses , si de tout tems vous futes mon amour ,
Si pour vous mieux connoître , inconnu de la
Cour ,

Suivant les sages loix de la sainte nature ,
Je choisis une vie aussi douce qu'obscure :
Soit que nous habitons les climats temperés ,
Que le paisible Arar fend à pas mesurés ,
Ou les climats plus froids , & plus voisins de
l'Ourse ,

Qui du rapide Rhin bornent la longue Course ,
Chantons incessamment : Oronte est malheureux,
Mais il fut le premier entre les généreux.
D'un cœur né pour la gloire, & d'un esprit sublime,
Il chercha des humains & l'amour & l'estime.

Il fit de ce trésor son plus riche butin.
 Il s'éleva lui-même au dessus du destin.
 Son nom environné d'un beau rayon de gloire
 Conservera sa place au Temple de mémoire.

R E Q U Ê T E

A la Posterité.

A N o s Seigneurs de la posterité,
 Juges des Rois, & tout pleins d'équité,
 Paul Pellisson dans une prison noire,
 Manquant de tout, même d'une écritoire,
 Comme il le peut, en son entendement
 Vous fait sa plainte, & remontre humblement,
 Qu'il a procès contr'un Roy magnanime
 Qui fut toujours l'objet de son estime.
 Pour le servir, il quitta les amours,
 Les tendres vers, & les tendres discours,
 Mourut au monde, & de très-bonne grâce
 Son Epitaphe (a) en fut faite au Parnasse;
 Veilla, sua, courut, n'oublia rien
 Pendant quatre ans hors d'acquérir du bien,

(a) Menage dès l'an 1659. lui fit l'Epitaphe suivante,
 & c'est à cette Epitaphe que l'Auteur fait allusion.

Ici gît le fameux Achante,
 L'honneur des rivages François,
 Il tiroit après lui les rochers & les bois
 Par les sons amoureux de sa lyre charmante.

N'en voulant point qu'il ne lui vînt sans crime,
 Ou qu'un patron ne rendît legitime.
 Bien lui fut dit par gens de très-bon sens
 Qu'il se hatât, que c'en étoit le temps ;
 Que s'il venoit quelque prompt retraite
 Il passeroit pour n'être qu'un Poete.
 Mais toujours ferme en sa premiere humeur
 Se contenta de sentir en son cœur,
 Que pour connoître ou l'histoire, ou la fable
 De nuls emplois il n'étoit incapable,
 Ni dédaigneux pour les moins importants,
 Ni foible aussi pour soutenir les grands.
 Quoiqu'il en soit, ou faveur, ou merite,
 Sa part d'emploi d'abord la plus petite
 Fut la plus grande, après qu'il fut connu.
 Lui des premiers, quoique dernier venu,
 On le vit lors traiter, compter, écrire
 Pour l'interêt de tout un vaste Empire.
 Et toutefois, ô souvenir amer !
 Pour ce grand Prince il sçut encor rimer.
 Témoin ces vers, (b) puisque Louis l'ordonne,
 Arbres, parlez mieux que ceux de Dodone ,

Passant ne pleure point son sort,
 De l'illustre (a) Sapho que respecta l'envie
 Il fut aimé pendant sa vie ;
 Il en est plaint après sa mort.

(a) Madera. de Scudery si connue sous le nom de Sapho.

(b) Vers du Prologue de la Comedie des Fâcheux.

Louis le veut. Sortez, Nymphes, sortez!
 Mais au milieu de ces prospérités,
 Il plut au Ciel par un grand coup de foudre
 En un moment de les reduire en poudre.
 Il ne veut pas mettre en longue oraison
 Les longs ennuis de sa dure prison.
 N'ayant pour lui courroux, mépris, ni haine,
 On l'en plaignoit; il les souffroit sans peine;
 Quand un Démon jaloux & suborneur,
 Pour lui ravir ce reste de bonheur,
 Aux plus hauts lieux forma de vains nuages,
 Troubla les airs, excita cent orages.
 Vous le sçavez grilles, portes, verroux,
 Si dans ces lieux, sans nuls témoins que vous,
 Son cœur, sa main, sa langue, sa mémoire
 Du grand Louis n'ont révéré la gloire,
 Faisant pour lui ce qu'un cœur bien pieux
 Au même état auroit fait pour les Dieux.
 Vous le sçavez, ô puissance divine!
 S'il eut jamais l'esprit à la rapine.
 Et toutefois, sans sçavoir bien pourquoi,
 Certaines gens qu'on nomme gens du Roi,
 Bien renfermé le déchirent d'injures,
 Lui demandant par longues écritures
 Les millions que faisant son devoir
 Il n'eut jamais, mais qu'il pouvoit avoir.
 On le diffame, & qui pis est encore,
 Il le sçait bien, mais il faut qu'il l'ignore.

O nos Seigneurs de la posterité,
Juges des Rois, plaise à votre équité,
Quant aux écrits qui ternissent sa gloire,
Ne les pas lire, ou bien ne les pas croire;
Consent pourtant que vous alliez prêchant
Qu'il fut un sot, mais non pas un méchant.

Quant à Louis l'ornement de son âge;
Si dans six mois, un an, ou davantage,
Il ne lui rend, sans y manquer en rien,
Liberté, joye, honneur, repos, & bien;
Quoiqu'à la gloire il ait droit de prétendre,
Plus qu'un César, & plus qu'un Alexandre;
Ce nonobstant, pour sa punition,
Le déclarant égal à Scipion,
A cet effet, d'ôter de son histoire,
Sans que jamais il en soit fait memoire,
Quatre vertus, six grandes actions,
Douze combats, soixante pensions,
Faire défense aux échos du Parnasse
De le nommer le plus grand de sa race;
A tous faiseurs de chants nobles & hauts,
A tous Ronfards, Malherbes, & Bertauts,
A tous faifans galantes écritures,
A tous Marots, Brodeaux, Mellins, Voitures,
A tous Arnauds, Sarasins, Pellifons,
D'à l'avenir dans leurs doctes chansons,
Passé mille ans, faire aucun sacrifice
A son grand nom; & vous ferez justice,

D I A L O G U E
D'ACANTE ET DE PEGASE;
Sur les Conquêtes du Roy.

A C A N T E.

A MON secours, Pégase, en ce besoin extrême.
Il me manque un cheval, il faut suivre le Roi.

P E G A S E.

Le suivre! & quel moyen? je ne le puis moi-même
Non plus que ton bider, ou ton grand palefroi,

A C A N T E.

Tu suivis toutefois le diligent Achille
Dans le cours glorieux de ses hardis exploits.

P E G A S E.

D'accord; mais en dix ans il prenoit une ville.
En prit-il jamais quatre en la moitié d'un mois?

A C A N T E.

Et le fameux César qui presque sans combatte
Venoit, voyoit, vainquoit, ne le suivois-tu pas?

P E G A S E.

Jamais il n'eût quitté la belle Cléopâtre
Pour venir prendre Dole un jour de Mardi gras.

A C A N T E.

Mais Alexandre enfin, vîte comme un tonnerre,
Toujours à ses côtés te voyoit galoper.

P E G A S E.

Je le perdois souvent ; il alloit tant que terre :
Mais quand il s'enivroit, on pouvoit l'attraper.

A C A N T E.

Je r'entens, rien ne suit un Roy que rien n'ar-
rête,
Ni plaisirs, ni douleurs, ni brouillars, ni beaux
jours,
Ni calme decevant, ni terrible tempête,
Ni le froid des hivers, ni le feu des amours.



Comme toi je l'admire, & ne m'en sçaurois taire :
Sur un si grand sujet on ne peut achever.
Mais adieu : pour ce coup tu n'es pas mon affaire.
Je cherche un vrai cheval que je puisse crever.

Où trouver ailleurs rien de plus ingenieux & de plus délicat tout ensemble ? C'est un grand art que de louer en badinant & sans faire semblant de rien. Ce qui donna lieu à la fiction, c'est que Pellifson qui étoit de tous les voyages de LOUIS XIV. manqua un jour de cheval. Ce jeu d'esprit vaut un panegyrique dans les formes. *Bouhours, pensées ingenieuses.*



ECHO SUR LA PRISE

DE VALENCIENNES EN 1677.

TOUJOURS au milieu du Salpêtre . être ;
 Percer partout comme un éclair . l'air ;
 Ne se plaire qu'où la trompette . . pette ;
 De bon œil les Soldats qui font bien leur devoir .

[voir

Rencontrer toujours la fortune . . une ,
 Porter un faix de soins dont on verroit Atlas . . las ,
 Et trouver les vertus même dans les rebelles . belles ;

C'est ternir les Heros passés . . assés

Et servir aux futurs d'exemple . . ample .

Que par ce Conquerant vous serez embellis . . lis !
 Son nom quoiqu'éclatant , bien moins que sa per-
 sonne . . sonne .

Chacun prendra de lui , charmé de ses exploits , loix .
 Quiconque à les louer , employer vers ou prose , ose
 Ignore qu'on y voit les plus brillans esprits . . pris .

Cette piece qui se lit dans le Carpentariana , a été repetée dans l'édition des lettres historiques sur les campagnes de LOUIS XIV .

Un Acrostiche , un Echo & autres jeux de Poésie me divertissent , pourvu qu'on ne m'en donne pas beaucoup à lire , dit Patin : *Esprit de Guy Patin* p. 161. *Edit. d'Amst.* 1709.

Je n'ai point lu d'Echos dans les Anciens , com-
 me

me on a affecté d'en faire dans ces derniers temps , dit Menage , *Tome II. Du Menag.*

Il ne fuit pas de là que les Anciens n'en aient point fait. Martial *livre 2. Epig. 86.* donne affés à entendre le contraire , lorsque se moquant de ces sortes de jeux , il dit qu'on ne trouvera rien de tel dans ses Poësies : *Nusquam Græcula quod recantat Echo.* Par où d'un côté il témoigne qu'il y avoit de son temps des Poetes Latins qui faisoient des Echos , & de l'autre que cette invention venoit des Grecs. Aristophane dans sa Comedie intitulée *Θειμοφοειάζουσαι* , introduit Euripide sous le personnage d'Echo. Callimaque dans l'Epigramme *Ἐχθαίρω τὸ ποίημα τὸ κικλιπὸν* semble avoir eu envie de faire une espece d'Echo. Planudes *l. 4. c. 10.* de l'*Astrologie* , rapporte un Echo de Gauradas Poete peu connu , mais ancien , selon Politien. *Ovide liv. 3. des Metam. Echo & Narcis.*

SONNET A DAPHNIS,

Sur son Mariage.

UN autre depeindra dans de plus nobles vers
Les douceurs de tes feux & de ton hymenée,
Parlera des trésors dont ton ame est ornée,
Et te couronnera de Lauriers toujours verds.



Un autre donnera mille éloges divers
A la jeune Beauté qui fait ta destinée,
Et l'ayant richement de gloire couronnée,
La montrera pompeuse aux yeux de l'Univers.



Moi qui pour ces desseins n'ai pas allés d'ha
 leine,
 Pour peindre ton bonheur, & sans art, & sans
 peine,
 J'en dis ce qu'en tous lieux on en dit aujourd'hui.



Daphnis est bienheureux, son Amarante est
 telle
 Que tout autre que lui seroit indigne d'elle,
 Comme toute autre qu'elle est indigne de lui.

S O N N E T

*A la tête du premier Tome de l'Histoire
 du Dauphiné par Chorier.*

LE premier des Cefars embellit son histoire
 En voulant honorer Pompée après sa mort.
 Le grand Auguste eut part à cet illustre sort;
 Ayant rebâti Rome, & relevé sa gloire.



Cicéron, ce sçavant, si cher à la memoire
 Conserva son pays d'un heroique effort,
 Ses éloquens discours en furent le support,
 Et ses sages conseils la plus grande victoire.



Chorier, n'es-tu pas mieux, d'un titre moins
flateur

Pere de ta patrie, & le reparateur ?

Tu lui rens sa noblesse illustre & sans pareilles.



Par toi son nom fameux éclate en toutes parts ;
Et tu dis & tu fais en toutes ces merveilles
Et mieux qu'un Ciceron & plus que deux Cefars.

E N I G M E.

D'UN pinceau lumineux, mais sans trop de
lumiere,

Je forme sans former mille traits differens.

La plus proche beauté m'est toujours la plus chere,

Et j'aime également les Rois & les Tyrans.

Plus je sçai bien tromper, & plus je suis fidèle.

Plus je suis infidèle, & plus on me çherit.

Je ne pleure jamais lorsque mon Amant rit,

Et je brille du feu dont son œil étincele.

* M E D I T A T I O N.

LORSQUE B. l'homme de Dieu

Se met à songer que le Traitre

Vendit trente deniers son Seigneur & son maître:

Le malheureux, dit-il ! l'avoir vendu si peu !

Que ne pouvois-je être en sa place !
 Vous m'eussiez plutôt écorché,
 Perfides Juifs, maudite race,
 Que d'en avoir si bon marché.

Puis gardant le silence, en lui-même il medite
 Ce qu'il eût pû le vendre; & voyant tout d'un trait
 Combien à cette mort le genre humain profite,

Il se mit en tête soudain

D'en repeter le prix sur tout le genre humain.
 Voilà le *second point*, & la source benite
 Des taxes d'aujourd'hui que personne n'évite.
 Mais s'il vient à songer qu'au prix d'un si grand
 bien

Toutes les taxes ne sont rien ;
 Et qu'un jour là dessus le Beat s'abandonne
 Aux reflexions qu'il fera ;
 Le fruit du *dernier point* sera
 De ne laisser rien à personne.

E P I G R A M M E.

GRANDEUR, sçavoir, renommée,
 Amitié, plaisir, & bien,
 Tout n'est que vent, que fumée.
 Pour mieux dire, tout n'est rien.



EPIGRAMME.

QUE rien ne nous embarrasse ;
 Et pourquoi tant de façons ?
 Bonne fortune , ou disgrâce ,
 Elle passe , ou nous passons .

EPIGRAMME

Sur la Bastille.

DOUBLES grilles à gros cloux ,
 Triples portes , forts verroux ,
 Aux ames vraiment méchantes
 Vous representez l'Enfer !
 Mais aux ames innocentes
 Vous n'êtes que du bois , des pierres & du fer .

SUR LE MOT

Desincamerer.

SIRE , l'on dit que le saint Pere (a)
 Lequel avoit *incameré*
 Castro Duché tant désiré
 A la fin le *desincamere* .

(a) Alexandre VII.

Il n'a pas tenu sa colere,
 Verra-t-on la vôtre durer ?
 Et ne sçauroit-on esperer
 Que votre justice ordinaire
 Vienne nous desincamerer ?
 Quant a moi, Sire, je l'espere ;
 Votre Majesté le fera.
 Ma Muse le célébrera,
 Tout l'Univers l'adorera,
 Quand elle sera moins severe,
 Et nous desincamerera.

Monsieur Pellisson étant à la Bastille fut consulté en qualité d'Academicien par un Officier, sur une gageure faite entre deux autres prisonniers, si *desincamerer* étoit françois ou non ?

Incamerer & desincamerer sont deux termes purement Italiens. *Incamerare ritener prigione in camera. . . vale anco confiscare. Vocab. della crusca.* Ici *incamerer* c'est proprement reunir à la Chambre Apostolique ; comme *desincamerer*, c'est révoquer l'incameration.

Le mot *desincamerer* se lit au premier article du Traité de Pise conclu le 12 Fevrier 1664. On lit 1662, dans la traduction de M. l'Abbé Regnier, mais c'est une faute d'impression.

I. *Art. du Traité de Pise.* Sa Sainteté . . . *desincamerera*, c'est - à - dire révoquera & annullera l'incameration des Etats de Castro & de Ronciglione . . . & accordera en même temps à M. le Duc de Parme un délai de huit années ; conformément à celui qui lui fut accordé par le contrat passé entre la Chambre Apostolique & lui . . . dans lequel terme il pourra retirer & racheter lesdits Etats, en rendant & payant effectivement un million six cens

vingt-neuf mille sept cens cinquante écus qui sont dûs à la Chambre Apostolique. *Et cela en deux differens payemens.*

Cette desincameration n'eut point d'exécution tant par les difficultés que la Cour de Rome fit en 1667, à la mort d'Alexandre VII. de recevoir le premier payement qui lui fut offert, que par celles qu'elle fit en 1672 sous Clément X. & qui furent suivies d'une nouvelle incameration, malgré les protestations du Duc de Parme: le terme de huit années accordé pour le rachat étant expiré.

EPIGRAMME

Sur une Maison.

J'Ai passé de main en main
De Boisset à Brossamin,
A Sabatier, à la Prune,
A Montauron, à Dodun.
Mais je n'étois à pas un,
J'étois à la fortune.

Ceux que M. Pellisson nomme ici étoient des Financiers qui s'étoient enrichis dans les affaires du Roy.

A l'occasion de Montauron; on dit que le célèbre P. Corneille voulut dedier une de ses Tragedies au Cardinal Mazarin; mais qu'ayant sçû que ce Ministre ne lui destinoit qu'un fort petit present, il changea l'Epitre dédicatoire qui étoit déjà faite, & à peu de chose près la fit servir pour Montauron qui paya l'encens beaucoup plus cher que n'eût fait le Ministre.

EPIGRAMME

Sur un Arbre.

ABATU par un orage
 On me fait voguer sur l'eau
 O l'infortuné présage !
 Avant que d'être vaisseau
 J'avois déjà fait naufrage.

EPIGRAMME.

UN sourd fit un sourd ajourner
 Devant un sourd en un village,
 Et puis s'en vint haut entonner
 Qu'il avoit volé son fromage.
 L'autre répond du labourage:
 Le Juge étant sur ce suspens
 Declara bont le mariage,
 Et les renvoya sans dépens.

M. Pellisson a imité ici Jean I I. voici l'Epi-
 gramme du Poete Latin.

SURDUM JUDICIUM.

*Cum surdo lis est surdo, sub judice surdo,
 Ut similem simili jungit ubique Deus.
 Ille petit pretium pro mensis quinque locatis
 Ædibus, hic noctu se moluisse refert.
 His judex: an non ex æquo mater utrique est?
 Quid porro restat? tollite uterque simul.*

EPIGRAMME.

EPIGRAMME

Contre un Envieux.

PAUL cet envieux maraut
 Sur l'échelle même enrage,
 Qu'un autre ait eu pour partage
 De deux gibets le plus haut.

EPIGRAMME

Contre les Astrologues.

Imitation de Lucilius.

TROIS fois trente-trois journées
 Achéveront mes années,
 Disoit en bien supputant
 Un Astrologue important.
 Chacun commença d'attendre ;
 Mais voyant venir les cent,
 Sans que la mort le vint prendre,
 De dépit il s'alla pendre.
 Il a deviné pourtant.



E P I G R A M M E

Contre les mêmes.

IL devoit vivre cent ans,
 Disoient tous ces charlatans,
 Et triompher de l'envie.
 Comme on l'alloit enterrer,
 Un seul trouva sans errer
 Qu'il feroit de courte vie.

E P I G R A M M E

Sur un homme qui avoit fait naufrage:

Imitation d'Antipater.

TU me vois sur le rivage,
 Pilote, & tu crains la mort ?
 Va, fui ta course & ton fort.
 Lorsque je faisois naufrage,
 D'autres arrivoient au port.

E P I G R A M M E

Contre les Medecins.

VOUS voulez vous en défaire ?
 Ne cherchez point d'assassins.
 Donnez-lui deux Medecins,
 Et qu'ils soient d'avis contraire.

E P I T A P H E D E S A R A S I N .

AD STA viator, SARACENUS hîc jacet,
 Doctus, disertus, eruditus, elegans ;
 Oratione qui solutâ commodè,
 Idemque versâ scriberet feliciter ;
 Comis, venustus, & facetus, & placens ;
 Aulæ peritus, & sagax, & callidus :
 Domi, forisque, in otio, in negotio,
 Pariter jocosus vacabat & seriis,
 In cuncta rerum transiens miracula.
 Luge viator : SARACENUS hîc jacet.

M. l'Abbé d'Oliver applique ces vers à M. Pellisson qui en est l'Auteur. Otons, dit-il, Sarasin, & mettons Pellisson, la mesure des vers en souffrira ; mais pour le sens il n'y aura rien qui ne cadre d'un bout à l'autre.

Fin du premier Tome.



TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce premier
Volume.

*Les Pièces qui paroissent ici pour la première
fois sont marquées d'un Asterisque.*

LIVRE I.

POESIES CHRÉTIENNES.

STANCES. <i>G</i> rand Dieu, par quel encens,	Page 1.
AUTRES. <i>Vois-tu ces hauts Palais,</i>	3
AUTRES. <i>Vous n'êtes que pouvoir, je ne suis que foiblesse,</i>	6
PARAPHRASE sur le Pseaume 92. <i>Qu'il est beau, qu'il est doux,</i>	7
LE VER LUISANT. <i>Craignez du Dieu très- haut le courroux furieux,</i>	9
ODE. <i>Vous revenez, aimables Fleurs,</i>	9
AUTRE. <i>De quoi viens-tu m'entretenir,</i>	10
AUTRE, durant un grand vent à la Bastille. <i>Vous ne battez que ma prison,</i>	11
AUTRE. <i>Je te voi, Soleil, je te voi,</i>	12

T A B L E. 221

* <i>CANTIQUE. Mon Dieu , je vous ai fâché ,</i>	12
* <i>SONNET. Le Monde plus trompeur que les flots de Neptune ,</i>	14
* <i>AUTRE. Elevons - nous , mon ame , au- dessus de la terre ,</i>	15
* <i>AUTRE. L'exemple de Godeau m'a fait naître l'envie ,</i>	16
* <i>AUTRE. Des Marets qui ressent une cè- leste flamme ,</i>	17
* <i>AUTRE. Dans le sombre chaos de la masse première ,</i>	18
* <i>AUTRE. Chrétiens , il faut borner toutes nos aventures ,</i>	19
* <i>STANCES. Aimables Rossignols , qui toutes les années ,</i>	20

L I V R E II.

* <i>EURIMEDON. Poème composé à la Bastille ,</i>	21
<i>Occasion de ce Poème , ibid. L'Auteur vou- lut le brûler. M. de Meaux lui en ar- racha une Copie qu'il lisoit tous les ans ,</i>	ibid.
<i>CHANT I. Sapho qui consolez mon triste éloignement ,</i>	22
<i>PROPOSITION. Je dirai cependant les combats disputés ,</i>	ibid.
<i>INVOCATION. Filles de Jupiter, docte & céleste bande ,</i>	ibid.

<i>Eurimedon Roi de Macedoine & d'Épire,</i>	25
<i>Aime également Artelice & la gloire, ibid.</i>	
<i>La Grèce jalouse arme contre lui, ibid.</i>	
<i>Le Héros quitte sa capitale, & prend congé d'Artelice,</i>	24
<i>Il en reçoit une superbe Echarpe, où sont ces mots pour devise : AU VAINQUEUR DES VAINQUEURS,</i>	25
<i>La Grèce se partage en trois corps,</i>	26
<i>Eurimedon partage de même son armée en trois corps,</i>	27
<i>Il défait ceux de Corinthe,</i>	29
<i>Puis tourne ses armes victorieuses contre les Atheniens,</i>	31
<i>Il les enfonce ; mais Doritas vient lui ap- prendre que l'aile droite est percée,</i>	32
CHANT II. <i>Allons, dit le Héros ; mais en marchant dis-moi.</i>	33
<i>Eurimedon par tout vainqueur, irrite le Dieu Mars par un discours téméraire,</i>	39
<i>Mars rassemble autour de lui les Fureurs, la Colere, la Mort, le Desespoir, la Terreur,</i>	40
<i>Ces Monstres changent en un moment la face du combat,</i>	41
CHANT III. <i>Le Prince cependant d'une ardeur obstinée.</i>	42
<i>Eurimedon vaincu, & conduit prisonnier dans la Ville Capitale,</i>	46

T A B L E. 227

- Description de la Bastille sous le nom d'un
vieux Château de Larisse ,* *ibid.*
- Eurimédon reçoit un billet d'Artelice. Al-
lusion à un billet que Mademoiselle de
Scudery eut l'adresse de faire tenir à M.
Pellisson , lorsqu'il étoit à la Bastille ,* 48
- CHANT IV. *Muses , c'est trop de sang ,
trop de bruit , trop d'allarmes.* 51.
- Amusemens d'Eurymédon dans sa prison ,
52 & suivantes.*
- Description des quatre Parties du Monde ,
ibid.*
- De Paris , sous le nom de Larisse ,* 59
- Et de ses environs ,* 61.
- A quelle occasion Eurimédon vit Artelice
pour la première fois ,* 64
- Leurs sermens mutuels ,* *ibid.*
- L'amour du Prince dissipe ses ennuis. Cap-
tif dans ses propres Etats , il se console
en se souvenant qu'il regne toujours dans
le cœur d'Artelice ,* 65
- CHANT V. *Dans le Ciel cependant tous
les Dieux assemblés ,* 65
- Assemblée des Dieux ,* 66 & suivantes.
- Jupiter leur représente la fermeté d'Euri-
médon ,* 67
- L'Amour prétend que c'est lui qui soutient
sa vertu chancelante ,* *ibid.*
- Son discours est méprisé. Il descend sur la
terre pour montrer son pouvoir ,* 68

- Il rend Amphianax amoureux d'Artelice ;*
 ibid.
Eurimédon est trompé par de vains bruits
que l'Amour a semés. Il croit qu'Artelice
aime à son tour Amphianax , 69
Accablé d'ennuis , il ne respire que la mort ,
 72
Il se précipite , & dans sa chute il est chan-
gé en fleur par l'Amour ; 73
Eloge de Louis XIV. dans la bouche de
l'Amour , ibid. & 74

L I V R E I I I.

P O E S I E S M O R A L E S.

- ÉPÎTRE à M. Conrart. Conrart , je sens*
ma verve , & ma Muse m'inspire , 77
CAPRICE contre l'Estime. Donc je ne
dois plus prétendre , 80
LE V E R A S O Y E. Je suis le vrai Phénix
qui renais de ma cendre , 88
 * *S O N N E T à M. Chapelain. D'un aveu-*
gle desir notre Muse enflammée , 89
 * *A U T R E à M. Conrart. Conrart dont le*
tourment fait soupirer la France , 90
 * *A U T R E. La Muse qui m'apprend son art ,* 91

L I V R E I V.

P O E S I E S G A L A N T E S.

- IMITATION de Catulle. Aimons-nous ,*
aimable Silvie , 93

T A B L E. 225

Autres Imitations de la même Piece
par Ronfard & Malherbe, 94

EPIGRAMME traduite de Martial. *Telle
est la loi du Ciel, nul excès n'est dura-
ble,* 95

Critique de M. de Buffy, & correction
de la traduction de M. Pellisson, *ibid.*

VERS IRREGULIERS sur un petit Sac.
Trois Déeses dont la beauté, 96

MADRIGAL sur les Vers mis dans ce pe-
tit Sac. *Nos Vers n'ont que trop d'a-
vantage,* 98

VERS envoyés avec un Soufflet; le Souf-
flet parle. *Autrefois en Zéphir je vo-
lois par les plaines,* *ibid.*

VERS envoyés avec une Corbeille de
fleurs sous lesquelles étoit caché un
petit Amour d'émail. *Ne puniras-
tu point, petit Dieu que j'implore,* 99

AUTRES VERS envoyés avec des fleurs.
*A vos yeux, belle Iris, nous venons
nous offrir,* 100

La Bourbonnoise, DIALOGUE entre Tirsis
& Climene. *Je vous dis que je vous
aime,* 101

AUTRE DIALOGUE d'un Passant &
d'une Tourterelle. *Que fais-tu dans
ce bois, plainive Tourterelle,* 103

AUTRE DIALOGUE entre le Som-
meil, Trafile & l'Amour. *L'Amour*

<i>tout couvert de sonnettes ,</i>	104
STANCES. <i>Iris , on fait courir le bruit ,</i>	110
L'ORANGER à Sapho. <i>Qu'on en parle ,</i> <i>Et qu'on en gronde ,</i>	114
ÉPI TRE à Acante pour l'intelligence de sa réponse ,	118
RÉPONSE d'Acante. <i>Eh , bons Dieux !</i> <i>qui le pourroit croire ?</i>	119
DIALOGUE entre Acante & la Fau- vette. <i>Puisque Sapho n'est point ici ,</i>	127
SUR LA MORT d'une Pigeonne qu'aimoit Sapho. <i>Quand la Pigeonne aux abois ,</i>	141
PLACET AU ROY , au nom de la Pi- geonne de Sapho. <i>SIRE , une pau- vre Pigeonne ,</i>	147
LA GROTTÉ DE VERSAILLES , Idylle mise en Musique. <i>Allons , Bergers ,</i> <i>entrons dans cet heureux séjour ,</i>	149
Sentiment de l'Auteur de la comparai- son de la Musique Italienne & Françoisé sur cette Idylle & celle de Sceaux.	156
PLACET de M. Dangeau à la Reine, pour lui demander la permission d'en- trer dans la chambre des Filles , avec la Réponse de M. Pellisson à ce Placet. <i>Vous demandez si bien qu'en ne peut re- fuser ,</i>	157
QUATRAIN. <i>Où peut-on trouver des</i> <i>Amans ,</i>	158

T A B L E. 227

CHANSON. *A quoi servent tant de charmes,* ibid.

AUTRE. *Dois-je vous aimer Silvie,* 159

AUTRE. *En vain j'évite vos beaux yeux,* 160

AUTRE. *Que ferons-nous, mon cœur, au mal qui te dévore,* ibid.

AUTRE. *L'autre jour près de ce rivage,* 161

AUTRE. *Phillis, ne vous trompez pas,* 163

AUTRE. *Que l'on vivroit heureusement,* ibid.

AUTRE. *Vous qui pensez qu'une absence éternelle,* 164

AUTRE. *Vous ne voulez que respect, & qu'estime,* ibid.

AUTRE. *Amour, si comme ami tu veux entrer chés moi,* 165

AUTRE. *Ce n'est point votre cruauté,* ibid.

AUTRE. *Hâtez, belle Phillis, hâtez votre retour,* 166

AUTRE. *Mon cœur fait encore des vœux,* ibid.

AUTRE. *Jugez si ma peine est extrême,* 167

AUTRE, sur l'air de la Duchesse. *Il me faut donc faire des Vers,* 168

L I V R E V.

P O E S I E S D I V E R S E S.

O D E à M. le Duc de Montauzier sur les Bâtimens du Louvre. *Montauzier, son rare merite,* 169

AUTRE à M. Chanut. <i>Chanut, avant que la vieillesse,</i>	151
ÉPI TRE à M. le Duc de S. Aignan. <i>Celui que les neuf Sœurs nous avoient fait attendre,</i>	175
O D E pour le Tombeau de M. le Marquis de Pizany. <i>Muse, n'es-tu point lassée,</i>	179
S T A N C E S au nom de Monseigneur le Dauphin. <i>Je suis le digne Fils d'un grand Roi,</i>	181
R É P O N S E à Monseigneur le Dauphin par M. de Montplaisir. <i>Digne Fils du plus grand des Rois,</i>	184
V E R S à M. le Duc d'Anjou deux jours après sa naissance. <i>Prince qui m'avez délogé,</i>	185
O R I G I N E de la Poste à M. Ménage. <i>Je ne sçai pas faire des Vers,</i>	189
P R O L O G U E de la Comédie des Fâcheux. <i>Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du monde,</i>	191
Occasion de ce Prologue, & circonstances dans lesquelles il parut,	193
E L E G I E sur la disgrâce de M. Fouquet. <i>Muses dont l'amitié fidèle & généreuse,</i>	194
R E Q U E S T E à la Posterité. <i>A nos Seigneurs de la Posterité,</i>	202
D I A L O G U E d'Acante & de Pegase sur les Conquêtes du Roy. <i>A mon secours,</i>	

T A B L E.	219
<i>Pegase, en ce besoin extrême,</i>	206
Jugement du Pere Bouhours sur ce Dialogue,	207
E C H O sur la prise de Valenciennes.	
<i>Toujours au milieu du salpêtre,</i>	208
Remarques sur cette espece de Poëme,	209
S O N N E T à Daphnis sur son mariage.	
<i>Un autre dépeindra dans de plus nobles Vers,</i>	ibid.
A U T R E S O N N E T à la tête du premier Tome de l'Histoire du Dauphiné par Chorier. <i>Le premier des Césars embellit son histoire,</i>	210
E N I G M E, dont le mot est le Miroir.	
<i>D'un pinceau lumineux, mais sans trop de lumiere,</i>	211
M E D I T A T I O N. <i>Lorsque B. l'homme de Dieu,</i>	ibid.
E P I G R A M M E. <i>Grandeur, sçavoir, renommée,</i>	212
A U T R E. <i>Que rien ne nous embarrasse,</i>	213
A U T R E sur la Bastille. <i>Doubles grilles à gros cloux,</i>	ibid.
A U T R E sur le mot desincamerer. <i>SIRE, l'on dit que le Saint Pere,</i>	ibid.
Occasion de cette Piece. Explication du mot <i>desincamerer,</i>	214 & 215
A U T R E sur une Maison. <i>J'ai passé de main en main,</i>	215

Eclaircissemens sur cette Epigramme ;	<i>ibid.</i>
AUTRE sur un Arbre. <i>Abatu par un orage,</i>	216
AUTRE sur un Sourd. <i>Un Sourd fit un Sourd ajourner,</i>	<i>ibid.</i>
Texte de Jean Second de qui cette Epigramme est imitée,	<i>ibid.</i>
AUTRE contre un Envieux.	217
AUTRE contre les Astrologues.	<i>ibid.</i>
AUTRE contre les mêmes.	218
AUTRE sur un naufrage.	<i>ibid.</i>
AUTRE contre les Medecins.	<i>ibid.</i>
EPITAPHE de Sarasin.	219

Fin de la Table du premier Volume.

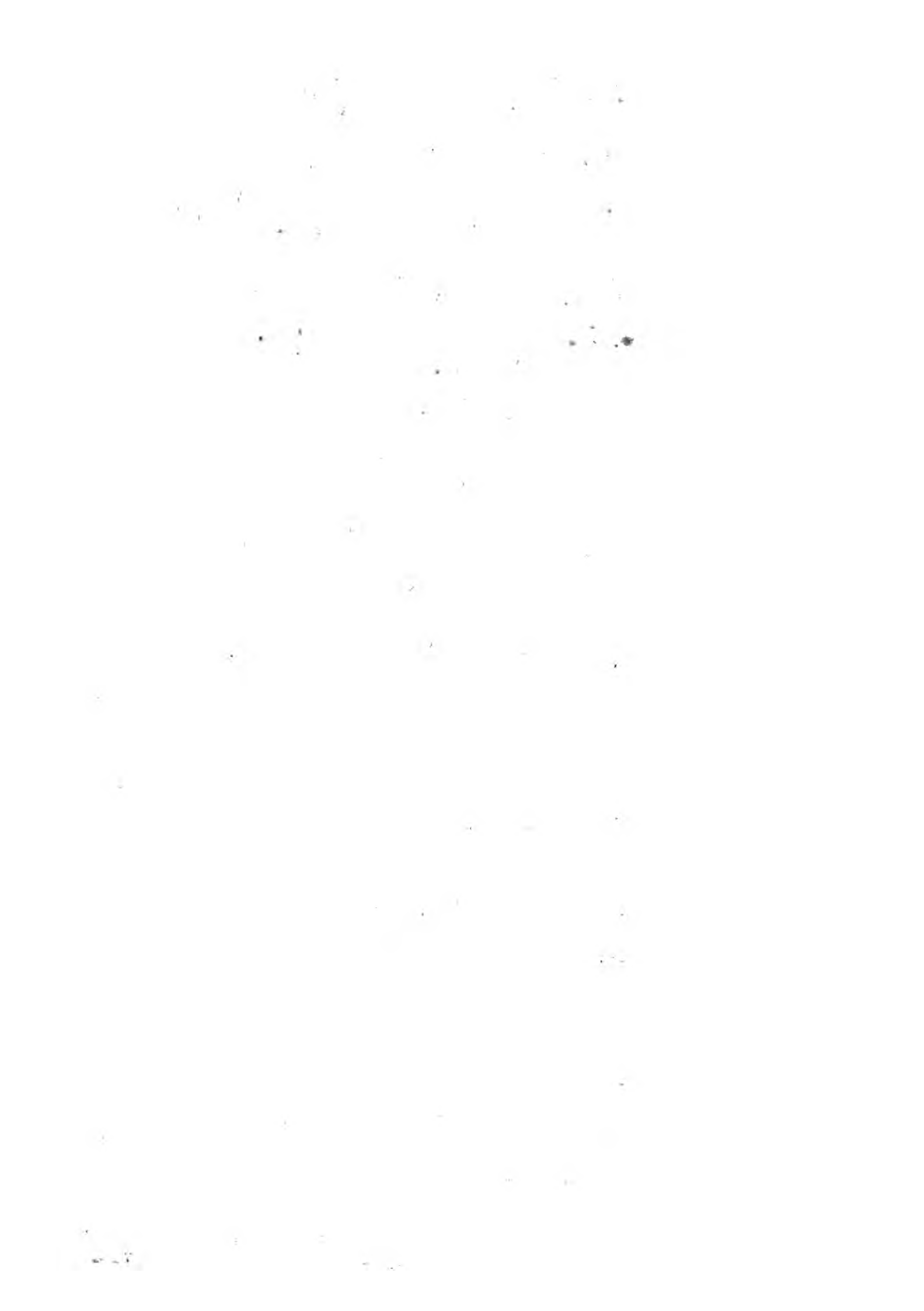
Devaux

23. 11. 90

3 vols

[VOLTAIRE]

901021



7th 103008





